

Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de
la Langue Française (INaLF)

Essai sur l'origine des connoissances humaines [Document électronique] :
ouvrage où l'on réduit à un seul principe tout ce qui concerne l'entendement
humain / par l'abbé de Condillac

INTRODUCTION

p111

La science qui contribue le
plus à rendre l' esprit lumineux,
précis et étendu, et qui, par
conséquent, doit le préparer
à l' étude de toutes les autres,
c' est la métaphysique. Elle est
aujourd' hui si négligée en France,
que ceci paroîtra sans doute
un paradoxe à bien des lecteurs.
J' avouerai qu' il a été un
temps, où j' en aurois porté le
même jugement. De tous les
philosophes, les métaphysiciens
me paroissoient les moins
sages : leurs ouvrages ne m' instruisoient
point : je ne trouvois
presque par-tout que des
phantômes ; et je faisois un crime

p1V

à la métaphysique des égaremens
de ceux qui la cultivoient.
Je voulus dissiper cette
illusion, et remonter à la cause
de tant d' erreurs : ceux qui se
sont le plus éloignés de la vérité
me devinrent les plus utiles.
à peine eus-je connu les voies
peu sûres qu' ils avoient suivies,
que je crus appercevoir la route

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

que je devois prendre. Il me parut qu' on pouvoit raisonner en métaphysique et en morale avec autant d' exactitude qu' en géométrie ; se faire, aussi bien que les géomètres, des idées justes ; déterminer, comme eux, le sens des expressions d' une manière précise et invariable ; enfin se prescrire, peut-être mieux qu' ils n' ont fait, un ordre assez simple et assez facile pour arriver à l' évidence.

pV

Il faut distinguer deux sortes de métaphysique. L' une, ambitieuse, veut percer tous les mystères ; la nature, l' essence des êtres, les causes les plus cachées, voilà ce qui la flatte et ce qu' elle se promet de découvrir : l' autre, plus retenue, proportionne ses recherches à la foiblesse de l' esprit humain ; et, aussi peu inquiète de ce qui doit lui échapper, qu' avide de ce qu' elle peut saisir, elle sçait se contenir dans les bornes qui lui sont marquées. La première fait de toute la nature une espèce d' enchantement qui se dissipe comme elle : la seconde, ne cherchant à voir les choses que comme elles sont en effet, est aussi simple que la vérité même. Avec celle-là, les erreurs s' accumulent sans nombre,

pV1

et l' esprit se contente de notions vagues et de mots qui n' ont aucun sens : avec celle-ci on acquiert peu de connoissances ; mais on évite l' erreur, l' esprit devient juste et se forme toujours des idées nettes.

Les philosophes se sont particulièrement exercés sur la première, et n'ont regardé l'autre que comme une partie accessoire qui mérite à peine le nom de métaphysique. Locke est le seul que je crois devoir excepter : il s'est borné à l'étude de l'esprit humain, et a rempli cet objet avec succès. Descartes n'a connu ni l'origine ni la génération de nos idées. C'est à

pV11

quoi il faut attribuer l'insuffisance de sa méthode : car nous ne découvrirons point une manière sûre de conduire nos pensées, tant que nous ne saurons pas comment elles se sont formées. Mallebranche, de tous les cartésiens celui qui a le mieux aperçu les causes de nos erreurs, cherche tantôt dans la matière des comparaisons pour expliquer les facultés de l'âme : tantôt il se perd dans un *monde intelligible*, où il s' imagine avoir trouvé la source de nos idées. D'autres créent et anéantissent des êtres, les ajoutent à notre âme, ou les

pV111

en retranchent à leur gré, et croient par cette imagination rendre raison des différentes opérations de notre esprit, et de la manière dont il acquiert ou perd des connaissances. Enfin les léibnitiens font de cette substance un être bien plus parfait : c'est, selon eux, un petit monde ; c'est un miroir vivant de l'univers ; et, par la puissance qu'ils lui donnent de représenter tout ce qui existe, ils se flattent d'en

expliquer l' essence, la nature et toutes les propriétés. C' est ainsi que chacun se laisse séduire par ses propres systèmes. Nous ne voyons qu' autour de nous, et nous croyons voir tout ce qui

p1X

est : nous sommes comme des enfans qui s' imaginent qu' au bout d' une plaine ils vont toucher le ciel avec la main. Serait-il donc inutile de lire les philosophes ? Mais qui pourroit se flatter de réussir mieux que tant de génies qui ont fait l' admiration de leur siècle, s' il ne les étudie au moins dans la vue de profiter de leurs fautes ? Il est essentiel, pour quiconque veut faire par lui-même des progrès dans la recherche de la vérité, de connoître les méprises de ceux qui ont cru lui en ouvrir la carrière. L' expérience du philosophe, comme celle du pilote, est la connoissance des écueils où les autres ont échoué ; et, sans cette connoissance, il n' est point de boussole qui puisse le guider.

pX

Ce ne seroit pas assez de découvrir les erreurs des philosophes, si l' on n' en pénétroit les causes : il faudroit même remonter d' une cause à l' autre, et parvenir jusqu' à la première. Car il y en a une qui doit être la même pour tous ceux qui s' égarent, et qui est comme un point unique où commencent tous les chemins qui mènent à l' erreur. Peut-être qu' alors, à côté de ce point, on en verroit un autre, où commence l' unique

chemin qui conduit à la vérité.
Notre premier objet, celui
que nous ne devons jamais perdre
de vue, c' est l' étude de l' esprit
humain : non pour en découvrir la
nature, mais pour en
connoître les opérations ; observer
avec quel art elles se combinent,

pX1

et comment nous devons
les conduire, afin d' acquérir
toute l' intelligence dont nous
sommes capables. Il faut remonter
à l' origine de nos idées,
en développer la génération,
les suivre jusqu' aux limites que
la nature leur a prescrites ; par-là,
fixer l' étendue et les bornes
de nos connoissances, et renouveler
tout l' entendement humain.
Ce n' est que par la voie des
observations que nous pouvons
faire ces recherches avec succès ;
et nous ne devons aspirer
qu' à découvrir une première expérience,
que personne ne puisse
révoquer en doute, et qui
suffise pour expliquer toutes les
autres. Elle doit montrer sensiblement
quelle est la source de
nos connoissances, quels en sont

pX11

les matériaux, par quel principe
ils sont mis en oeuvre, quels
instrumens on y employe, et
quelle est la manière dont il faut
s' en servir. J' ai, ce me semble,
trouvé la solution de tous ces
problèmes dans la liaison des
idées, soit avec les signes, soit
entr' elles : on en pourra juger
à mesure qu' on avancera dans la
lecture de cet ouvrage.
On voit que mon dessein est
de rappeler à un seul principe

tout ce qui concerne l' entendement
humain, et que ce principe
ne sera ni une proposition
vague, ni une maxime abstraite,
ni une supposition gratuite ;
mais une expérience constante,
dont toutes les conséquences
seront confirmées par de nouvelles
expériences.
Les idées se lient avec les

pX111

signes, et ce n' est que par ce
moyen, comme je le prouverai,
qu' elles se lient entr' elles. Ainsi,
près avoir dit un mot sur
les matériaux de nos connoissances,
sur la distinction de l' ame
et du corps, et sur les sensations ;
j' ai été obligé, pour développer
mon principe, non-seulement
de suivre les opérations
de l' ame dans tous leurs
progrès, mais encore de rechercher
comment nous avons contracté
l' habitude des signes de
toute espèce, et quel est l' usage
que nous en devons faire.
Dans le dessein de remplir ce
double objet, j' ai pris les choses
d' aussi haut qu' il m' a été possible.
D' un côté, je suis remonté
à la perception, parce que
c' est la première opération qu' on
peut remarquer dans l' ame ; et

pX1V

j' ai fait voir comment, et dans
quel ordre, elle produit toutes
celles dont nous pouvons acquérir
l' exercice. D' un autre côté,
j' ai commencé au langage
d' action. On verra comment il
a produit tous les arts qui sont
propres à exprimer nos pensées ;
l' art des gestes, la danse, la parole,
la déclamation, l' art de la

noter, celui des pantomimes,
la musique, la poésie, l' éloquence,
l' écriture et les différens
caractères des langues.
Cette histoire du langage montrera
les circonstances où les
signes ont été imaginés, elle en
fera connoître le vrai sens, apprendra
à en prévenir les abus,
et ne laissera, je pense, aucun
doute sur l' origine de nos idées.
Enfin, après avoir développé
les progrès des opérations

pXV

de l' ame et ceux du langage,
j' essaye d' indiquer par quels
moyens on peut éviter l' erreur,
et de montrer l' ordre qu' on doit
suivre, soit pour faire des découvertes,
soit pour instruire
les autres de celles qu' on a faites.
Tel est en général le plan
de cet essai.
Souvent un philosophe se déclare
pour la vérité, sans la connoître.
Il voit une opinion qui
jusqu' à lui a été abandonnée,
et il l' adopte ; non parce qu' elle
lui paroît la meilleure, mais
dans l' espérance de devenir le
chef d' une secte. En effet, la
nouveauté d' un système a presque
toujours été suffisante pour
en assurer le succès.
Il se peut que ce soit là le motif
qui a engagé les péripatéticiens
à prendre pour principe,

pXV1

que toutes nos connoissances
viennent des sens. Ils étoient si
éloignés de connoître cette vérité,
qu' aucun d' eux n' a sçu la
développer, et qu' après plusieurs
siècles c' étoit encore une
découverte à faire.

Bacon est peut-être le premier
qui l' ait apperçue. Elle est le
fondement d' un ouvrage dans
lequel il donne d' excellens conseils
pour l' avancement des
sciences. Les cartésiens ont
rejeté ce principe avec mépris,
parce qu' ils n' en ont jugé
que d' après les écrits des péripatéticiens.
Enfin Locke l' a saisi,
et il a l' avantage d' être le premier
qui l' ait démontré.
Il ne paroît pas cependant
que ce philosophe ait jamais

pXV11

fait son principal objet du traité
qu' il a laissé sur l' entendement
humain. Il l' entreprit par occasion,
et le continua de même ;
et, quoiqu' il prévît qu' un ouvrage
composé de la sorte ne
pouvoit manquer de lui attirer
des reproches, il n' eut, comme
il le dit, ni le courage, ni
le loisir de le refaire. Voilà
sur quoi il faut rejeter les longueurs,
les répétitions et le
désordre qui y règnent. Locke
étoit très-capable de corriger
ces défauts, et c' est peut-être ce
qui le rend moins excusable. Il
a vu, par exemple, que les mots
et la manière dont nous nous en
servons, peuvent fournir des
lumières sur le principe de nos
idées : mais parce qu' il s' en
est apperçu trop tard, il n' a
traité que dans son troisième livre une
matière qui devoit être
l' objet du second. S' il eût pu prendre
sur lui de recommencer son ouvrage,
on a lieu de conjecturer
qu' il eût beaucoup mieux
développé les ressorts de
l' entendement humain. Pour ne
l' avoir pas fait, il a passé trop
légèrement sur l' origine de nos
connoissances, et c' est la partie
qu' il a le moins approfondie. Il
suppose, par exemple, qu' aussitôt

que l' ame reçoit des idées
par les sens, elle peut à son gré
les répéter, les composer, les

pX1X

unir ensemble avec une variété
infinie, et en faire toutes sortes
de notions complexes. Mais il
est constant que dans l' enfance
nous avons éprouvé des sensations,
longtemps avant d' en sçavoir
tirer des idées. Ainsi, l' ame
n' ayant pas dès le premier instant
l' exercice de toutes ses opérations,
il étoit essentiel, pour
développer mieux l' origine de
nos connoissances, de montrer
comment elle acquiert cet exercice,
et quel en est le progrès.
Il ne paroît pas que Locke y
ait pensé, ni que personne lui
en ait fait le reproche, ou
ait essayé de suppléer à cette
partie de son ouvrage. Peut-être
même que le dessein d' expliquer
la génération des opérations
de l' ame, en les faisant
naître d' une simple perception,

pXX

est si nouveau, que le lecteur a
bien de la peine à comprendre
de quelle manière je l' exécuterai.
Locke, dans le premier livre
de son essai, examine l' opinion
des idées innées. Je ne sçais s' il
ne s' est point trop arrêté à combattre
cette erreur : l' ouvrage
que je donne, la détruira indirectement.
Dans quelques endroits
du second livre, il traite,
mais superficiellement, des opérations
de l' ame. Les mots sont
l' objet du troisième ; et il me
paroît le premier qui ait écrit
sur cette matière en vrai philosophe.
Cependant j' ai cru qu' elle

devoit faire une partie considérable
de mon ouvrage ; soit
parce qu' elle peut encore être
envisagée d' une manière neuve
et plus étendue ; soit parce que

pXX1

je suis convaincu que l' usage
des signes est le principe qui développe
le germe de toutes nos
idées. Au reste, parmi d' excellentes
choses que Locke dit
dans son second livre sur la génération
de plusieurs sortes d' idées, telles que
l' espace, la durée,
etc. Et dans son quatrième,
qui a pour titre *de la connoissance* ,
il y en a beaucoup que
je suis bien éloigné d' approuver ;
mais comme elles appartiennent plus
particulièrement à l' étendue de nos connoissances,
elles n' entrent pas
dans mon plan, et il est inutile
que je m' y arrête.

PARTIE 1 SECTION 1 CHAPITRE 1

p1

*des matériaux de nos connoissances,
et particulièrement des opérations
de l' ame.*
*des matériaux de nos connoissances, et de la
distinction de l' ame et du corps.*
i soit que nous nous
élevions, pour parler métaphoriquement,
jusques dans les
cieux ; soit que nous descendions
dans les abysmes ; nous ne sortons

p2

point de nous-mêmes ; et ce
n' est jamais que notre propre pensée

que nous appercevons. Quelles que soient nos connoissances ; si nous voulons remonter à leur origine, nous arriverons enfin à une première pensée simple, qui a été l' objet d' une seconde, qui l' a été d' une troisième, et ainsi de suite. C' est cet ordre de pensées qu' il faut développer, si nous voulons connoître les idées que nous avons des choses.

2 il seroit inutile de demander quelle est la nature de nos pensées. La première réflexion sur soi-même peut convaincre que nous n' avons aucun moyen pour faire cette recherche. Nous sentons notre pensée ; nous la distinguons parfaitement de tout ce qui n' est point elle ; nous distinguons même toutes nos pensées les unes des autres : c' en est assez. En partant de-là, nous partons d' une chose que nous connoissons si clairement, qu' elle ne sçauroit nous engager dans aucune erreur.

3 considérons un homme au

p3

premier moment de son existence : son ame éprouve d' abord différentes sensations ; telles que la lumière, les couleurs, la douleur, le plaisir, le mouvement, le repos : voilà ses premières pensées.

4 suivons-le dans les momens où il commence à réfléchir sur ce que les sensations occasionnent en lui ; et nous le verrons se former des idées des différentes opérations de son ame, telles qu' appercevoir, imaginer : voilà ses secondes pensées. Ainsi, selon que les objets extérieurs agissent sur nous, nous recevons différentes idées par les sens ; et, selon que nous réfléchissons sur les opérations que les sensations occasionnent dans notre ame, nous acquérons toutes les idées que nous n' aurions pu recevoir des choses extérieures.

5 les sensations et les opérations de l' ame sont donc les matériaux

de toutes nos connoissances : matériaux
que la réflexion met en oeuvre,
en cherchant, par des combinaisons,

p4

les rapports qu' ils renferment. Mais
tout le succès dépend des circonstances
par où l' on passe. Les plus favorables
sont celles qui nous offrent
en plus grand nombre des objets propres
à exercer notre réflexion. Les
grandes circonstances, où se trouvent
ceux qui sont destinés à gouverner
les hommes, sont, par exemple,
une occasion de se faire des vues
fort étendues : et celles qui se répètent
continuellement dans le grand
monde donnent cette sorte d' esprit
qu' on appelle naturel ; parce que,
n' étant pas le fruit de l' étude, on ne
sait pas remarquer les causes qui le
produisent. Concluons qu' il n' y a
point d' idées qui ne soient acquises :
les premières viennent immédiatement
des sens ; les autres sont dues à
l' expérience, et se multiplient à proportion
qu' on est plus capable de réfléchir.
6 le péché originel a rendu
l' ame si dépendante du corps, que
bien des philosophes ont confondu
ces deux substances. Ils ont cru que
la première n' est que ce qu' il y a

p5

dans le corps de plus délié, de plus
subtil, et de plus capable de mouvement.
Mais cette opinion est une
suite du peu de soin qu' ils ont eu de
raisonner d' après des idées exactes.
Je leur demande ce qu' ils entendent
par un corps. S' ils veulent répondre
d' une manière précise, ils ne
diront pas que c' est une substance
unique ; mais ils le regarderont comme
un assemblage, une collection
de substances. Si la pensée appartient
au corps ; ce sera donc en

tant qu' il est assemblage et collection, ou parce qu' elle est une propriété de chaque substance qui le compose. Or ces mots *assemblage* et *collection* ne signifient qu' un rapport externe entre plusieurs choses, une manière d' exister dépendamment les unes des autres. Par cette union, nous les regardons comme formant un seul tout ; quoique, dans la réalité, elles ne soient pas plus *une* que si elles étoient séparées. Ce ne sont là, par conséquent, que des termes abstraits, qui, au dehors, ne supposent pas une substance unique, mais

p6

une multitude de substances. Le corps, en tant qu' assemblage et collection, ne peut donc pas être le sujet de la pensée.

Diviserons-nous la pensée entre toutes les substances dont il est composé ?

D' abord, cela ne sera pas possible, quand elle ne sera qu' une perception unique et indivisible : en second lieu, il faudra encore rejeter cette supposition, quand la pensée sera formée d' un certain nombre de perceptions. Qu' a, b, c, trois substances qui entrent dans la composition du corps, se partagent trois perceptions différentes ; je demande où s' en fera la comparaison. Ce ne sera pas dans a ; puisqu' il ne sauroit comparer une perception qu' il a avec celles qu' il n' a pas. Par la même raison, ce ne sera ni dans b, ni dans c. Il faudra donc admettre un point de réunion ; une substance qui soit, en même temps, un sujet simple et indivisible de ces trois perceptions ; distincte, par conséquent, du corps ; une ame, en un mot.

p7

7 je ne sçais pas comment Locke a pu avancer qu' il nous sera peut-être éternellement impossible de connoître si Dieu n' a point donné à quelque amas de matière, disposée d' une certaine façon, la puissance de penser. Il ne faut pas s' imaginer que, pour résoudre cette question, il faille connoître l' essence et la nature de la matière. Les raisonnemens qu' on fonde sur cette ignorance sont tout-à-fait frivoles. Il suffit de remarquer que le sujet de la pensée doit être *un* . Or un amas de matière n' est pas *un* ; c' est une multitude.

p8

8 l' ame étant distincte et différente du corps, celui-ci ne peut être que cause occasionnelle de ce qu' il paroît produire en elle. D' où il faut conclure que nos sens ne sont qu' occasionnellement la source de nos connoissances. Mais ce qui se fait à l' occasion d' une chose peut se faire sans elle ; parce qu' un effet ne dépend de sa cause occasionnelle que dans une certaine hypothèse. L' ame peut donc absolument, sans le secours des sens, acquérir des connoissances. Avant le péché, elle étoit dans un système tout différent de celui où elle se trouve aujourd' hui. Exempte d' ignorance et de concupiscence, elle commandoit à

p9

ses sens, en suspendoit l' action, et la modifioit à son gré. Elle avoit donc des idées antérieures à l' usage des sens. Mais les choses ont bien changé par sa désobéissance. Dieu lui a ôté tout cet empire : elle est devenue aussi dépendante des sens, que s' ils étoient la cause physique de ce qu' ils ne font qu' occasionner ; et il n' y a plus pour elle de connoissances que

celles qu' ils lui transmettent. De-là l' ignorance et la concupiscence. C' est cet état de l' ame que je me propose d' étudier ; le seul qui puisse être l' objet de la philosophie, puisque c' est le seul que l' expérience fait connoître. Ainsi, quand je dirai *que nous n' avons point d' idées qui ne nous viennent des sens* , il faut bien se souvenir que je ne parle que de l' état où nous sommes depuis le péché. Cette proposition, appliquée à l' ame dans l' état d' innocence, ou après sa séparation du corps, seroit tout-à-fait fausse. Je ne traite pas des connoissances de l' ame dans ces deux derniers états ; parce que je ne sçais raisonner que d' après l' expérience. D' ailleurs, s' il nous

p10

importe beaucoup, comme on n' en sçauroit douter, de connoître les facultés dont Dieu, malgré le péché de notre premier père, nous a conservé l' usage ; il est inutile de vouloir deviner celles qu' il nous a enlevées, et qu' il ne doit nous rendre qu' après cette vie.

Je me borne donc, encore un coup, à l' état présent. Ainsi il ne s' agit pas de considérer l' ame comme indépendante du corps, puisque sa dépendance n' est que trop bien constatée ; ni comme unie à un corps dans un système différent de celui où nous sommes. Notre unique objet doit être de consulter l' expérience, et de ne raisonner que d' après des faits que personne ne puisse révoquer en doute.

p11

PARTIE 1 SECTION 1 CHAPITRE 2

des sensations.

9 c' est une chose bien évidente,

que les idées qu' on appelle *sensations*
sont telles que, si nous avons
été privés des sens, nous n' aurions jamais
pu les acquérir. Aussi aucun philosophe
n' a avancé qu' elles fussent innées :
c' eut été trop visiblement contredire
l' expérience. Mais ils ont prétendu
qu' elles ne sont pas des idées ;
comme si elles n' étoient pas, par elles-mêmes,
autant représentatives
qu' aucune autre pensée de l' ame. Ils
ont donc regardé les sensations comme
quelque chose qui ne vient qu' après
les idées, et qui les modifie :
erreur qui leur a fait imaginer des
systèmes aussi bizarres qu' inintelligibles.
La plus légère attention doit nous
faire connoître que, quand nous appercevons
de la lumière, des couleurs,
de la solidité, ces sensations,
et autres semblables, sont plus que

p12

suffisantes pour nous donner toutes
les idées qu' on a communément des
corps. En est-il en effet quelqu' une
qui ne soit pas renfermée dans ces
premières perceptions ? N' y trouve-t-on
pas les idées d' étendue, de figure,
de lieu, de mouvement, de
repos, et toutes celles qui dépendent
de ces dernières ?
Qu' on rejette donc l' hypothèse
des idées innées ; et qu' on suppose
que Dieu ne nous donne, par exemple,
que des perceptions de lumière
et de couleur. Ces perceptions ne
traceront-elles pas à nos yeux de
l' étendue, des lignes et des figures ?
Mais, dit-on, on ne peut s' assurer
par les sens si ces choses sont telles
qu' elles le paroissent : donc les sens
n' en donnent point d' idées. Quelle
conséquence ! S' en assure-t-on mieux
avec des idées innées ? Qu' importe
qu' on puisse, par les sens, connoître
avec certitude quelle est la
figure d' un corps ? La question est
de sçavoir si, même quand ils nous
trompent, ils ne nous donnent pas
l' idée d' une figure. J' en vois une

p13

que je juge être un pentagone, quoiqu' elle forme, dans un de ses côtés, un angle imperceptible. C' est une erreur ; mais, enfin, m' en donne-t-elle moins l' idée d' un pentagone ?

10 cependant les cartésiens et les mallebranchistes crient si fort contre les sens, ils répètent si souvent qu' ils ne sont qu' erreurs et illusions, que nous les regardons comme un obstacle à acquérir quelques connoissances ; et, par zèle pour la vérité, nous voudrions, s' il étoit possible, en être dépouillés. Ce n' est pas que les reproches de ces philosophes soient absolument sans fondement. Ils ont relevé à ce sujet plusieurs erreurs, avec tant de sagacité qu' on ne sçauroit désavouer, sans injustice, les obligations que nous leur avons. Mais n' y auroit-il pas un milieu à prendre ? Ne pourroit-on pas trouver dans nos sens une source de vérités, comme une source d' erreurs ; et les distinguer si bien l' une de l' autre, qu' on pût constamment puiser dans la première ? C' est ce

p14

qu' il est à propos de rechercher. 11 il est d' abord bien certain que rien n' est plus clair et plus distinct que notre perception, quand nous éprouvons quelques sensations. Quoi de plus clair que les perceptions de son et de couleur ! Quoi de plus distinct ! Nous est-il jamais arrivé de confondre deux de ces choses ? Mais, si nous en voulons rechercher la nature et sçavoir comment elles se produisent en nous, il ne faut pas dire que nos sens nous trompent, ou qu' ils nous donnent des idées obscures et confuses : la moindre réflexion fait voir qu' ils n' en donnent aucune. Cependant, quelle que soit la nature de ces perceptions, et de quelque

manière qu' elles se produisent,
si nous y cherchons l' idée de l' étendue,
celle d' une ligne, d' un angle,
et de quelques figures, il est certain
que nous l' y trouverons très-clairement
et très-distinctement. Si nous
y cherchons encore à quoi nous rapportons
cette étendue et ces figures ;
nous appercevrons, aussi clairement

p15

et aussi distinctement, que ce n' est pas
à nous, ou à ce qui est en nous le sujet
de la pensée, mais à quelque chose
hors de nous.

Mais, si nous y voulons chercher
l' idée de la grandeur absolue de certains
corps, ou même celle de leur
grandeur relative et de leur propre
figure, nous n' y trouverons que des
jugemens fort suspects. Selon qu' un
objet sera plus près ou plus loin, les
apparences de grandeur et de figure,
sous lesquelles il se présentera, seront
tout-à-fait différentes.

Il y a donc trois choses à distinguer
dans nos sensations. 1 la perception
que nous éprouvons. 2 le rapport que nous
en faisons à quelque chose
hors de nous. 3 le jugement
que ce que nous rapportons
aux choses leur appartient en effet.
Il n' y a ni erreur, ni obscurité, ni
confusion, dans ce qui se passe en
nous, non plus que dans le rapport
que nous en faisons au dehors. Si
nous réfléchissons, par exemple, que
nous avons les idées d' une certaine
grandeur et d' une certaine figure,

p16

et que nous les rapportons à tel
corps ; il n' y a rien là qui ne soit
vrai, clair et distinct. Voilà où toutes
les vérités ont leur source. Si
l' erreur survient, ce n' est qu' autant
que nous jugeons que telle grandeur

et telle figure appartiennent
en effet à tel corps. Si, par exemple,
je vois de loin un bâtiment
quarré, il me paroîtra rond. Y a-t-il
donc de l' obscurité et de la confusion
dans l' idée de rondeur, ou dans
le rapport que j' en fais ? Non : mais
je juge ce bâtiment rond ; voilà l' erreur.
Quand je dis donc que toutes nos
connoissances viennent des sens, il
ne faut pas oublier que ce n' est qu' autant
qu' on les tire de ces idées claires
et distinctes qu' ils renferment.
Pour les jugemens qui les accompagnent,
ils ne peuvent nous être utiles
qu' après qu' une expérience bien
réfléchie en a corrigé les défauts.
12 ce que nous avons dit de
l' étendue et des figures s' applique
parfaitement bien aux autres idées
de sensations, et peut résoudre la

p17

question des cartésiens : sçavoir, si les
couleurs, les odeurs, etc. Sont dans
les objets.

Il n' est pas douteux qu' il ne faille
admettre dans les corps des qualités
qui occasionnent les impressions
qu' ils font sur nos sens. La difficulté
qu' on prétend faire est de sçavoir si
ces qualités sont semblables à ce que
nous éprouvons. Sans doute que ce
qui nous embarrasse, c' est qu' appercevant
en nous l' idée de l' étendue,
et ne voyant aucun inconvénient à
supposer dans les corps quelque chose
de semblable, on s' imagine qu' il
s' y trouve aussi quelque chose qui ressemble
aux perceptions de couleurs,
d' odeurs, etc. C' est là un jugement
précipité, qui n' est fondé que sur
cette comparaison, et dont on n' a,
en effet, aucune idée.

La notion de l' étendue, dépouillée
de toutes ses difficultés et prise par le
côté le plus clair, n' est que l' idée de
plusieurs êtres qui nous paroissent les
uns hors des autres. C' est pourquoi,

p18

en supposant au dehors quelque chose de conforme à cette idée, nous nous le représentons toujours d' une manière aussi claire que si nous ne le considérons que dans l' idée même. Il en est tout autrement des couleurs, des odeurs, etc. Tant qu' en réfléchissant sur ces sensations nous les regardons comme à nous, comme nous étant propres, nous en avons des idées fort claires. Mais, si nous voulons, pour ainsi dire, les détacher de notre être et en enrichir les objets, nous faisons une chose dont nous n' avons plus d' idée. Nous ne sommes portés à les leur attribuer, que parce que, d' un côté, nous sommes obligés d' y supposer quelque chose qui les occasionne ; et que, de l' autre, cette cause nous est tout-à-fait cachée.

13 c' est en vain qu' on auroit recours à des idées ou à des sensations

p19

obscur et confus. Ce langage ne doit point passer parmi des philosophes, qui ne sçauraient mettre trop d' exactitude dans leurs expressions. Si vous trouvez qu' un portrait ressemble obscurément et confusément ; développez cette pensée, et vous verrez qu' il est, par quelques endroits, conforme à l' original, et que, par d' autres, il ne l' est point. Il en est de même de chacune de nos perceptions : ce qu' elles renferment est clair et distinct ; et ce qu' on leur suppose d' obscur et de confus ne leur appartient en aucune manière. On ne peut pas dire d' elles, comme d' un portrait, qu' elles ne ressemblent qu' en partie. Chacune est si simple, que tout ce qui auroit avec elles quelque rapport d' égalité leur seroit égal en tout. C' est pourquoi j' avertis que, dans mon langage, avoir des idées claires et distinctes, ce sera,

pour parler plus brièvement,
avoir des idées ; et avoir des idées
obscuras et confuses, ce sera n' en
point avoir.

14 ce qui nous fait croire que

p20

nos idées sont susceptibles d' obscurité,
c' est que nous ne les distinguons
pas assez des expressions en usage.
Nous disons, par exemple, que *la
neige est blanche* ; et nous faisons mille
autres jugemens, sans penser à ôter
l' équivoque des mots. Ainsi, parce
que nos jugemens sont exprimés d' une
manière obscure, nous nous imaginons
que cette obscurité retombe
sur les jugemens mêmes et sur les
idées qui les composent. Une définition
corrigerait tout. La neige est
blanche, si l' on entend par *blancheur*
la cause physique de notre perception :
elle ne l' est pas, si l' on entend par
blancheur quelque chose de semblable
à la perception même. Ces jugemens
ne sont donc pas obscurs ; mais
ils sont vrais ou faux, selon le sens
dans lequel on prend les termes.
Un motif nous engage encore à
admettre des idées obscures et confuses.
C' est la démangeaison que nous
avons de sçavoir beaucoup. Il semble
que ce soit une ressource pour notre
curiosité de connoître, au moins, obscurément
et confusément. C' est pourquoi

p21

nous avons quelquefois de la
peine à nous appercevoir que nous
manquons d' idées.
D' autres ont prouvé que les couleurs,
les odeurs, etc. Ne sont pas
dans les objets. Mais il m' a toujours
paru que leurs raisonnemens ne tendent
pas assez à éclairer l' esprit. J' ai
pris une route différente ; et j' ai cru
qu' en ces matières, comme en bien

d' autres, il suffisoit de développer nos idées, pour déterminer à quel sentiment on doit donner la préférence.

p22

PARTIE 1 SECTION 2

l' analyse et la génération des opérations de l' ame.

on peut distinguer les opérations de l' ame en deux espèces, selon qu' on les rapporte plus particulièrement à l' entendement ou à la volonté. L' objet de cet essai indique que je me propose de ne les considérer que par le rapport qu' elles ont à l' entendement. Je ne me bornerai pas à en donner des définitions. Je vais essayer de les envisager sous un point de vue plus lumineux qu' on n' a encore fait. Il s' agit d' en développer les progrès, et de voir comment elles s' engendrent toutes d' une première qui n' est qu' une simple perception. Cette seule recherche est plus utile que toutes les règles des logiciens. En effet, pourroit-on ignorer la manière de conduire les opérations de l' ame, si l' on en connoissoit bien la génération ? Mais toute

p23

cette partie de la métaphysique a été jusqu' ici dans un si grand chaos, que j' ai été obligé de me faire, en quelque sorte, un nouveau langage. Il ne m' étoit pas possible d' allier l' exactitude avec des signes aussi mal déterminés qu' ils le sont dans l' usage ordinaire. Je n' en serai cependant que plus facile à entendre pour ceux qui me liront avec attention.

PARTIE 1 SECTION 2 CHAPITRE 1

de la perception, de la conscience, de l'attention, et de la réminiscence.

1 la perception, ou l'impression occasionnée dans l'ame par l'action des sens, est la première opération de l'entendement. L'idée en est telle qu'on ne peut l'acquérir par aucun discours. La seule réflexion sur ce que nous éprouvons, quand nous sommes affectés de quelque sensation, peut la fournir.

2 les objets agiroient inutilement sur les sens, et l'ame n'en prendroit jamais connoissance, si elle n'en avoit pas perception. Ainsi le premier et le moindre degré de connoissance, c'est d'appercevoir.

3 mais, puisque la perception ne vient qu'à la suite des impressions qui se font sur les sens, il est certain que ce premier degré de connoissance doit avoir plus ou moins d'étendue, selon qu'on est

organisé pour recevoir plus ou moins de sensations différentes. Prenez des créatures qui soient privées de la vue, d'autres qui le soient de la vue et de l'ouïe, et ainsi successivement ; vous aurez bientôt des créatures qui, étant privées de tous les sens, ne recevront aucune connoissance. Supposez au contraire, s'il est possible, de nouveaux sens dans des animaux plus parfaits que l'homme. Que de perceptions nouvelles ! Par conséquent, combien de connoissances à leur portée, auxquelles nous ne saurions atteindre, et sur lesquelles nous ne saurions même former des conjectures !

4 nos recherches sont quelquefois d'autant plus difficiles, que leur objet est plus simple. Les perceptions en sont un exemple. Quoi de plus facile, en apparence, que de décider si l'ame prend connoissance de toutes celles qu'elle éprouve ?

Faut-il autre chose que réfléchir sur soi-même ? Sans doute que tous les philosophes l'ont fait : mais quelques-uns, préoccupés de leurs principes,

p26

ont dû admettre dans l'ame des perceptions dont elle ne prend jamais connoissance ; et d'autres ont dû trouver cette opinion tout-à-fait inintelligible. Je tâcherai de résoudre cette question dans les paragraphes suivans. Il suffit dans celui-ci de remarquer que, de l'aveu de tout le monde, il y a dans l'ame des perceptions qui n'y sont pas à son insçu. Or ce sentiment qui lui en donne la connoissance, et qui l'avertit du moins d'une partie de ce qui se passe en elle, je l'appellerai *conscience*. Si, comme le veut Locke, l'ame n'a point de perception dont elle ne prenne connoissance ; en sorte qu'il y ait contradiction qu'une perception ne soit pas connue : la perception et la conscience ne doivent être prises que pour une seule et même opération. Si, au contraire, le sentiment opposé étoit le véritable, elles seroient deux opérations

p27

distinctes ; et ce seroit à la conscience, et non à la perception, comme je l'ai supposé, que commenceroit proprement notre connoissance. 5 entre plusieurs perceptions dont nous avons en même temps conscience, il nous arrive souvent d'avoir plus conscience des unes que des autres, ou d'être plus vivement averti de leur existence. Plus même la conscience de quelques-unes augmente, plus celle des autres diminue. Que quelqu'un soit dans un spectacle où une multitude d'objets paroissent se disputer ses regards,

son ame sera assaillie de quantité de perceptions, dont il est constant qu' il prend connoissance : mais, peu à peu, quelques-unes lui plairont et l' intéresseront davantage ; il s' y livrera donc plus volontiers. Dès-là il commencera à être moins affecté par les autres : la conscience en diminuera même insensiblement, jusqu' au point que, quand il reviendra à lui, il ne se souviendra pas d' en avoir pris connoissance. L' illusion

p28

qui se fait au théâtre en est la preuve. Il y a des momens où la conscience ne paroît pas se partager entre l' action qui se passe et le reste du spectacle. Il sembleroit d' abord que l' illusion devoit être d' autant plus vive, qu' il y auroit moins d' objets capables de distraire. Cependant chacun a pu remarquer qu' on n' est jamais plus porté à se croire le seul témoin d' une scène intéressante, que quand le spectacle est bien rempli. C' est peut-être que le nombre, la variété et la magnificence des objets remuent les sens, échauffent, élèvent l' imagination, et, par-là, nous rendent plus propres aux impressions que le poète veut faire naître. Peut-être encore que les spectateurs se portent mutuellement, par l' exemple qu' ils se donnent, à fixer la vue sur la scène. Quoi qu' il en soit, cette opération, par laquelle notre conscience, par rapport à certaines perceptions, augmente si vivement qu' elles paroissent les seules dont nous ayons pris connoissance, je l' appelle *attention* . Ainsi être attentif à une

chose, c' est avoir plus conscience des perceptions qu' elle fait naître que de celles que d' autres produisent, en agissant, comme elle, sur nos sens ; et l' attention a été d' autant plus grande, qu' on se souvient moins de ces

dernières.

6 je distingue donc de deux
sortes de perceptions, parmi celles
dont nous avons conscience : les unes,
dont nous nous souvenons, au moins
le moment suivant ; les autres, que
nous oublions aussitôt que nous les
avons eues. Cette distinction est fondée
sur l' expérience que je viens d' apporter.
Quelqu' un qui s' est livré à l' illusion
se souviendra fort bien de l' impression
qu' a fait sur lui une scène vive
et touchante ; mais il ne se souviendra
pas toujours de celle qu' il recevoit
en même temps du reste du spectacle.
7 on pourroit ici prendre deux
sentimens différens du mien. Le premier
seroit de dire que l' ame n' a point
éprouvé, comme je le suppose, les
perceptions que je lui fais oublier si
promptement ; ce qu' on essayeroit

p30

d' expliquer par des raisons physiques.
Il est certain, diroit-on, que
l' ame n' a des perceptions qu' autant
que l' action des objets sur les sens
se communique au cerveau. Or
on pourroit supposer les fibres de
celui-ci dans une si grande contention,
par l' impression qu' elles reçoivent
de la scène qui cause l' illusion,
qu' elles résisteroient à toute
autre. D' où l' on concluroit que l' ame
n' a eu d' autres perceptions que
celles dont elle conserve le souvenir.
Mais il n' est pas vraisemblable
que, quand nous donnons notre
attention à un objet, toutes les fibres
du cerveau soient également agitées,
en sorte qu' il n' en reste pas beaucoup
d' autres capables de recevoir une impression
différente. Il y a donc lieu
de présumer qu' il se passe en nous des
perceptions dont nous ne nous souvenons
pas le moment d' après que

p31

nous les avons eues. Ce qui n' est encore qu' une présomption sera bientôt démontré, même du plus grand nombre.

8 le second sentiment seroit de dire qu' il ne se fait point d' impression dans les sens, qui ne se communique au cerveau, et ne produise, par conséquent, une perception dans l' ame. Mais on ajouteroit qu' elle est sans conscience, ou que l' ame n' en prend point connoissance.

Ici je me déclare pour Locke ; car je n' ai point d' idée d' une pareille perception : j' aimerois autant qu' on dît que j' apperçois sans appercevoir.

9 je pense donc que nous avons toujours conscience des impressions qui se font dans l' ame ; mais quelquefois d' une manière si légère, qu' un moment après nous ne nous en souvenons plus. Quelques exemples mettront ma pensée dans tout son jour.

J' avouerai que, pendant un temps, il m' a semblé qu' il se passoit en nous des perceptions dont nous n' avons

p32

pas conscience. Je me fondois sur cette expérience qui paroît assez simple ; que nous fermons des milliers de fois les yeux, sans que nous paroissions prendre connoissance que nous sommes dans les ténèbres. Mais, en faisant d' autres expériences, je découvris mon erreur. Certaines perceptions que je n' avois pas oubliées, et qui supposoient nécessairement que j' en avois eu d' autres dont je ne me souvenois plus un instant après les avoir eues, me firent changer de sentiment. Entre plusieurs expériences qu' on peut faire, en voici une qui est sensible.

Qu' on réfléchisse sur soi-même au sortir d' une lecture, il semblera qu' on n' a eu conscience que des idées qu' elle a fait naître. Il ne paroîtra pas qu' on en ait eu davantage de la perception

de chaque lettre, que de celle des ténèbres,
à chaque fois qu' on baissoit
involontairement la paupière. Mais
on ne se laissera pas tromper par cette
apparence, si l' on fait réflexion
que, sans la conscience de la perception
des lettres, on n' en auroit point

p33

eu de celle des mots, ni, par conséquent,
des idées.
10 cette expérience conduit
naturellement à rendre raison d' une
chose dont chacun a fait l' épreuve.
C' est la vitesse étonnante avec laquelle
le temps paroît quelquefois s' être
écoulé. Cette apparence vient de ce
que nous avons oublié la plus considérable
partie des perceptions qui se
sont succédées dans notre ame. Locke
fait voir que nous ne nous formons
une idée de la succession du
temps, que par la succession de nos
pensées. Or des perceptions, au moment
qu' elles sont totalement oubliées,
sont comme non venues.
Leur succession doit donc être autant
de retranché de celle du temps. Par
conséquent, une durée assez considérable,
des heures, par exemple,
doivent nous paroître avoir passé
comme des instans.
11 cette explication m' exempte
d' apporter de nouveaux exemples :
elle en fournira suffisamment à ceux
qui voudront y réfléchir. Chacun peut
remarque que, parmi les perceptions

p34

qu' il a éprouvées pendant un temps
qui lui paroît avoir été fort court,
il y en a un grand nombre dont sa
conduite prouve qu' il a eu conscience,
quoiqu' il les ait tout-à-fait oubliées.
Cependant tous les exemples
n' y sont pas également propres. C' est
ce qui me trompa, quand je m' imaginai

que je baissois involontairement
la paupière, sans prendre connoissance
que je fusse dans les ténèbres.
Mais il n' est rien de plus raisonnable
que d' expliquer un exemple par
un autre. Mon erreur provenoit de
ce que la perception des ténèbres
étoit si prompte, si subite, et la
conscience si foible, qu' il ne m' en
restitoit aucun souvenir. En effet, que
je donne mon attention au mouvement
de mes yeux ; cette même perception
deviendra si vive, que je ne
douterai plus de l' avoir eue.
12 non seulement nous oublions
ordinairement une partie de
nos perceptions, mais quelquefois
nous les oublions toutes. Quand
nous ne fixons point notre attention,
en sorte que nous recevons les perceptions

p35

qui se produisent en nous,
sans être plus avertis des unes que
des autres ; la conscience en est si
légère que, si l' on nous retire de
cet état, nous ne nous souvenons
pas d' en avoir éprouvé. Je suppose
qu' on me présente un tableau
fort composé, dont, à la première
vue, les parties ne me frappent pas
plus vivement les unes que les autres ;
et qu' on me l' enlève avant
que j' aie eu le temps de le considérer
en détail : il est certain qu' il
n' y a aucune de ses parties sensibles
qui n' ait produit en moi des perceptions ;
mais la conscience en a
été si foible, que je ne puis m' en
souvenir. Cet oubli ne vient pas de
leur peu de durée. Quand on supposeroit
que j' ai eu, pendant longtemps,
les yeux attachés sur ce tableau ;
pourvu qu' on ajoute que je
n' ai pas rendu, tour à tour, plus vive
la conscience des perceptions de
chaque partie ; je ne serai pas plus en
état, au bout de plusieurs heures,
d' en rendre compte, qu' au premier
instant.

Ce qui se trouve vrai des perceptions qu' occasionne ce tableau doit l' être, par la même raison, de celles que produisent les objets qui m' environnent. Si, agissant sur les sens avec des forces presque égales, ils produisent en moi des perceptions toutes, à peu près, dans un pareil degré de vivacité ; et, si mon ame se laisse aller à leur impression, sans chercher à avoir plus conscience d' une perception que d' une autre, il ne me restera aucun souvenir de ce qui s' est passé en moi. Il me semblera que mon ame a été, pendant tout ce temps, dans une espèce d' assoupissement, où elle n' étoit occupée d' aucune pensée. Que cet état dure plusieurs heures, ou seulement quelques secondes ; je n' en sçaurois remarquer la différence dans la suite des perceptions que j' ai éprouvées, puisqu' elles sont également oubliées dans l' un et l' autre cas. Si même on le faisoit durer des jours, des mois, ou des années ; il arriveroit que, quand on en sortiroit par quelque sensation vive, on ne se rappelleroit

plusieurs années que comme un moment. 13 concluons que nous ne pouvons tenir aucun compte du plus grand nombre de nos perceptions ; non qu' elles aient été sans conscience, mais parce qu' elles sont oubliées un instant après. Il n' y en a donc point dont l' ame ne prenne connoissance. Ainsi la perception et la conscience ne sont qu' une même opération sous deux noms. En tant qu' on ne la considère que comme une impression dans l' ame, on peut lui conserver celui de perception : en tant qu' elle avertit l' ame de sa présence, on peut lui donner celui de conscience. C' est en ce sens que j' emploierai désormais ces deux

mots.

14 les choses attirent notre attention par le côté par où elles ont le plus de rapport avec notre tempérament, nos passions et notre état. Ce sont ces rapports qui font qu'elles nous affectent avec plus de force, et que nous en avons une conscience plus vive. D' où il

p38

arrive que, quand ils viennent à changer, nous voyons les objets tout différemment, et nous en portons des jugemens tout-à-fait contraires. On est, communément, si fort la dupe de ces sortes de jugemens, que celui qui, dans un temps, voit et juge d' une manière, et, dans un autre, voit et juge tout autrement, croit toujours bien voir et bien juger : penchant qui nous devient si naturel, que, nous faisant toujours considérer les objets par les rapports qu' ils ont à nous, nous ne manquons pas de critiquer la conduite des autres autant que nous approuvons la nôtre. Joignez à cela que l' amour-propre nous persuade aisément que les choses ne sont louables qu' autant qu' elles ont attiré notre attention, avec quelque satisfaction de notre part ; et vous comprendrez pourquoi ceux même qui ont assez de discernement pour les apprécier dispensent d' ordinaire si mal leur estime, que tantôt ils la refusent injustement, et tantôt ils la prodiguent.

p39

15 lorsque les objets attirent notre attention, les perceptions qu' ils occasionnent en nous se lient avec le sentiment de notre être et avec tout ce qui peut y avoir quelque rapport. De-là il arrive que non seulement la conscience nous donne

connaissance de nos perceptions ;
mais encore, si elles se répètent,
elle nous avertit souvent que nous
les avons déjà eues ; et nous les fait
connoître comme étant à nous, ou
comme affectant, malgré leur variété
et leur succession, un être qui est
constamment le même *nous* . La conscience,
considérée par rapport à ces
nouveaux effets, est une nouvelle
opération qui nous sert à chaque
instant, et qui est le fondement de
l' expérience. Sans elle, chaque moment
de la vie nous paroîtroit le
premier de notre existence, et notre
connaissance ne s' étendrait jamais
au-delà d' une première perception.
Je la nommerai *réminiscence* .
Il est évident que, si la liaison qui
est entre les perceptions que j' éprouve

p40

actuellement, celles que
j' éprouvai hier, et le sentiment de
mon être, étoit détruite, je ne sçaurois
reconnoître que ce qui m' est arrivé
hier soit arrivé à moi-même.
Si, à chaque nuit, cette liaison étoit
interrompue, je commencerois, pour
ainsi dire, chaque jour une nouvelle
vie ; et personne ne pourroit me convaincre
que le *moi* d' aujourd' hui fût
le *moi* de la veille. La réminiscence est
donc produite par la liaison que conserve
la suite de nos perceptions.
Dans les chapitres suivans, les effets
de cette liaison se développeront de
plus en plus. Mais, si l' on me demande
comment elle peut elle-même être
formée par l' attention, je réponds
que la raison en est uniquement dans
la nature de l' ame et du corps. C' est
pourquoi je regarde cette liaison comme
une première expérience, qui
doit suffire pour expliquer toutes les
autres.
Afin de mieux analyser la réminiscence,
il faudroit lui donner
deux noms : l' un, en tant qu' elle
nous fait reconnoître notre être ;

p41

l' autre, en tant qu' elle nous fait reconnoître les perceptions qui s' y répètent : car ce sont là des idées bien distinctes. Mais la langue ne me fournit pas de terme dont je puisse me servir, et il est peu utile pour mon dessein d' en imaginer. Il suffira d' avoir fait remarquer de quelles idées simples la notion complexe de cette opération est composée.

16 le progrès des opérations dont je viens de donner l' analyse et d' expliquer la génération est sensible. D' abord il n' y a dans l' ame qu' une simple perception, qui n' est que l' impression qu' elle reçoit à la présence des objets. De-là naissent, dans leur ordre, les trois autres opérations. Cette impression, considérée comme avertissant l' ame de sa présence, est ce que j' appelle conscience. Si la connoissance qu' on en prend est telle qu' elle paroisse la seule perception dont on ait conscience, c' est attention. Enfin, quand elle se fait connoître comme ayant déjà affecté l' ame, c' est réminiscence. La conscience dit en quelque sorte à l' ame, voilà

p43

une perception : l' attention, voilà une perception qui est la seule que vous ayez : la réminiscence, voilà une perception que vous avez déjà eue.

PARTIE 1 SECTION 2 CHAPITRE 2

de l' imagination, de la contemplation, et de la mémoire.

17 le premier effet de l' attention, l' expérience l' apprend, c' est de faire subsister dans l' esprit, en l' absence des objets, les perceptions qu' ils ont occasionnées. Elles s' y conservent même ordinairement dans le même ordre qu' elles avoient

quand les objets étoient présents.
Par-là il se forme entr' elles une
liaison, d' où plusieurs opérations
tirent, ainsi que la réminiscence,
leur origine. La première est l' imagination :
elle a lieu quand une perception,
par la seule force de la liaison
que l' attention a mise entr' elle
et un objet, se retrace à la vue de
cet objet. Quelquefois, par exemple,
c' est assez d' entendre le nom
d' une chose, pour se la représenter
comme si on l' avoit sous les
yeux.

p44

18 cependant il ne dépend
pas de nous de réveiller toujours les
perceptions que nous avons éprouvées.
Il y a des occasions où tous
nos efforts se bornent à en rappeler
le nom, quelques-unes des circonstances
qui les ont accompagnées, et
une idée abstraite de perception : idée
que nous pouvons former à chaque
instant, parce que nous ne pensons
jamais sans avoir conscience de quelque
perception qu' il ne tient qu' à
nous de généraliser. Qu' on songe,
par exemple, à une fleur dont l' odeur
est peu familière : on s' en rappellera
le nom : on se souviendra des
circonstances où on l' a vue ; on s' en
représentera le parfum sous l' idée générale
d' une perception qui affecte
l' odorat : mais on ne réveillera pas
la perception même. Or j' appelle *mémoire*
l' opération qui produit cet effet.
19 il naît encore une opération
de la liaison que l' attention met
entre nos idées : c' est la contemplation.
Elle consiste à conserver sans
interruption la perception, le nom

p45

ou les circonstances d' un objet qui
vient de disparoître. Par son moyen,

nous pouvons continuer à penser à une chose, au moment qu' elle cesse d' être présente. On peut, à son choix, la rapporter à l' imagination ou à la mémoire : à l' imagination, si elle conserve la perception même ; à la mémoire, si elle n' en conserve que le nom ou les circonstances.

20 il est important de bien distinguer le point qui sépare l' imagination de la mémoire. Chacun en jugera par lui-même, lorsqu' il verra quel jour cette différence, qui est peut-être trop simple pour paroître essentielle, va répandre sur toute la génération des opérations de l' ame. Jusqu' ici, ce que les philosophes ont dit à cette occasion est si confus, qu' on peut souvent appliquer à la mémoire ce qu' ils disent de l' imagination, et à l' imagination ce qu' ils disent de la mémoire. Locke fait lui-même consister celle-ci en ce que l' ame a la puissance de réveiller les perceptions qu' elle a déjà eues, avec un sentiment qui, dans ce temps-là,

p46

la convainc qu' elle les a eues auparavant. Cependant cela n' est point exact ; car il est constant qu' on peut fort bien se souvenir d' une perception qu' on n' a pas le pouvoir de réveiller. Tous les philosophes sont ici tombés dans l' erreur de Locke. Quelques-uns, qui prétendent que chaque perception laisse dans l' ame une image d' elle-même, à peu près comme un cachet laisse son empreinte, ne font pas exception : car que seroit-ce que l' image d' une perception, qui ne seroit pas la perception même ? La méprise en cette occasion vient de ce que, faute d' avoir assez considéré la chose, on a pris, pour la perception même de l' objet, quelques circonstances ou quelque idée générale, qui en effet se réveillent. Afin d' éviter de pareilles méprises, je vais distinguer les différentes perceptions que nous sommes capables d' éprouver ;

et je les examinerai chacune dans leur ordre.
21 les idées d' étendue sont celles que nous réveillons le plus aisément ;

p47

parce que les sensations, d' où nous les tirons, sont telles que, tant que nous veillons, il nous est impossible de nous en séparer. Le goût et l' odorat peuvent n' être point affectés ; nous pouvons n' entendre aucun son, et ne voir aucune couleur : mais il n' y a que le sommeil qui puisse nous enlever les perceptions du toucher. Il faut absolument que notre corps porte sur quelque chose, et que ses parties pèsent les unes sur les autres. De-là naît une perception qui nous les représente comme distantes et limitées ; et qui, par conséquent, emporte l' idée de quelque étendue.

Or, cette idée, nous pouvons la généraliser, en la considérant d' une manière indéterminée. Nous pouvons ensuite la modifier, et en tirer, par exemple, l' idée d' une ligne droite ou courbe. Mais nous ne saurions réveiller exactement la perception de la grandeur d' un corps ; parce que nous n' avons point, là-dessus, d' idée absolue qui puisse nous servir de mesure fixe. Dans ces

p48

occasions, l' esprit ne se rappelle que les noms de pied, de toise, etc. Avec une idée de grandeur d' autant plus vague, que celle qu' il veut se représenter est plus considérable. Avec le secours de ces premières idées, nous pouvons, en l' absence des objets, nous représenter exactement les figures les plus simples : tels sont des triangles et des quarrés. Mais, que le nombre des côtés augmente

considérablement, nos efforts
deviennent superflus. Si je pense à
une figure de mille côtés, et à une
de neuf cent quatre-vingt-dix-neuf,
ce n' est pas par des perceptions que
je les distingue ; ce n' est que par les
noms que je leur ai donnés. Il en est
de même de toutes les notions complexes.
Chacun peut remarquer que,
quand il en veut faire usage, il ne
s' en retrace que les noms. Pour les
idées simples qu' elles renferment,
il ne peut les réveiller que l' une après
l' autre ; et il faut l' attribuer à une
opération différente de la mémoire.

p49

22 l' imagination s' aide naturellement
de tout ce qui peut lui être
de quelque secours. Ce sera par comparaison
avec notre propre figure,
que nous nous représenterons celle
d' un ami absent ; et nous l' imaginerons
grand ou petit, parce que nous
en mesurerons, en quelque sorte, la
taille avec la nôtre. Mais l' ordre et
la simétrie sont principalement ce qui
aide l' imagination ; parce qu' elle y
trouve différens points auxquels elle
se fixe, et auxquels elle rapporte le
tout. Que je songe à un beau visage,
les yeux, ou d' autres traits qui m' auront
le plus frappé, s' offriront d' abord ;
et ce sera relativement à ces
premiers traits, que les autres viendront
prendre place dans mon imagination.
On imagine donc plus aisément
une figure, à proportion qu' elle
est plus régulière. On pourroit même
dire qu' elle est plus facile à voir ; car
le premier coup d' oeil suffit pour s' en
former une idée. Si, au contraire, elle
est fort irrégulière, on n' en viendra
à bout qu' après en avoir longtemps
considéré les différentes parties.

p50

23 quand les objets qui occasionnent les sensations de goût, de son, d'odeur, de couleur et de lumière sont absents ; il ne reste point en nous de perception que nous puissions modifier, pour en faire quelque chose de semblable à la couleur, à l'odeur et au goût, par exemple, d'une orange. Il n'y a point non plus d'ordre, de simétrie, qui vienne ici au secours de l'imagination. Ces idées ne peuvent donc se réveiller qu'autant qu'on se les est rendues familières. Par cette raison, celles de la lumière et des couleurs doivent se retracer le plus aisément ; ensuite celles des sons. Quant aux odeurs et aux saveurs, on ne réveille que celles pour lesquelles on a un goût plus marqué. Il reste donc bien des perceptions dont on peut se souvenir, et dont cependant on ne se rappelle que les noms. Combien de fois même cela n'a-t-il pas lieu par rapport aux plus familières, surtout dans la conversation où l'on se contente souvent de parler des choses sans les imaginer ?

p51

24 on peut observer différents progrès dans l'imagination. Si nous voulons réveiller une perception qui nous est peu familière, telle que le goût d'un fruit dont nous n'avons mangé qu'une fois ; nos efforts n'aboutiront ordinairement qu'à causer quelque ébranlement dans les fibres du cerveau et de la bouche, et la perception que nous éprouverons ne ressemblera point au goût de ce fruit. Elle seroit la même pour un melon, pour une pêche, ou même pour un fruit dont nous n'aurions jamais goûté. On en peut remarquer autant par rapport aux autres sens. Quand une perception est familière, les fibres du cerveau, accoutumées à fléchir sous l'action des objets, obéissent plus facilement à nos efforts. Quelquefois même nos idées se retracent sans que nous y

ayons part, et se présentent avec tant de vivacité que nous y sommes trompés, et que nous croyons avoir les objets sous les yeux. C' est ce qui arrive aux fous et à tous les hommes, quand ils ont des songes. Ces désordres

p52

ne sont vraisemblablement produits que par le grand rapport des mouvemens qui sont la cause physique de l' imagination, avec ceux qui font appercevoir les objets présens. 25 il y a entre l' imagination, la mémoire et la réminiscence un progrès, qui est la seule chose qui les distingue. La première réveille les perceptions mêmes ; la seconde n' en rappelle que les signes ou les circonstances ; et la dernière fait reconnoître celles qu' on a déjà eues.

p53

Sur quoi il faut remarquer que la même opération, que j' appelle mémoire par rapport aux perceptions dont elle ne retrace que les signes ou les circonstances, est imagination par rapport aux signes ou aux circonstances qu' elle réveille ; puisque ces signes et ces circonstances sont des perceptions. Quant à la contemplation, elle participe de l' imagination ou de la mémoire, selon qu' elle conserve les perceptions mêmes d' un objet absent auquel on continue à penser, ou qu' elle n' en conserve que le nom et les circonstances où on l' a vu. Elle ne diffère de l' une et de l' autre, que parce qu' elle ne suppose point d' intervalle entre la présence d' un objet et l' attention qu' on lui donne encore, quand il est absent. Ces différences paroîtront peut-être bien légères ; mais elles sont absolument nécessaires. Il en est ici comme dans les nombres, où une fraction négligée,

parce qu' elle paroît de peu de
conséquence, entraîne infailliblement
dans de faux calculs. Il est bien à
craindre que ceux qui traitent cette

p54

exactitude de subtilité, ne soient pas
capables d' apporter dans les sciences
toute la justesse nécessaire pour y réussir.
26 en remarquant, comme je
viens de le faire, la différence qui se
trouve entre les perceptions qui ne
nous quittent que dans le sommeil,
et celles que nous n' éprouvons, quoiqu' éveillés,
que par intervalles ; on
voit aussitôt jusqu' où s' étend le pouvoir
que nous avons de les réveiller :
on voit pourquoi l' imagination retrace,
à notre gré, certaines figures peu
composées ; tandis que nous ne pouvons
distinguer les autres que par les
noms que la mémoire nous rappelle :
on voit pourquoi les perceptions de
couleur, de goût, etc. Ne sont à nos
ordres qu' autant qu' elles nous sont
familières ; et comment la vivacité,
avec laquelle les idées se reproduisent,
est la cause des songes et de la
folie : enfin, on apperçoit sensiblement
la différence qu' on doit mettre
entre l' imagination et la mémoire.

p55

PARTIE 1 SECTION 2 CHAPITRE 3

*comment la liaison des idées, formée
par l' attention, engendre l' imagination,
la contemplation et la mémoire.*

27 on pourroit, à l' occasion de
ce qui a été dit dans le chapitre précédent,
me faire deux questions : la
première, pourquoi nous avons le
pouvoir de réveiller quelques-unes
de nos perceptions ; la seconde, pourquoi,
quand ce pouvoir nous manque,

nous pouvons souvent nous en rappeler, au moins, les noms ou les circonstances.

Pour répondre d'abord à la seconde question, je dis que nous ne pouvons nous rappeler les noms ou les circonstances, qu'autant qu'ils sont familiers. Alors ils rentrent dans la classe des perceptions qui sont à nos ordres, et dont nous allons parler en répondant à la première question, qui demande un plus grand détail.

28 la liaison de plusieurs idées

p56

ne peut avoir d'autre cause que l'attention que nous leur avons donnée, quand elles se sont présentées ensemble.

Ainsi, les choses n'attirant notre attention que par le rapport qu'elles ont à notre tempérament, à nos passions, à notre état, ou, pour tout dire en un mot, à nos besoins ; c'est une conséquence que la même attention embrasse, tout à la fois, les idées des besoins et celles des choses qui s'y rapportent, et qu'elle les lie.

29 tous nos besoins tiennent les uns aux autres ; et l'on en pourroit considérer les perceptions comme une suite d'idées fondamentales, auxquelles on rapporteroit tout ce qui fait partie de nos connoissances. Au-dessus de chacune s'éleveroient d'autres suites d'idées qui formeroient des espèces de chaînes, dont la force seroit entièrement dans l'analogie des signes, dans l'ordre des perceptions, et dans la liaison que les circonstances qui réunissent quelquefois les idées les plus disparates auroient formée. à un besoin est liée l'idée de la chose qui est propre à le

p57

soulager ; à cette idée est liée celle du lieu où cette chose se rencontre ;

à celle-ci, celle des personnes qu' on y a vues ; à cette dernière, les idées des plaisirs ou des chagrins qu' on en a reçus, et plusieurs autres. On peut même remarquer qu' à mesure que la chaîne s' étend, elle se soudivise en différens chaînons ; ensorte que, plus on s' éloigne du premier anneau, plus les chaînons s' y multiplient. Une première idée fondamentale est liée à deux ou trois autres ; chacune de celles-ci à un égal nombre, ou même à un plus grand, et ainsi de suite.

30 les différentes chaînes ou chaînons, que je suppose au-dessus de chaque idée fondamentale, seroient liés par la suite des idées fondamentales, et par quelques anneaux qui seroient vraisemblablement communs à plusieurs ; car les mêmes objets, et, par conséquent, les mêmes idées, se rapportent souvent à différens besoins. Ainsi, de toutes nos connoissances, il ne se formeroit qu' une seule et même chaîne, dont les chaînons se réuniroient à certains anneaux

p58

pour se séparer à d' autres.

31 ces suppositions admises, il suffiroit, pour se rappeler les idées qu' on s' est rendues familières, de pouvoir donner son attention à quelques-unes de nos idées fondamentales, auxquelles elles sont liées.

Or cela se peut toujours ; puisque, tant que nous veillons, il n' y a point d' instant où notre tempérament, nos passions et notre état n' occasionnent en nous quelques-unes de ces perceptions que j' appelle fondamentales.

Nous réussirions donc avec plus ou moins de facilité, à proportion que les idées que nous voudrions nous retracer tiendroient à un plus grand nombre de besoins, et y tiendroient plus immédiatement.

32 les suppositions que je viens de faire ne sont pas gratuites. J' en appelle à l' expérience ; et je suis persuadé que chacun remarquera qu' il ne cherche

à se ressouvenir d' une
chose, que par le rapport qu' elle

p59

a aux circonstances où il se trouve ;
et qu' il y réussit d' autant plus facilement
que les circonstances sont en
grand nombre, ou qu' elles ont avec
elle une liaison plus immédiate. L' attention
que nous donnons à une perception
qui nous affecte actuellement
nous en rappelle le signe ; celui-ci en
rappelle d' autres avec lesquels il a
quelque rapport ; ces derniers réveillent
les idées auxquelles ils sont liés ;
ces idées retracent d' autres signes ou
d' autres idées, et ainsi successivement.
Deux amis, par exemple, qui
ne se sont pas vus depuis longtemps,
se rencontrent. L' attention qu' ils
donnent à la surprise et à la joie qu' ils
ressentent, leur fait naître aussitôt le
langage qu' ils doivent se tenir. Ils se
plaignent de la longue absence où ils
ont été l' un de l' autre ; s' entretiennent
des plaisirs dont, auparavant,

p60

ils jouissoient ensemble, et de tout
ce qui leur est arrivé depuis leur séparation.
On voit facilement comment
toutes ces choses sont liées entr' elles
et à beaucoup d' autres. Voici
encore un exemple.
Je suppose que quelqu' un me fait,
sur cet ouvrage, une difficulté à laquelle
je ne sçais, dans le moment,
de quelle manière satisfaire. Il est certain
que, si elle n' est pas solide, elle
doit elle-même m' indiquer ma réponse.
Je m' applique donc à en considérer
toutes les parties ; et j' en trouve
qui, étant liées avec quelques-unes
des idées qui entrent dans la solution
que je cherche, ne manquent pas de
les réveiller. Celles-ci, par l' étroite
liaison qu' elles ont avec les autres,

les retracent successivement ; et je vois enfin tout ce que j' ai à répondre. D' autres exemples se présenteront en quantité à ceux qui voudront remarquer ce qui arrive dans les cercles. Avec quelque rapidité que la conversation change de sujet, celui qui conserve son sang froid, et qui

p61

connoît un peu le caractère de ceux qui parlent, voit toujours par quelle liaison d' idées on passe d' une matière à une autre. Je me crois donc en droit de conclure que le pouvoir de réveiller nos perceptions, leurs noms, ou leurs circonstances, vient uniquement de la liaison que l' attention a mise entre ces choses et les besoins auxquels elles se rapportent. Détruisez cette liaison, vous détruisez l' imagination et la mémoire. 33 tous les hommes ne peuvent pas lier leurs idées avec une égale force, ni dans une égale quantité : voilà pourquoi l' imagination et la mémoire ne les servent pas tous également. Cette impuissance vient de la différente conformation des organes, ou peut-être encore de la nature de l' ame ; ainsi les raisons qu' on en pourroit donner sont toutes physiques et n' appartiennent pas à cet ouvrage. Je remarquerai seulement que les organes ne sont, quelquefois, peu propres à la liaison des idées, que pour n' avoir pas été assez exercés. 34 le pouvoir de lier nos

p62

idées a ses inconvéniens, comme ses avantages. Pour les faire appercevoir sensiblement, je suppose deux hommes ; l' un, chez qui les idées n' ont jamais pu se lier ; l' autre, chez qui elles se lient avec tant de facilité et tant de force, qu' il n' est plus le

maître de les séparer. Le premier seroit sans imagination et sans mémoire ; et n' auroit, par conséquent, l' exercice d' aucune des opérations que celles-ci doivent produire. Il seroit absolument incapable de réflexion ; ce seroit un imbécille. Le second auroit trop de mémoire et trop d' imagination ; et cet excès produiroit presque le même effet qu' une entière privation de l' une et de l' autre. Il auroit à peine l' exercice de sa réflexion ; ce seroit un fou. Les idées les plus disparates étant fortement liées dans son esprit, par la seule raison qu' elles se sont présentées ensemble, il les jugeroit naturellement liées entr' elles, et les mettroit les unes à la suite des autres, comme de justes conséquences.

p63

Entre ces deux excès, on pourroit supposer un milieu, où le trop d' imagination et de mémoire ne nuirait pas à la solidité de l' esprit, et où le trop peu ne nuirait pas à ses agrémens. Peut-être ce milieu est-il si difficile que les plus grands génies ne s' y sont encore trouvés qu' à peu près. Selon que différens esprits s' en écartent, et tendent vers les extrémités opposées, ils ont des qualités plus ou moins incompatibles ; puisqu' elles doivent, plus ou moins, participer aux extrémités qui s' excluent tout-à-fait. Ainsi ceux qui se rapprochent de l' extrémité où l' imagination et la mémoire dominant, perdent à proportion des qualités qui rendent un esprit juste, conséquent et méthodique ; et ceux qui se rapprochent de l' autre extrémité, perdent dans la même proportion des qualités qui concourent à l' agrément. Les premiers écrivent avec plus de grace, les autres avec plus de suite et plus de profondeur. On voit non seulement comment

p64

la facilité de lier nos idées produit l' imagination, la contemplation et la mémoire ; mais encore comment elle est le vrai principe de la perfection ou du vice de ces opérations.

p65

PARTIE 1 SECTION 2 CHAPITRE 4

que l' usage des signes est la vraie cause des progrès de l' imagination, de la contemplation et de la mémoire.

pour développer entièrement les ressorts de l' imagination, de la contemplation et de la mémoire, il faut

rechercher quels secours ces opérations retirent de l' usage des signes.

35 je distingue trois sortes de signes. 1 les signes accidentels, ou les objets que quelques circonstances particulières ont liés avec quelques-unes de nos idées ; ensorte qu' ils sont propres à les réveiller. 2 les signes naturels, ou les cris que la nature a établis pour les sentimens de joie, de crainte, de douleur, etc. 3 les signes d' institution, ou ceux que nous avons nous-mêmes choisis, et qui n' ont qu' un rapport arbitraire avec nos idées.

36 ces signes ne sont point

p66

nécessaires pour l' exercice des opérations qui précèdent la réminiscence : car la perception et la conscience ne peuvent manquer d' avoir lieu tant qu' on est éveillé ; et l' attention n' étant que la conscience qui nous avertit plus particulièrement de la présence d' une perception, il suffit, pour l' occasionner, qu' un objet agisse sur

les sens avec plus de vivacité que les autres. Jusques-là les signes ne seroient propres qu' à fournir des occasions plus fréquentes d' exercer l' attention.

37 mais supposons un homme qui n' ait l' usage d' aucun signe arbitraire.

Avec le seul secours des signes accidentels, son imagination et sa réminiscence pourront déjà avoir quelque exercice ; c' est-à-dire, qu' à la vue d' un objet la perception, avec laquelle il s' est lié, pourra se réveiller, et qu' il pourra la reconnoître pour celle qu' il a déjà eue. Il faut cependant remarquer que cela n' arrivera qu' autant que quelque cause étrangère lui mettra cet objet sous les yeux. Quand il est absent,

p67

l' homme que je suppose n' a point de moyens pour se le rappeler de lui-même ; puisqu' il n' a à sa disposition aucune des choses qui y pourroient être liées. Il ne dépend donc point de lui de réveiller l' idée qui y est attachée. Ainsi l' exercice de son imagination n' est point encore à son pouvoir.

38 quant aux cris naturels, cet homme les formera, aussitôt qu' il éprouvera les sentimens auxquels ils sont affectés. Mais ils ne seront pas, dès la première fois, des signes à son égard ; puisqu' au lieu de lui réveiller des perceptions, ils n' en seront que des suites.

Lorsqu' il aura souvent éprouvé le même sentiment, et qu' il aura, tout aussi souvent, poussé le cri qui doit naturellement l' accompagner ; l' un et l' autre se trouveront si vivement liés dans son imagination, qu' il n' entendra plus le cri qu' il n' éprouve le sentiment en quelque manière. C' est alors que ce cri sera un signe. Mais il ne donnera de l' exercice à l' imagination de cet homme que

p68

quand le hasard le lui fera entendre.
Cet exercice ne sera donc pas plus à sa disposition que dans le cas précédent. Il ne faudroit pas m'opposer qu'il pourroit, à la longue, se servir de ces cris, pour se retracer à son gré les sentimens qu'ils expriment. Je répondrois qu'alors ils cesseroient d'être des signes naturels, dont le caractère est de faire connoître par eux-mêmes, et indépendamment du choix que nous en avons fait, l'impression que nous éprouvons, en occasionnant quelque chose de semblable chez les autres. Ce seroient des sons que cet homme auroit choisis, comme nous avons fait ceux de crainte, de joie, etc. Ainsi il auroit l'usage de quelques signes d'institution, ce qui est contraire à la supposition dans laquelle je raisonne actuellement.

39 la mémoire, comme nous l'avons vu, ne consiste que dans le pouvoir de nous rappeler les signes de nos idées, ou les circonstances qui les ont accompagnées ; et ce

p69

pouvoir n'a lieu qu'autant que, par l'analogie des signes que nous avons choisis, et par l'ordre que nous avons mis entre nos idées, les objets que nous voulons nous retracer tiennent à quelques-uns de nos besoins présens. Enfin, nous ne saurions nous rappeler une chose qu'autant qu'elle est liée, par quelque endroit, à quelques-unes de celles qui sont à notre disposition. Or un homme qui n'a que des signes accidentels et des signes naturels n'en a point qui soient à ses ordres. Ses besoins ne peuvent donc occasionner que l'exercice de son imagination. Ainsi il doit être sans mémoire.

40 delà on peut conclure que les bêtes n'ont point de mémoire, et qu'elles n'ont qu'une imagination dont elles ne sont point maîtresses de disposer. Elles ne se représentent

une chose absente qu' autant
que, dans leur cerveau, l' image
en est étroitement liée à un objet
présent. Ce n' est pas la mémoire qui
les conduit dans un lieu où, la veille,

p70

elles ont trouvé de la nourriture :
mais c' est que le sentiment de la faim
est si fort lié avec les idées de ce lieu
et du chemin qui y mène, que celles-ci
se réveillent aussitôt qu' elles l' éprouvent.
Ce n' est pas la mémoire
qui les fait fuir devant les animaux
qui leur font la guerre. Mais quelques-unes
de leur espèce ayant été
dévorées à leurs yeux, les cris dont,
à ce spectacle, elles ont été frappées
ont réveillé dans leur ame les sentimens
de douleur dont ils sont les
signes naturels ; et elles ont fui.
Lorsque ces animaux reparoissent,
ils retracent en elles les mêmes sentimens ;
parce que, ces sentimens
ayant été produits, la première fois,
à leur occasion, la liaison est faite.
Elles reprennent donc encore la
fuite.
Quant à celles qui n' en auroient
vu périr aucune de cette manière ;
on peut, avec fondement, supposer
que leur mère ou quelque autre
les ont, dans les commencemens,
engagées à fuir avec elles, en leur
communiquant, par des cris, la

p71

frayeur qu' elles conservent, et qui
se réveille toujours à la vue de leur
ennemi. Si l' on rejette toutes ces
suppositions, je ne vois pas ce qui
pourroit les porter à prendre la
fuite.
Peut-être me demandera-t-on
qui leur a appris à reconnoître les
cris qui sont les signes naturels de
la douleur : l' expérience. Il n' y en

a point qui n' ait éprouvé la douleur
de bonne heure ; et qui, par
conséquent, n' ait eu occasion d' en
lier le cri avec le sentiment. Il ne
faut pas s' imaginer qu' elles ne puissent
fuir qu' autant qu' elles auroient
une idée précise du péril qui les
menace : il suffit que les cris de celles
de leur espèce réveillent en elles
le sentiment d' une douleur quelconque.
41 on voit que, si, faute de
mémoire, les bêtes ne peuvent pas,
comme nous, se rappeler d' elles-mêmes,
et à leur gré, les perceptions
qui sont liées dans leur cerveau,
l' imagination y supplée parfaitement.
Car, en leur retraçant les perceptions

p72

mêmes des objets absens, elle
les met dans le cas de se conduire
comme si elles avoient ces objets
sous les yeux ; et, par-là, de pourvoir
à leur conservation plus promptement
et plus surement, que nous ne faisons
quelquefois nous-mêmes avec le secours
de la raison. Nous pouvons
remarquer en nous quelque chose de
semblable, dans les occasions où la
réflexion seroit trop lente pour nous
faire échapper à un danger. à la
vue, par exemple, d' un corps prêt
à nous écraser, l' imagination nous
retrace l' idée de la mort, ou quelque
chose d' approchant ; et cette
idée nous porte aussitôt à éviter le
coup qui nous menace. Nous péririons
infailliblement, si, dans ces
momens, nous n' avions que le secours
de la mémoire et de la réflexion.
42 l' imagination produit même
souvent en nous des effets qui
paroîtroient devoir appartenir à la
réflexion la plus présente. Quoique
fort occupés d' une idée, les objets
qui nous environnent continuent

p73

d' agir sur nos sens : les perceptions qu' ils occasionnent en réveillent d' autres auxquelles elles sont liées, et celles-ci déterminent certains mouvemens dans notre corps. Si toutes ces choses nous affectent moins vivement que l' idée qui nous occupe, elles ne peuvent nous en distraire ; et, par-là, il arrive que, sans réfléchir sur ce que nous faisons, nous agissons de la même manière que si notre conduite étoit raisonnée. Il n' y a personne qui ne l' ait éprouvé. Un homme traverse Paris, et évite tous les embarras avec les mêmes précautions que s' il ne pensoit qu' à ce qu' il fait. Cependant il est assuré qu' il étoit occupé de toute autre chose. Bien plus : il arrive même souvent que, quoique notre esprit ne soit point à ce qu' on nous demande, nous y répondons exactement. C' est que les mots qui expriment la question sont liés à ceux qui forment la réponse, et que les derniers déterminent les mouvemens propres à les articuler. La liaison des idées est le principe de tous ces phénomènes.

p74

Nous connoissons donc, par notre expérience, que l' imagination, lorsque même nous ne sommes pas maîtres d' en régler l' exercice, suffit pour expliquer des actions qui paroissent raisonnées, quoiqu' elles ne le soient pas. C' est pourquoi on a lieu de croire qu' il n' y a point d' autre opération dans les bêtes. Quels que soient les faits qu' on en rapporte, les hommes en fourniront d' aussi surprenans, et qui pourront s' expliquer par le principe de la liaison des idées. 43 en suivant les explications que je viens de donner, on se fait une idée nette de ce qu' on appelle *instinct* . C' est une imagination qui, à l' occasion d' un objet, réveille les perceptions qui y sont immédiatement liées, et, par ce moyen, dirige, sans le secours de la réflexion,

toutes sortes d' animaux.
Faute d' avoir connu les analyses
que je viens de faire, et, sur tout,
ce que j' ai dit sur la liaison des
idées, les philosophes ont été fort
embarrassés pour expliquer l' instinct
des bêtes. Il leur est arrivé ce qui

p75

ne peut manquer, toutes les fois
qu' on raisonne sans être remonté à
l' origine des choses : je veux dire,
qu' incapables de prendre un juste
milieu ils se sont égarés dans les
deux extrémités. Les uns ont mis
l' instinct à côté ou même au-dessus
de la raison : les autres ont rejeté
l' instinct et ont pris les bêtes pour
de purs automates. Ces deux opinions
sont également ridicules, pour
ne rien dire de plus. La ressemblance
qu' il y a entre les bêtes et nous
prouve qu' elles ont une ame ; et la
différence qui s' y rencontre prouve
qu' elle est inférieure à la nôtre. Mes
analyses rendent la chose sensible ;
puisque les opérations de l' ame des
bêtes se bornent à la perception, à la
conscience, à l' attention, à la réminiscence,
et à une imagination qui n' est
point à leur commandement ;
et que la nôtre a d' autres
opérations dont je vais exposer la
génération.

44 il faut appliquer à la contemplation
ce que je viens de dire de
l' imagination et de la mémoire, selon

p76

qu' on la rapportera à l' une ou à
l' autre. Si on la fait consister à conserver
les perceptions, elle n' a, avant
l' usage des signes d' institution, qu' un
exercice qui ne dépend pas de nous ;
et elle n' en a point du tout, si on la
fait consister à conserver les signes
mêmes.

45 tant que l' imagination, la contemplation et la mémoire n' ont point d' exercice, ou que les deux premières n' en ont qu' un dont on n' est pas maître ; on ne peut disposer soi-même de son attention. En effet, comment en disposeroit-on, puisque l' ame n' a point encore d' opération à son pouvoir ? Elle ne va donc d' un objet à l' autre, qu' autant qu' elle est entraînée par la force de l' impression que les choses font sur elle.

46 mais, aussitôt qu' un homme commence à attacher des idées à des signes qu' il a lui-même choisis, on voit se former en lui la mémoire. Celle-ci acquise, il commence à disposer par lui-même de son imagination, et à lui donner un nouvel

p77

exercice. Car, par le secours des signes qu' il peut rappeler à son gré, il réveille, ou du moins il peut réveiller souvent, les idées qui y sont liées. Dans la suite, il acquerera d' autant plus d' empire sur son imagination, qu' il inventera davantage de signes, parce qu' il se procurera un plus grand nombre de moyens pour l' exercer.

Voilà où l' on commence à appercevoir la supériorité de notre ame sur celle des bêtes. Car, d' un côté, il est constant qu' il ne dépend point d' elles d' attacher leurs idées à des signes arbitraires ; et, de l' autre, il paroît certain que cette impuissance ne vient pas uniquement de l' organisation. Leurs corps n' est-il pas aussi propre au langage d' action que le nôtre ? Plusieurs d' entr' elles n' ont-elles pas tout ce qu' il faut pour l' articulation des sons ? Pourquoi donc, si elles étoient capables des mêmes opérations que nous, n' en donneroient-elles pas des preuves ? Ces détails démontrent comment l' usage des différentes sortes de signes

p78

concourt aux progrès de l' imagination, de la contemplation et de la mémoire. Tout cela va encore se développer davantage dans le chapitre suivant.

p79

PARTIE 1 SECTION 2 CHAPITRE 5

de la réflexion.

47 aussitôt que la mémoire est formée, et que l' exercice de l' imagination est à notre pouvoir ; les signes que celle-là rappelle, et les idées que celle-ci réveille, commencent à retirer l' ame de la dépendance où elle étoit de tous les objets qui agissoient sur elle. Maîtresse de se rappeler les choses qu' elle a vues, elle y peut porter son attention, et la détourner de celles qu' elle voit. Elle peut ensuite la rendre à celles-ci, ou seulement à quelques-unes, et la donner alternativement aux unes et aux autres. à la vue d' un tableau, par exemple, nous nous rappelons les connoissances que nous avons de la nature et des règles qui apprennent à l' imiter ; et nous portons notre attention successivement de ce tableau à ces connoissances, et de ces connoissances à ce tableau, ou tour à

p80

tour à ses différentes parties. Mais il est évident que nous ne disposons ainsi de notre attention, que par le secours que nous prête l' activité de l' imagination, produite par une grande mémoire. Sans cela, nous ne la réglerions pas nous-mêmes ; mais elle obéiroit uniquement à l' action des

objets.

48 cette manière d'appliquer, de nous-mêmes, notre attention tour à tour à divers objets, ou aux différentes parties d'un seul ; c'est ce qu'on appelle *réfléchir*. Ainsi on voit sensiblement comment la réflexion naît de l'imagination et de la mémoire. Mais il y a des progrès qu'il ne faut pas laisser échapper.

49 un commencement de mémoire suffit pour commencer à nous rendre maîtres de l'exercice de notre imagination. C'est assez d'un seul signe arbitraire pour pouvoir réveiller de soi-même une idée ; et c'est-là, certainement le premier et le moindre degré de la mémoire et de la puissance qu'on peut acquérir sur son imagination. Le pouvoir qu'il nous

p81

donne de disposer de notre attention est le plus foible qu'il soit possible. Mais, tel qu'il est, il commence à faire sentir l'avantage des signes, et, par conséquent, il est propre à faire saisir, au moins, quelque une des occasions où il peut être utile ou nécessaire d'en inventer de nouveaux.

Par ce moyen, il augmentera l'exercice de la mémoire et de l'imagination : dès-lors, la réflexion pourra aussi en avoir davantage ; et, réagissant sur l'imagination et la mémoire qui l'ont produite, elle leur donnera, à son tour, un nouvel exercice. Ainsi, par les secours mutuels que ces opérations se prêteront, elles concourront réciproquement à leurs progrès.

Si, en réfléchissant sur les foibles commencemens de ces opérations, on ne voit pas, d'une manière assez sensible, l'influence réciproque des unes sur les autres ; on n'a qu'à appliquer ce que je viens de dire à ces opérations considérées dans le point de perfection où nous les possédons. Combien, par exemple, n'a-t-il

pas fallu de réflexion pour former
 les langues ! Et de quel secours
 ces langues ne sont-elles pas à la réflexion !
 Mais c' est-là une matière
 à laquelle je destine plusieurs chapitres.
 Il semble qu' on ne sçauroit se servir
 des signes d' institution, si l' on
 n' étoit pas déjà capable d' assez de
 réflexion pour les choisir et pour y
 attacher des idées : comment donc,
 m' objectera-t-on peut-être, l' exercice
 de la réflexion ne s' acquerroit-il
 que par l' usage de ces signes ?
 Je réponds que je satisferai à cette
 difficulté, lorsque je donnerai l' histoire
 du langage. Il me suffit ici de
 faire connoître qu' elle ne m' a pas
 échappé.

50 par tout ce qui a été dit,
 il est constant qu' on ne peut mieux
 augmenter l' activité de l' imagination,
 l' étendue de la mémoire, et
 faciliter l' exercice de la réflexion,
 qu' en s' occupant des objets qui,
 exerçant davantage l' attention, lient
 ensemble un plus grand nombre de
 signes et d' idées. Tout dépend de-là.

Cela fait voir, pour le remarquer
 en passant, que l' usage où l' on
 est de n' appliquer les enfans, pendant
 les premières années de leurs
 études, qu' à des choses ausquelles
 ils ne peuvent rien comprendre,
 ni prendre aucun intérêt, est peu
 propre à développer leurs talens.
 Cet usage ne forme point de
 liaisons d' idées, ou les forme si
 légères qu' elles ne se conservent
 point.

51 c' est à la réflexion que
 nous commençons à entrevoir tout
 ce dont l' ame est capable. Tant qu' on
 ne dirige point soi-même son attention,
 nous avons vu que l' ame est
 assujettie à tout ce qui l' environne,
 et ne possède rien que par une

vertu étrangère. Mais si, maître de son attention, on la guide selon ses desirs ; l'ame alors dispose d'elle-même, en tire des idées qu'elle ne doit qu'à elle, et s'enrichit de son propre fonds.

L'effet de cette opération est d'autant plus grand, que, par elle, nous

p84

disposons de nos perceptions, à peu près comme si nous avions le pouvoir de les produire et de les anéantir. Que parmi celles que j'éprouve actuellement, j'en choisisse une ; aussitôt la conscience en est si vive et celle des autres si foible, qu'il me paroîtra qu'elle est la seule dont j'aie pris connoissance. Qu'un instant après je veuille l'abandonner, pour m'occuper principalement d'une de celles qui m'affectoient le plus légèrement ; elle me paroîtra rentrer dans le néant, tandis qu'une autre m'en paroîtra sortir. La conscience de la première, pour parler moins figurément, deviendra si foible, et celle de la seconde si vive, qu'il me semblera que je ne les ai éprouvées qu'une après l'autre. On peut faire cette expérience, en considérant un objet fort composé. Il n'est pas douteux qu'on n'ait, en même temps, conscience de toutes les perceptions que ses différentes parties, disposées pour agir sur les sens, font naître. Mais on diroit que la réflexion suspend,

p85

à son gré, les impressions qui se font dans l'ame, pour n'en conserver qu'une seule.

52 la géométrie nous apprend que le moyen le plus propre à faciliter notre réflexion, c'est de mettre sous les sens les objets mêmes des idées dont on veut s'occuper ; parce

qu' alors la conscience en est plus vive.
Mais on ne peut pas se servir de
cet artifice dans toutes les sciences.
Un moyen qu' on emploira partout
avec succès, c' est de mettre dans nos
méditations de la clarté, de la précision,
et de l' ordre. De la clarté ;
parce que, plus les signes sont clairs,
plus nous avons conscience des idées
qu' ils signifient, et moins, par conséquent,
elles nous échappent. De la
précision ; afin que l' attention, moins
partagée, se fixe avec moins d' effort.
De l' ordre ; afin qu' une première idée,
plus connue, plus familière, prépare
notre attention pour celle qui doit
suivre.
53 il n' arrive jamais que le
même homme puisse exercer également
sa mémoire, son imagination

p86

et sa réflexion sur toutes sortes de
matières. C' est que ces opérations
dépendent de l' attention, comme de
leur cause ; et que celle-ci ne peut s' occuper
d' un objet qu' à proportion du
rapport qu' il a à notre tempérament
et à tout ce qui nous touche. Cela
nous apprend pourquoi ceux qui aspirent
à être universels courent risque
d' échouer dans bien des genres.
Il n' y a que deux sortes de talents :
l' un, qui ne s' acquiert que par la violence
qu' on fait aux organes ; l' autre,
qui est une suite d' une heureuse disposition
et d' une grande facilité qu' ils
ont à se développer. Celui-ci, appartenant
plus à la nature, est plus
vif, plus actif, et produit des effets
bien supérieurs. Celui-là, au contraire,
sent l' effort, le travail, et ne
s' élève jamais au-dessus du médiocre.
54 j' ai cherché les causes de
l' imagination, de la mémoire et de
la réflexion dans les opérations qui
les précèdent ; parce que c' est l' objet
de cette section d' expliquer comment
les opérations naissent les unes des
autres. Ce seroit à la physique à remonter

p87

à d' autres causes, s' il étoit possible de les connoître.

p88

PARTIE 1 SECTION 2 CHAPITRE 6

des opérations qui consistent à distinguer, abstraire, comparer, composer et décomposer nos idées.

nous avons enfin développé ce qu' il y avoit de plus difficile à appercevoir dans le progrès des opérations de l' ame. Celles dont il nous reste à parler sont des effets si sensibles de la réflexion, que la génération s' en explique en quelque sorte d' elle-même.

55 de la réflexion ou du pouvoir de disposer nous-mêmes de notre attention, naît le pouvoir de considérer nos idées séparément. En sorte que la même conscience, qui avertit plus particulièrement de la présence de certaines idées, (ce qui caractérise l' attention) avertit encore qu' elles sont distinctes. Ainsi, quand l' ame n' étoit point maîtresse de son attention, elle n' étoit pas capable de distinguer d' elle-même les différentes

p89

impressions qu' elle recevoit des objets. Nous en faisons l' expérience toutes les fois que nous voulons nous appliquer à des matières pour lesquelles nous ne sommes pas propres. Alors nous confondons si fort les objets, que même nous avons quelquefois de la peine à discerner ceux qui diffèrent davantage. C' est que, faute de sçavoir réfléchir ou porter notre attention sur toutes les perceptions

qu' ils occasionnent, celles qui les distinguent nous échappent. Par-là, on peut juger que, si nous étions tout-à-fait privés de l' usage de la réflexion, nous ne distinguerions divers objets qu' autant que chacun feroit sur nous une impression fort vive. Tous ceux qui agiroient foiblement seroient comptés pour rien.

56 il est aisé de distinguer deux idées absolument simples ; mais, à mesure qu' elles se composent davantage, les difficultés augmentent.

Alors, nos notions se ressemblant par un plus grand nombre d' endroits, il est à craindre que nous n' en prenions plusieurs pour une seule, ou que, du

p90

moins, nous ne les distinguons pas autant qu' elles doivent l' être. C' est ce qui arrive souvent en métaphysique et en morale. La matière que nous traitons actuellement est un exemple bien sensible des difficultés qu' on a à surmonter. Dans ces occasions, on ne sçauroit prendre trop de précautions pour remarquer jusqu' aux plus légères différences. C' est-là ce qui décidera de la netteté et de la justesse de notre esprit, et ce qui contribuera le plus à donner à nos idées cet ordre et cette précision si nécessaires pour arriver à quelques connoissances. Au reste, cette vérité est si peu reconnue, qu' on court risque de passer pour ridicule, quand on s' engage dans des analyses un peu fines.

57 en distinguant ses idées, on considère quelquefois, comme entièrement séparées de leur sujet, les qualités qui lui sont le plus essentielles. C' est ce qu' on appelle plus particulièrement *abstraire* . Les idées qui en résultent se nomment *générales* ; parce qu' elles représentent les qualités qui conviennent à plusieurs choses

p91

différentes. Si, par exemple, ne faisant aucune attention à ce qui distingue l' homme de la bête, je réfléchis uniquement sur ce qu' il y a de commun entre l' un et l' autre ; je fais une abstraction qui me donne l' idée générale d' *animal* .

Cette opération est absolument nécessaire à des esprits bornés, qui ne peuvent considérer que peu d' idées à la fois, et qui, pour cette raison, sont obligés d' en rapporter plusieurs sous une même classe. Mais il faut avoir soin de ne pas prendre, pour autant d' êtres distincts, des choses qui ne le sont que par notre manière de concevoir. C' est une méprise où bien des philosophes sont tombés : je me propose d' en parler plus particulièrement dans la cinquième section de ce premier tome.

58 la réflexion, qui nous donne le pouvoir de distinguer nos idées, nous donne encore celui de les comparer, pour en connoître les rapports. Cela se fait en portant alternativement notre attention des unes aux autres, ou en la fixant, en même temps,

p92

sur plusieurs. Quand des notions peu composées font une impression assez sensible pour attirer notre attention, sans effort de notre part ; la comparaison n' est pas difficile : mais les difficultés augmentent, à mesure que les idées se composent davantage, et qu' elles font une impression plus légère. Les comparaisons sont, par exemple, communément plus aisées en géométrie qu' en métaphysique. Avec le secours de cette opération, nous rapprochons les idées les moins familières de celles qui le sont davantage ; et les rapports que nous y trouvons établissent entr' elles des liaisons très-propres à augmenter et à fortifier la mémoire, l' imagination, et, par contre-coup, la réflexion.

59 quelquefois, après avoir

distingué plusieurs idées, nous les considérons comme ne faisant qu'une seule notion : d'autres fois, nous retranchons d'une notion quelques-unes des idées qui la composent. C'est ce qu'on nomme *composer* et *décomposer* ses idées. Par le moyen de ces opérations, nous pouvons les comparer

p93

sous toutes sortes de rapports, et en faire tous les jours de nouvelles combinaisons. 60 pour bien conduire la première, il faut remarquer quelles sont les idées les plus simples de nos notions ; comment, et dans quel ordre, elles se réunissent à celles qui surviennent. Par-là on sera en état de régler également la seconde ; car on n'aura qu'à défaire ce qui aura été fait. Cela fait voir comment elles viennent l'une et l'autre de la réflexion.

p94

PARTIE 1 SECTION 2 CHAPITRE 7

digression sur l'origine des principes, et de l'opération qui consiste à analyser.
61 la facilité d'abstraire et de décomposer a introduit de bonne heure l'usage des propositions générales. On ne put être longtemps sans s'apercevoir, qu'étant le résultat de plusieurs connoissances particulières elles sont propres à soulager la mémoire et à donner de la précision au discours. Mais elles dégénérent bientôt en abus, et donnèrent lieu à une manière de raisonner fort imparfaite. En voici la raison.
62 les premières découvertes dans les sciences ont été si simples et si faciles, que les hommes les firent sans le secours d'aucune méthode. Ils ne purent même imaginer

des règles, qu' après avoir déjà fait des progrès qui, les ayant mis dans la situation de remarquer comment

p95

ils étoient arrivés à quelques vérités, leur firent connoître comment ils pouvoient parvenir à d' autres. Ainsi ceux qui firent les premières découvertes ne purent montrer quelle route il falloit prendre pour les suivre, puisqu' eux-mêmes ils ne sçavoient pas encore quelle route ils avoient tenue. Il ne leur resta d' autre moyen pour en montrer la certitude, que de faire voir qu' elles s' accordoient avec les propositions générales que personne ne révoquoit en doute. Cela fit croire que ces propositions étoient la vraie source de nos connoissances. On leur donna, en conséquence, le nom de *principe* ; et ce fut un préjugé, généralement reçu, et qui l' est encore, qu' on ne doit raisonner que par principes. Ceux qui découvrirent de nouvelles

p96

vérités, crurent, pour donner une plus grande idée de leur pénétration, devoir faire un mystère de la méthode qu' ils avoient suivie. Ils se contentèrent de les exposer par le moyen des principes généralement adoptés ; et le préjugé reçu, s' accréditant de plus en plus, fit naître des systèmes sans nombre.
63 l' inutilité et l' abus des principes paroît surtout dans la synthèse : méthode où il semble qu' il soit défendu à la vérité de paroître qu' elle n' ait été précédée d' un grand nombre d' axiomes, de définitions et d' autres propositions prétendues fécondes. L' évidence des démonstrations mathématiques et l' approbation que tous les sçavans donnent

à cette manière de raisonner suffiroient
pour persuader que je n' avance
qu' un paradoxe insoutenable.
Mais il n' est pas difficile de faire voir
que ce n' est point à la méthode synthétique
que les mathématiques doivent
leur certitude. En effet, si cette
science avoit été susceptible d' autant
d' erreurs, d' obscurités et d' équivoques

p97

que la métaphysique, la synthèse
étoit tout-à-fait propre à les
entretenir et à les multiplier de plus
en plus. Si les idées des mathématiciens
sont exactes, c' est qu' elles
sont l' ouvrage de l' algèbre et de l' analyse.
La méthode que je blâme,
peu propre à corriger un principe
vague, une notion mal déterminée,
laisse subsister tous les vices d' un raisonnement,
ou les cache sous les
apparences d' un grand ordre, mais
qui est aussi superflu qu' il est sec et
rebutant. Je renvoye pour s' en convaincre
aux ouvrages de métaphysique,
de morale et de théologie, où
l' on a voulu s' en servir.

p98

64 il suffit de considérer
qu' une proposition générale n' est
que le résultat de nos connoissances
particulières, pour s' appercevoir
qu' elle ne peut nous faire descendre
qu' aux connoissances qui nous ont
élevés jusqu' à elle, ou qu' à celles
qui auroient également pu nous en
frayer le chemin. Par conséquent,
bien loin d' en être le principe, elle
suppose qu' elles sont toutes connues
par d' autres moyens, ou que du
moins elles peuvent l' être. En effet,
pour exposer la vérité avec l' étalage
des principes que demande la synthèse,
il est évident qu' il faut déjà en
avoir connoissance. Cette méthode

propre, tout au plus, à démontrer d' une
manière fort abstraite des choses
qu' on pourroit prouver d' une
manière bien plus simple, éclairer
d' autant moins l' esprit qu' elle cache

p99

la route qui conduit aux découvertes.
Il est même à craindre qu' elle
n' en impose, en donnant de l' apparence
aux paradoxes les plus faux ;
parce qu' avec des propositions détachées
et souvent fort éloignées, il
est aisé de prouver tout ce qu' on
veut, sans qu' il soit facile d' appercevoir
par où un raisonnement pêche.
On en peut trouver des exemples
en métaphysique. Enfin elle n' abrège
pas, comme on se l' imagine
communément ; car il n' y a point
d' auteurs qui tombent dans des redites
plus fréquentes, et dans des
détails plus inutiles, que ceux qui
s' en servent.
65 il me semble, par exemple,
qu' il suffit de réfléchir sur la
manière dont on se fait l' idée d' un
tout, et d' une partie, pour voir évidemment
que le tout est plus grand
que sa partie. Cependant plusieurs
géomètres modernes, après avoir
blâmé Euclide parce qu' il a négligé
de démontrer ces sortes de propositions,
entreprennent d' y suppléer.
En effet, la synthèse est trop scrupuleuse

p100

pour laisser rien sans preuve ;
elle ne nous fait grace que sur une
seule proposition, qu' elle regarde
comme le principe des autres : encore
faut-il qu' elle soit identique.
Voici donc comment un géomètre
a la précaution de prouver que le
tout est plus grand que sa partie.
Il établit d' abord pour définition,
qu' un tout est plus grand, dont une partie

est égale à un autre tout ; et pour axiome, *que le même est égal à lui-même* ; c' est la seule proposition qu' il n' entreprend pas de démontrer. Ensuite il raisonne ainsi.

" un tout, dont une partie est égale à un autre tout, est plus grand que cet autre tout, (par la def) mais chaque partie d' un tout est égale à elle-même (par l' axiome) ; donc un tout est plus grand que sa partie. "

p101

j' avoue que ce raisonnement auroit besoin d' un commentaire pour être mis à ma portée. Quoiqu' il en soit, il me paroît que la définition n' est ni plus claire ni plus évidente que le théorème, et que par conséquent elle ne sauroit servir à sa preuve. Cependant on donne cette démonstration pour exemple d' une analyse parfaite : car, dit-on, *elle est renfermée* dans un syllogisme, " dont une prémisses est une définition, et l' autre une proposition identique ; ce qui est le signe d' une analyse parfaite. "

66 si c' est-là ce que les géomètres entendent par *analyse* , je ne vois rien de plus inutile que cette méthode. Ils en ont sans doute une meilleure : les progrès qu' ils ont faits,

p102

en sont la preuve. Peut-être même leur analyse ne paroît-elle si éloignée de celle qu' on pourroit employer dans les autres sciences, que parce que les signes en sont particuliers à la géométrie. Quoi qu' il en soit, analyser, n' est, selon moi, qu' une opération qui résulte du concours des précédentes. Elle ne consiste qu' à composer et décomposer nos idées pour en faire différentes comparaisons,

et pour découvrir, par ce moyen,
les rapports qu'elles ont entre elles,
et les nouvelles idées qu'elles peuvent
produire. Cette analyse est le
vrai secret des découvertes, parce
qu'elle nous fait toujours remonter
à l'origine des choses. Elle a cet
avantage qu'elle n'offre jamais que
peu d'idées à la fois, et toujours
dans la gradation la plus simple.
Elle est ennemie des principes vagues,
et de tout ce qui peut être
contraire à l'exactitude et à la précision.
Ce n'est point avec le secours
des propositions générales qu'elle
cherche la vérité, mais toujours par
une espèce de calcul, c'est-à-dire,

p103

en composant et décomposant les
notions, pour les comparer de la manière
la plus favorable aux découvertes
qu'on a en vue. Ce n'est pas non
plus par des définitions, qui d'ordinaire
ne font que multiplier les disputes,
mais c'est en expliquant la génération
de chaque idée. Par ce détail
on voit qu'elle est la seule méthode
qui puisse donner de l'évidence
à nos raisonnemens ; et, par conséquent,
la seule qu'on doive suivre
dans la recherche de la vérité. Mais
elle suppose, dans ceux qui veulent en
faire usage, une grande connoissance
des progrès des opérations de l'ame.
67 il faut donc conclure que
les principes ne sont que des résultats
qui peuvent servir à marquer les
principaux endroits par où on a passé ;
qu'ainsi que le fil du labyrinthe,
inutiles quand nous voulons aller en
avant, ils ne font que faciliter les
moyens de revenir sur nos pas. S'ils
sont propres à soulager la mémoire,
et à abrégé les disputes, en indiquant
brièvement les vérités dont on
convient de part et d'autre, ils deviennent

p104

ordinairement si vagues,
que si on n' en use avec précaution,
ils multiplient les disputes, et les
font dégénérer en pures questions de
mot. Par conséquent, le seul moyen
d' acquérir des connoissances, c' est
de remonter à l' origine de nos idées,
d' en suivre la génération et de les
comparer sous tous les rapports possibles ;
ce que j' appelle *analyser* .

68 on dit communément qu' il
faut avoir des principes. On a raison ;
mais je me trompe fort, ou la plûpart
de ceux qui répètent cette maxime,
ne sçavent guère ce qu' ils
exigent. Il me paroît même que
nous ne comptons pour principes que
ceux que nous avons nous-mêmes
adoptés, et en conséquence nous accusons
les autres d' en manquer,
quand ils refusent de les recevoir.
Si l' on entend par principes des propositions
générales qu' on peut au besoin
appliquer à des cas particuliers ;
qui est-ce qui n' en a pas ? Mais aussi
quel mérite y a-t-il à en avoir ? Ce
sont des maximes vagues, dont rien
n' apprend à faire de justes applications.

p105

Dire d' un homme qu' il a de
pareils principes, c' est faire connoître
qu' il est incapable d' avoir des
idées nettes de ce qu' il pense. Si l' on
doit donc avoir des principes, ce
n' est pas qu' il faille commencer par-là
pour descendre ensuite à des connoissances
moins générales : mais
c' est qu' il faut avoir bien étudié les
vérités particulières, et s' être élevé
d' abstraction en abstractions, jusqu' aux
propositions universelles. Ces
sortes de principes sont naturellement
déterminés par les connoissances particulières
qui y ont conduit : on en
voit toute l' étendue, et l' on peut
s' assurer de s' en servir toujours avec
exactitude. Dire qu' un homme a de
pareils principes, c' est donner à entendre
qu' il connoît parfaitement les

arts et les sciences dont il fait son objet,
et qu' il apporte par-tout de la
netteté et de la précision.

p106

PARTIE 1 SECTION 2 CHAPITRE 8

affirmer. Nier. Juger. Raisonner.

concevoir. L' entendement.

69 quand nous comparons
nos idées, la conscience que nous en
avons nous les fait connoître comme
étant les mêmes par les endroits
que nous les considérons, ce que
nous manifestons en liant ces idées
par le mot *est* , ce qui s' appelle
affirmer : ou bien elle nous les fait
connoître comme n' étant pas les mêmes,
ce que nous manifestons en les séparant
par ces mots, *n' est pas*, ce qui
s' appelle *nier* . Cette double opération
est ce qu' on nomme *juger* . Il est
évident qu' elle est une suite des autres.
70 de l' opération de juger,
naît celle de raisonner. Le raisonnement
n' est qu' un enchaînement de
jugemens qui dépendent les uns des
autres. Ces dernières opérations sont
celles sur lesquelles il est le moins

p107

nécessaire de s' étendre. Ce que les
logiciens en ont dit dans bien des
volumes, me paroît entièrement superflu
et de nul usage. Je me bornerai
à rendre raison d' une expérience.

71 on demande comment
on peut, dans la conversation, développer,
souvent sans hésiter, des
raisonnemens fort étendus. Toutes
les parties en sont-elles présentes
dans le même instant ? Et si elles ne
le sont pas, (comme il est vraisemblable,
puisque l' esprit est trop borné
pour saisir tout à la fois un grand

nombre d' idées), par quel hasard se conduit-il avec ordre ? Cela s' explique aisément par ce qui a déjà été exposé.

Au moment qu' un homme se propose de faire un raisonnement, l' attention qu' il donne à la proposition qu' il veut prouver, lui fait appercevoir successivement les propositions principales, qui sont le résultat des différentes parties du raisonnement qu' il va faire. Si elles sont fortement liées, il les parcourt si rapidement,

p108

qu' il peut s' imaginer les voir toutes ensemble. Ces propositions saisies, il considère celle qui doit être exposée la première. Par ce moyen les idées propres à la mettre dans son jour, se réveillent en lui selon l' ordre de la liaison qui est entr' elles. De-là il passe à la seconde, pour répéter la même opération, et ainsi de suite jusqu' à la conclusion de son raisonnement. Son esprit n' en embrasse donc pas en même temps toutes les parties ; mais, par la liaison qui est entr' elles, il les parcourt avec assez de rapidité pour devancer toujours la parole à peu près comme l' oeil de quelqu' un qui lit haut, devance la prononciation. Peut-être demandera-t-on comment on peut appercevoir les résultats d' un raisonnement, sans en avoir saisi les différentes parties dans tout leur détail. Je réponds que cela n' arrive que quand nous parlons sur des matières qui nous sont familières, ou qui ne sont pas loin de l' être, par le rapport qu' elles ont à celles que nous connoissons davantage.

p109

Voilà le seul cas où le phénomène que je propose, peut être remarqué.

Dans tout autre, l' on parle en hésitant, ce qui provient de ce que les idées étant liées trop foiblement, se réveillent avec lenteur : ou l' on parle sans suite, et c' est un effet de l' ignorance.

72 quand, par l' exercice des opérations précédentes, ou du moins de quelques-unes, on s' est fait des idées exactes, et qu' on en connoît les rapports, la conscience que nous en avons, est l' opération qu' on nomme *concevoir* . Par conséquent une condition essentielle pour bien concevoir, c' est de se représenter toujours les choses sous les idées qui leur sont propres.

73 ces analyses nous conduisent à avoir de l' entendement une idée plus exacte que celle qu' on s' en fait communément. On le regarde comme une faculté différente de nos connoissances, et comme le lieu où elles viennent se réunir. Cependant je crois que, pour parler avec plus de clarté, il faut dire que

p110

l' entendement n' est que la collection ou la combinaison des opérations de l' ame, appercevoir ou avoir conscience, donner son attention, reconnoître, imaginer, se ressouvenir, réfléchir, distinguer ses idées, les abstraire, les comparer, les composer, les décomposer, les analyser, affirmer, nier, juger, raisonner, concevoir : voilà l' entendement.

74 je me suis attaché dans ces analyses à faire voir la dépendance des opérations de l' ame, et comment elles s' engendrent toutes de la première. Nous commençons par éprouver des perceptions dont nous avons conscience. Nous formons-nous ensuite une conscience plus vive de quelques perceptions ? Cette conscience devient attention. Dès-lors les idées se lient, nous reconnoissons en conséquence les perceptions que nous avons eues, et

nous nous reconnoissons pour le même être qui les a eues : ce qui constitue la réminiscence. L'ame réveille-t-elle ses perceptions, les conserve-t-elle, ou en rappelle-t-elle

p111

seulement les signes ? C'est imagination, contemplation, mémoire : et si elle dispose elle-même de son attention, c'est réflexion. Enfin, de celle-ci naissent toutes les autres. C'est proprement la réflexion qui distingue, compare, compose, décompose et analyse ; puisque ce ne sont-là que différentes manières de conduire l'attention. De-là se forment, par une suite naturelle le jugement, le raisonnement, la conception, et résulte l'entendement. Mais j'ai cru devoir considérer les différentes manières dont la réflexion s'exerce, comme autant d'opérations distinctes, parce qu'il y a du plus ou du moins dans les effets qui en naissent. Elle fait, par exemple, quelque chose de plus en comparant des idées, que lorsqu'elle s'en tient à les distinguer ; en les composant et décomposant, que lorsqu'elle se borne à les comparer, telles qu'elles sont : et ainsi du reste. Il n'est pas douteux qu'on ne puisse, selon la manière dont on voudra concevoir les choses, multiplier plus ou moins

p112

les opérations de l'ame. On pourroit même les réduire à une seule, qui seroit la conscience. Mais il y a un milieu entre trop diviser et ne pas diviser assez. Afin même d'achever de mettre cette matière dans tout son jour, il faut encore passer à de nouvelles analyses.

p113

PARTIE 1 SECTION 2 CHAPITRE 9

*des vices et des avantages
de l' imagination.*

75 le pouvoir que nous avons
de réveiller nos perceptions en
l' absence des objets, nous donne
celui de réunir et de lier ensemble
les idées les plus étrangères.
Il n' est rien qui ne puisse prendre,
dans notre imagination, une forme
nouvelle, par la liberté avec laquelle
elle transporte les qualités
d' un sujet dans un autre, elle rassemble
dans un seul ce qui suffit à
la nature pour en embellir plusieurs.
Rien ne paroît d' abord plus
contraire à la vérité que cette manière
dont l' imagination dispose de
nos idées. En effet, si nous ne
nous rendons pas maîtres de cette
opération, elle nous égarrera infailliblement ;
mais elle sera un des
principaux ressorts de nos connoissances,

p114

si nous sçavons la régler.
76 les liaisons d' idées se font
dans l' imagination de deux manières :
quelquefois volontairement,
et d' autre fois elles ne sont que l' effet
d' une impression étrangère. Celles-là
sont ordinairement moins fortes,
desorte que nous pouvons les rompre
plus facilement : on convient
qu' elles sont d' institution. Celles-ci
sont souvent si bien cimentées, qu' il
nous est impossible de les détruire :

p115

on les croit volontiers naturelles.
Toutes ont leurs avantages et leurs

inconvéniens : mais les dernières sont d' autant plus utiles ou dangereuses, qu' elles agissent sur l' esprit avec plus de vivacité.

77 le langage est l' exemple le plus sensible des liaisons que nous formons volontairement. Lui seul, il fait voir quels avantages nous donne cette opération et les précautions qu' il faut prendre pour parler avec justesse, montrent combien il est difficile de la régler. Mais, me proposant de traiter bien-tôt de la nécessité, de l' usage, de l' origine et des progrès du langage, je ne m' arrêterai pas à exposer ici les avantages et les inconvéniens de cette partie de l' imagination. Je passe aux liaisons d' idées qui sont l' effet de quelque impression étrangère.

78 j' ai dit qu' elles sont utiles et nécessaires. Il falloit, par exemple, que la vue d' un précipice, où nous sommes en danger de tomber, réveillât en nous l' idée de la

p116

mort. L' attention ne peut donc manquer à la première occasion de former cette liaison ; elle doit même la rendre d' autant plus forte, qu' elle y est déterminée par le motif le plus pressant : la conservation de notre être.

Mallebranche a crû cette liaison naturelle, ou en nous dès la naissance. " l' idée, dit-il, d' une grande hauteur que l' on voit au-dessous de soi,... etc. "

p117

il est évident que, si l' expérience ne nous avoit appris que nous sommes mortels, bien loin d' avoir une idée de la mort, nous serions fort surpris à la vue de celui qui mourroit le premier. Cette idée est donc acquise, et Mallebranche se trompe

pour avoir confondu ce qui est naturel,
ou en nous dès la naissance, avec
ce qui est commun à tous les hommes.
Cette erreur est générale. On ne veut
pas s'apercevoir que les mêmes sens,
les mêmes opérations et les mêmes
circonstances doivent produire partout
les mêmes effets. On veut
absolument avoir recours à quelque
chose d'inné ou de naturel, qui précède
l'action des sens, l'exercice des

p118

opérations de l'ame et les circonstances
communes.
79 si les liaisons d'idées qui
se forment en nous par des impressions
étrangères, sont utiles, elles
sont souvent dangereuses. Que l'éducation
nous accoutume à lier l'idée
de honte ou d'infamie à celle de survivre
à un affront, l'idée de grandeur
d'ame ou de courage à celle de
s'ôter soi-même la vie, ou de l'exposer
en cherchant à en priver celui
de qui on a été offensé, on aura deux
préjugés : l'un qui a été le point
d'honneur des romains ; l'autre qui
est celui d'une partie de l'Europe.
Ces liaisons s'entretiennent et se fomentent
plus ou moins avec l'âge.
La force que le tempéramment acquiert,
les passions auxquelles on
devient sujet, et l'état qu'on embrasse,
en resserrent ou en coupent les noeuds.
Ces sortes de préjugés étant les
premières impressions que nous
ayons éprouvées, ils ne manquent
pas de nous paroître des principes
incontestables. Dans l'exemple que

p119

je viens d'apporter, l'erreur est sensible,
et la cause en est connue. Mais
il n'y a peut-être personne à qui il
ne soit arrivé de faire quelquefois des
raisonnements bizarres, dont on reconnoît

enfin tout le ridicule, sans
pouvoir comprendre comment on a
pu en être la dupe un seul instant.
Ils ne sont souvent que l' effet
de quelque liaison singulière d' idées :
cause humiliante pour notre vanité,
et que pour cela nous avons tant de
peine à appercevoir. Si elle agit d' une
manière si secrète, qu' on juge des
raisonnemens qu' elle fait faire au
commun des hommes.

80 en général, les impressions
que nous éprouvons dans différentes
circonstances, nous font lier
des idées que nous ne sommes plus
maîtres de séparer. On ne peut, par
exemple, fréquenter les hommes
qu' on ne lie insensiblement les idées
de certains tours d' esprit et de certains
caractères avec les figures qui
se remarquent davantage. Voilà
pourquoi les personnes qui ont de la
physionomie, nous plaisent ou nous

p120

déplaisent plus que les autres : car
la physionomie n' est qu' un assemblage
de traits auxquels nous avons
lié des idées, qui ne se réveillent
point sans être accompagnées d' agrément
ou de dégoût. Il ne faut
donc pas s' étonner si nous sommes
portés à juger les autres d' après leur
physionomie et si quelquefois nous
sentons pour eux au premier abord
de l' éloignement ou de l' inclination.
Par un effet de ces liaisons nous
nous prévenons souvent jusqu' à l' excès
en faveur de certaines personnes,
et nous sommes tout-à-fait injustes
par rapport à d' autres. C' est que tout
ce qui nous frappe dans nos amis,
comme dans nos ennemis, se lie naturellement
avec les sentimens agréables
ou désagréables qu' ils nous font
éprouver ; et que, par conséquent,
les défauts des uns empruntent toujours
quelque agrément de ce que
nous remarquons en eux de plus aimable,
ainsi que les meilleures qualités
des autres nous paroissent participer

à leurs vices. Par-là ces liaisons

p121

influent infiniment sur toute notre conduite. Elles entretiennent notre amour ou notre haine, fomentent notre estime ou nos mépris, excitent notre reconnaissance ou notre ressentiment, et produisent ces sympathies, ces antipathies et tous ces penchans bizarres dont on a quelquefois tant de peine à se rendre raison. Je crois avoir lu, quelque part, que Descartes conserva toujours du goût pour les yeux louches ; parce que la première personne qu' il avoit aimée avoit ce défaut.

81 Locke a fait voir le plus grand danger des liaisons d' idées, lorsqu' il a remarqué qu' elles sont l' origine de la folie. " un homme, dit-il, fort sage et de très-bon sens en toute autre chose,... etc. "

p122

82 pour comprendre combien cette réflexion est juste, il suffit de remarquer que, par le physique, l' imagination et la folie ne peuvent différer que du plus au moins. Tout dépend de la vivacité et de l' abondance avec laquelle les esprits se portent au cerveau. C' est pourquoi, dans les songes, les perceptions se retracent si vivement, qu' au réveil on a quelquefois de la peine à reconnoître son erreur. Voilà certainement un moment de folie. Afin qu' on restât fou, il suffiroit de supposer que les fibres du cerveau eussent été ébranlées avec trop de violence pour pouvoir se rétablir. Le même effet peut être produit d' une manière plus lente.

83 il n' y a, je pense, personne, qui, dans des momens de désœuvrement, n' imagine quelque roman

dont il se fait le héros. Ces fictions, qu' on appelle des *châteaux en Espagne* , n' occasionnent, pour l' ordinaire, dans le cerveau que de légères impressions ; parce qu' on s' y livre peu, et qu' elles sont bientôt dissipées par des objets plus réels dont on est obligé de s' occuper. Mais qu' il survienne quelque sujet de tristesse, qui nous fasse éviter nos meilleurs amis et prendre en dégoût tout ce qui nous a plu ; alors, livrés à tout notre chagrin, notre roman favori sera la seule idée qui pourra nous en distraire. Les esprits animaux creuseront, peu à peu, à ce château des fondemens d' autant plus profonds, que rien n' en changera le cours : nous nous endormirons en le bâtissant ; nous l' habiterons en songe ; et enfin, quand l' impression des esprits sera insensiblement parvenue à être la même que si nous étions en effet ce que nous avons feint, nous prendrons, à notre réveil, toutes nos chimères pour des réalités. Il se peut que la folie de cet athénien qui croyoit que tous les vaisseaux qui

entroient dans le Pirée étoient à lui n' ait pas eu d' autre cause.
 84 cette explication peut faire connoître combien la lecture des romans est dangereuse pour les jeunes personnes du sexe, dont le cerveau est fort tendre. Leur esprit, que l' éducation occupe ordinairement trop peu, saisit avec avidité des fictions qui flattent des passions naturelles à leur âge. Elles y trouvent des matériaux pour les plus beaux châteaux en Espagne. Elles les mettent en oeuvre avec d' autant plus de plaisir, que l' envie de plaire et les galanteries qu' on leur fait sans cesse, les entretiennent dans ce goût. Alors il ne faut peut-être qu' un léger chagrin

pour tourner la tête à une jeune
fille, lui persuader qu' elle est Angélique,
ou telle autre héroïne qui lui
a plu, et lui faire prendre pour des
médors tous les hommes qui l' approchent.
85 il y a des ouvrages faits
dans des vues bien différentes, qui
peuvent avoir de pareils inconvénients.
Je veux parler de certains livres

p125

de dévotion écrits par des imaginations
fortes et contagieuses. Ils
sont capables de tourner quelquefois
le cerveau d' une femme, jusqu' à lui
faire croire qu' elle a des visions,
qu' elle s' entretient avec les anges,
ou que même elle est déjà dans le
ciel avec eux. Il seroit bien à souhaiter
que les jeunes personnes des
deux sexes fussent toujours éclairées
dans ces sortes de lectures, par des
directeurs qui connoïtroient la trempe
de leur imagination.
86 des folies comme celles que
je viens d' exposer sont reconnues de
tout le monde. Il y a d' autres égaremens
ausquels on ne pense pas à donner
le même nom : cependant tous
ceux qui ont leur cause dans l' imagination
devroient être mis dans la même
classe. En ne déterminant la folie
que par la conséquence des erreurs,
on ne sçauroit fixer le point où elle
commence. Il la faut donc faire consister
dans une imagination qui, sans
qu' on soit capable de le remarquer,
associe des idées d' une manière tout-à-fait
désordonnée, et influe quelquefois

p126

dans nos jugemens ou dans notre
conduite. Cela étant, il est vraisemblable
que personne n' en sera
exempt. Le plus sage ne différera du
plus fou, que parce qu' heureusement
les travers de son imagination n' auront

pour objet que des choses qui entrent peu dans le train ordinaire de la vie, et qui le mettent moins visiblement en contradiction avec le reste des hommes. En effet, où est celui que quelque passion favorite n'engage pas constamment, dans de certaines rencontres, à ne se conduire que d'après l'impression forte que les choses font sur son imagination, et ne fasse retomber dans les mêmes fautes ? Observez surtout un homme dans ses projets de conduite ; car c'est là l'écueil de la raison pour le grand nombre. Quelle prévention, quel aveuglement même, dans celui qui a le plus d'esprit ! Que le peu de succès lui fasse reconnoître combien il a eu tort ; il ne se corrigera pas. La même imagination qui l'a séduit le séduira encore ; et vous le verrez sur le point de commettre une faute

p127

semblable à la première, que vous ne l'en convaincrez pas.

87 les impressions qui se font dans les cerveaux froids s'y conservent longtemps. Ainsi les personnes dont l'extérieur est posé et réfléchi n'ont d'autre avantage, si c'en est un, que de garder constamment les mêmes travers. Par-là, leur folie, qu'on ne soupçonnoit pas au premier abord, n'en devient que plus aisée à reconnoître pour ceux qui les observent quelque temps. Au contraire, dans les cerveaux où il y a beaucoup de feu et beaucoup d'activité, les impressions s'effacent, se renouvellent, les folies se succèdent. à l'abord, on voit bien que l'esprit d'un homme a quelque travers ; mais il en change avec tant de rapidité, qu'on peut à peine le remarquer.

88 le pouvoir de l'imagination est sans bornes. Elle diminue ou même dissipe nos peines, et peut seule donner aux plaisirs l'assaisonnement qui en fait tout le prix. Mais, quelquefois, c'est l'ennemi le plus

cruel que nous ayons : elle augmente

p128

nos maux, nous en donne
que nous n' avons pas, et finit par
nous porter le poignard dans le sein.
Pour rendre raison de ces effets,
je dis d' abord que, les sens agissant
sur l' organe de l' imagination, cet
organe réagit sur les sens. On ne le
peut révoquer en doute : car l' expérience
fait voir une pareille réaction
dans les corps les moins élastiques.
Je dis, en second lieu, que la réaction
de cet organe est plus vive que l' action
des sens ; parce qu' il ne réagit
pas sur eux avec la seule force que
suppose la perception qu' ils ont produite,
mais avec les forces réunies
de toutes celles qui sont étroitement
liées à cette perception, et qui, pour
cette raison, n' ont pu manquer de se
réveiller. Cela étant, il n' est pas difficile
de comprendre les effets de
l' imagination. Venons à des exemples.
La perception d' une douleur réveille,
dans mon imagination, toutes
les idées avec lesquelles elle a une
liaison étroite. Je vois le danger, la
frayeur me saisit, j' en suis abbatu,

p129

mon corps résiste à peine, ma douleur
devient plus vive, mon accablement
augmente ; et il se peut
que, pour avoir eu l' imagination
frappée, une maladie, légère dans
ses commencemens, me conduise
au tombeau.
Un plaisir que j' ai recherché retrace
également toutes les idées agréables
ausquelles il peut être lié. L' imagination
renvoie aux sens plusieurs
perceptions pour une qu' elle reçoit.
Mes esprits sont dans un mouvement
qui dissipe tout ce qui pourroit m' enlever
aux sentimens que j' éprouve.

Dans cet état, tout entier aux perceptions
que je reçois par les sens
et à celles que l' imagination reproduit,
je goûte les plaisirs les plus
vifs. Qu' on arrête l' action de mon
imagination ; je sors aussitôt comme
d' un enchantement ; j' ai sous les yeux
les objets ausquels j' attribuois mon
bonheur ; je les cherche, et je ne les
vois plus.
Par cette explication, on conçoit
que les plaisirs de l' imagination sont
tout aussi réels et tout aussi physiques

p130

que les autres ; quoiqu' on dise communément
le contraire. Je n' apporte
plus qu' un exemple.
Un homme tourmenté par la goute,
et qui ne peut se soutenir, revoit,
au moment qu' il s' y attendoit le
moins, un fils qu' il croyoit perdu :
plus de douleur. Un instant après,
le feu se met à sa maison : plus de
foiblesse. Il est déjà hors du danger,
quand on songe à le secourir. Son
imagination, subitement et vivement
frappée, réagit sur toutes les parties
de son corps, et y produit la révolution
qui le sauve.
Voilà, je pense, les effets les plus
étonnans de l' imagination. Je vais,
dans le chapitre suivant, dire un mot
des agrémens qu' elle sçait prêter à la
vérité.

p131

PARTIE 1 SECTION 2 CHAPITRE 10

*où l' imagination puise les agrémens
qu' elle donne à la vérité.*

89 l' imagination emprunte
ses agrémens du droit qu' elle a de
dérober à la nature ce qu' il y a de
plus riant et de plus aimable, pour

embellir le sujet qu' elle manie. Rien ne lui est étranger, tout lui devient propre, dès qu' elle en peut paroître avec plus d' éclat. C' est une abeille, qui fait son trésor de tout ce qu' un parterre produit de plus belles fleurs. C' est une coquette, qui, uniquement occupée du desir de plaire, consulte plus son caprice que la raison. Toujours également complaisante, elle se prête à notre goût, à nos passions, à nos foiblesses. Elle attire et persuade l' un par son air vif et agaçant, surprend et étonne l' autre par ses manières grandes et nobles. Tantôt elle amuse par des propos rians ; d' autres fois, elle ravit par la hardiesse de ses

p132

saillies. Là, elle affecte la douceur pour intéresser : ici, la langueur et les larmes pour toucher ; et, s' il le faut, elle prendra bientôt le masque pour exciter des ris. Bien assurée de son empire, elle exerce son caprice sur tout. Elle se plaît quelquefois à donner de la grandeur aux choses les plus communes et les plus triviales ; et, d' autres fois, à rendre basses et ridicules les plus sérieuses et les plus sublimes. Quoiqu' elle altère tout ce qu' elle touche, elle réussit souvent, lorsqu' elle ne cherche qu' à plaire ; mais hors de-là, elle ne peut qu' échouer. Son empire finit où celui de l' analyse commence.

90 elle puise non seulement dans la nature, mais encore dans les choses les plus absurdes et les plus ridicules, pourvu que les préjugés les autorisent. Peu importe qu' elles soient fausses, si nous sommes portés à les croire véritables. L' imagination a surtout les agrémens en vue ; mais elle n' est pas opposée à la vérité. Toutes ses fictions sont bonnes, lorsqu' elles sont dans l' analogie de la nature,

p133

de nos connoissances ou de nos préjugés. Mais, dès qu' elle s' en écarte, elle n' enfante plus que des idées monstrueuses et extravagantes. C' est-là, je crois, ce qui rend cette pensée de Despréaux si juste.

Rien n' est beau que le vrai ; le vrai seul est aimable.

Il doit régner partout, et même dans la fable.

En effet, le vrai appartient à la fable : non que les choses soient absolument telles qu' elle nous les représente ; mais parce qu' elle les montre sous des images claires, familières, et qui, par conséquent, nous plaisent, sans nous engager dans l' erreur.

91 rien n' est beau que le vrai : cependant tout ce qui est vrai n' est pas beau. Pour y suppléer, l' imagination lui associe les idées les plus propres à l' embellir ; et, par cette réunion, elle forme un tout où l' on trouve la solidité et l' agrément. La poésie en donne une infinité d' exemples. C' est-là qu' on voit la fiction, qui seroit toujours ridicule sans le vrai, orner la vérité qui seroit souvent

p134

froide sans la fiction. Ce mélange plaît toujours, pourvu que les ornemens soient choisis avec discernement et répandus avec sagesse. L' imagination est à la vérité ce qu' est la parure à une belle personne : elle doit lui prêter tous ses secours, pour la faire paroître avec les avantages dont elle est susceptible.

Je ne m' arrêterai pas davantage sur cette partie de l' imagination ; ce seroit le sujet d' un ouvrage à part : il suffit pour mon plan de n' avoir pas oublié d' en parler.

p135

PARTIE 1 SECTION 2 CHAPITRE 11

de la raison, de l' esprit et de ses différentes espèces.

92 de toutes les opérations que nous avons décrites, il en résulte une qui, pour ainsi dire, couronne l' entendement : c' est la raison. Quelque idée qu' on s' en fasse, tout le monde convient que ce n' est que par elle qu' on peut se conduire sagement dans les affaires civiles, et faire des progrès dans la recherche de la vérité. Il en faut conclure qu' elle n' est autre chose que la connoissance de la manière dont nous devons régler les opérations de notre ame.

93 je ne crois pas, en m' expliquant de la sorte, m' écarter de l' usage : je ne fais que déterminer une notion qui ne m' a paru nulle part assez exacte. Je préviens même toutes les invectives qu' on ne dit contre la raison, que pour l' avoir

p136

prise dans un sens trop vague. Dira-t-on que la nature nous a fait un présent digne d' une marâtre, lorsqu' elle nous a donné les moyens de diriger sagement les opérations de notre ame ? Une pareille pensée pourroit-elle tomber dans l' esprit ? Dira-t-on que, quand l' ame ne seroit pas douée de toutes les opérations dont nous avons parlé, elle n' en seroit que plus heureuse ; parce qu' elles sont la source de ses peines par l' abus qu' elle en fait ? Que ne reprochons-nous donc à la nature de nous avoir donné une bouche, des bras et d' autres organes, qui sont souvent les instrumens de notre propre malheur. Peut-être que nous voudrions n' avoir de vie, qu' autant qu' il en faut pour sentir que nous existons ; et que nous abandonnerions volontiers toutes les opérations qui nous mettent si fort au-dessus

des bêtes, pour n' avoir que leur instinct.
94 mais, dira-t-on, quel est l' usage que nous devons faire des opérations de l' ame ? Avec quels

p137

efforts, et avec combien peu de succès n' en a-t-on pas fait la recherche ? Peut-on se flatter d' y réussir mieux aujourd' hui ? Je réponds qu' il faut donc nous plaindre de n' avoir pas reçu la raison en partage. Mais plutôt n' outrons rien. étudions bien les opérations de l' ame ; connoissons toute leur étendue, sans nous en cacher la foiblesse ; distinguons-les exactement ; démêlons-en les ressorts ; montrons-en les avantages et les abus ; voyons quels secours elles se prêtent mutuellement ; enfin, ne les appliquons qu' aux objets qui sont à notre portée, et je promets que nous apprendrons l' usage que nous en devons faire. Nous reconnoîtrons qu' il nous est tombé en partage autant de raison que notre état le demandoit ; et que, si celui de qui nous tenons tout ce que nous sommes ne prodigue pas ses faveurs, il sçait les dispenser avec sagesse.
95 il y a trois opérations qu' il est à propos de rapprocher pour en faire mieux sentir la différence. Ce

p138

sont l' instinct, la folie, et la raison. L' instinct n' est qu' une imagination, dont l' exercice n' est point du tout à nos ordres ; mais qui, par sa vivacité, concourt parfaitement à la conservation de notre être. Il exclue la mémoire, la réflexion et les autres opérations de l' ame. La folie admet, au contraire, l' exercice de toutes les opérations ; mais c' est une imagination dérégulée qui les dirige. Enfin,

la raison résulte de toutes les opérations de l'ame bien conduites. Si Pope avoit sçu se faire des idées nettes de ces choses, il n' auroit pas autant déclamé contre la raison, et encore moins conclu :
envain de la raison tu vantes l' excellence.
Doit-elle sur l' instinct avoir la préférence ?
Entre ces facultés qu' elle comparaison !
Dieu dirige l' instinct, et l' homme la raison.
96 il est, au reste, bien aisé
d' expliquer ici la distinction qu' on fait entre être *au dessus de la raison*, *selon la raison et contre la raison* . Toute vérité qui renferme quelques idées

p139

qui ne peuvent être l' objet des opérations de l' ame, parce qu' elles n' ont pu entrer par les sens ni être tirées des sensations, est au dessus de la raison. Une vérité qui ne renferme que des idées sur lesquelles notre esprit peut opérer est selon la raison. Enfin, toute proposition qui en contredit une qui résulte des opérations de l' ame bien conduites est contre la raison.
97 on a pu facilement remarquer que, dans la notion de la raison, et dans les nouveaux détails que j' ai donnés sur l' imagination, il n' entre d' autres idées que celles des opérations qui ont été le sujet des huit premiers chapitres de cette section. Il étoit cependant à propos de considérer ces choses à part, soit pour se conformer à l' usage, soit pour marquer plus exactement les différens objets des opérations de l' entendement. Je crois même devoir suivre encore l' usage

p140

lorsqu' il distingue le bon sens, l' esprit, l' intelligence, la pénétration, la profondeur, le discernement, le

jugement, la sagacité, le goût,
l' invention, le talent, le génie et
l' enthousiasme ; il me suffira cependant
de ne dire qu' un mot sur toutes
ces choses.

98 le bon sens et l' intelligence
ne sont que concevoir ou imaginer,
et ne diffèrent que par la nature de
l' objet dont on s' occupe. Comprendre,
par exemple, que deux et deux
font quatre, ou comprendre tout
un cours de mathématiques, c' est
également concevoir ; mais avec
cette différence, que l' un s' appelle
bon sens, et l' autre intelligence. De
même, pour imaginer des choses
communes et qui tombent tous les
jours sous les yeux, il ne faut que
du bon sens : mais, pour imaginer
des choses neuves, surtout si elles
sont de quelque étendue, il faut de
l' intelligence. L' objet du bon sens ne
paraît donc se rencontrer que dans
ce qui est facile et ordinaire ; et c' est
à l' intelligence à faire concevoir, ou

p141

imaginer, des choses plus composées
et plus neuves.

99 faute d' une bonne méthode
pour analyser nos idées,
nous nous contentons souvent de
nous entendre à peu près. On en
voit l' exemple dans le mot *esprit* ,
auquel on attache communément
une notion bien vague, quoiqu' il
soit dans la bouche de tout le monde.
Qu' elle qu' en soit la signification,
elle ne sauroit s' étendre au-delà
des opérations dont j' ai donné
l' analyse. Mais, selon qu' on prend
ces opérations à part, qu' on en réunit
plusieurs, ou qu' on les considère
toutes ensemble, on se forme différentes
notions auxquelles on donne
communément le nom d' *esprit* . Il
faut cependant y mettre pour condition,
que nous les conduisons
d' une manière supérieure, et qui
montre l' activité de l' entendement.
Celles où l' ame dispose à peine

d' elle-même ne méritent pas ce nom. Ainsi la mémoire et les opérations qui la précèdent ne constituent pas l' esprit. Si même l' activité

p142

de l' ame n' a pour objet que des choses communes ; ce n' est encore que bon sens, comme je l' ai dit. L' esprit vient immédiatement après, et se trouveroit à son plus haut période dans un homme qui, en toute occasion, sçauroit parfaitement bien conduire toutes les opérations de son entendement, et s' en serviroit avec toute la facilité possible. C' est une notion dont on ne trouvera jamais le modèle ; mais il faut le supposer, afin d' avoir un point fixe d' où l' on puisse, par divers endroits s' éloigner plus ou moins, et se faire, par ce moyen, quelque idée des espèces inférieures. Je me borne à celles ausquelles on a donné des noms.

100 la pénétration suppose qu' on est capable d' assez d' attention, de réflexion et d' analyse, pour percer jusques dans l' intérieur des choses ; et la profondeur, qu' on les creuse au point d' en développer tous les ressorts, et qu' on voit d' où elles viennent, ce qu' elles sont, et ce qu' elles deviendront.

p143

101 le discernement et le jugement comparent les choses, en font la différence, et apprécient exactement la valeur des unes aux autres : mais le premier se dit plus particulièrement de celles qui regardent la spéculation, et le second de celles qui concernent la pratique. Il faut du discernement dans les recherches philosophiques, et du jugement dans la conduite de

la vie.

102 la sagacité n' est que l' adresse avec laquelle on sçait se retourner pour saisir son objet plus facilement, ou pour le faire mieux comprendre aux autres ; ce qui ne se fait que par l' imagination jointe à la réflexion et à l' analyse.

103 le goût est une manière de sentir si heureuse, qu' on apperçoit le prix des choses sans le secours de la réflexion, ou plutôt sans se servir d' aucune règle pour en juger. Il est l' effet d' une imagination qui, ayant été exercée de bonne heure sur des objets choisis, les conserve toujours présents, et s' en fait naturellement

p144

des modèles de comparaison.

C' est pourquoi le bon goût est ordinairement le partage des gens du monde.

104 nous ne créons pas proprement des idées ; nous ne faisons que combiner, par des compositions et des décompositions, celles que nous recevons par les sens. L' invention consiste à sçavoir faire des combinaisons neuves. Il y en a de deux espèces : le talent et le génie.

Celui-là combine les idées d' un art ou d' une science connue, d' une manière propre à produire les effets qu' on en doit naturellement attendre. Il demande tantôt plus d' imagination, tantôt plus d' analyse. Celui-ci ajoute au talent l' idée d' esprit, en quelque sorte, créateur. Il invente de nouveaux arts, ou, dans le même art, de nouveaux genres égaux, et quelquefois même supérieurs à ceux qui étoient déjà connus. Il envisage les choses sous des points de vue qui ne sont qu' à lui ; donne naissance à une science nouvelle, ou se fraye, dans celles qu' on cultive,

p145

une route à des vérités auxquelles on n'espéroit pas de pouvoir arriver. Il répand sur celles qu'on connoissoit avant lui, une clarté et une facilité dont on ne les jugeoit pas susceptibles. Un homme à talent a un caractère qui peut appartenir à d'autres : il est égalé et même quelquefois surpassé. Un homme de génie a un caractère original, il est inimitable. Aussi les grands écrivains qui le suivent, hazardent rarement de s'essayer dans le genre où il a réussi. Corneille, Molière et Quinault n'ont point eu d'imitateurs. Nous avons des modernes qui vraisemblablement n'en auront pas davantage. On qualifie le génie d'étendu et de vaste. Comme étendu, il fait de grands progrès dans un genre : comme vaste, il réunit tant de genres, et à un tel degré, qu'on a en quelque sorte de la peine à imaginer qu'il ait des bornes. 105 on ne peut analyser l'enthousiasme quand on l'éprouve, puisqu'alors on n'est pas maître de sa réflexion : mais comment l'analyser,

p146

quand on ne l'éprouve plus ? C'est en considérant les effets qu'il a produits. Dans cette occasion la connoissance des effets doit conduire à la connoissance de leur cause, et cette cause ne peut être que quelqu'une des opérations dont nous avons déjà fait l'analyse. Quand les passions nous donnent de violentes secousses, ensorte qu'elles nous enlèvent l'usage de la réflexion, nous éprouvons mille sentimens divers. C'est que l'imagination plus ou moins excitée, selon que les passions sont plus ou moins vives, réveille avec plus ou moins de force les sentimens qui ont quelque rapport, et, par conséquent, quelque liaison avec l'état où nous sommes. Supposons deux hommes dans les

mêmes circonstances, et éprouvant
les mêmes passions, mais dans un
inégal degré de force. D' un côté
prenons pour exemple le vieil Horace,
tel qu' il est dépeint dans Corneille,
avec cette ame romaine qui
lui feroit sacrifier ses propres enfans
au salut de la république. L' impression

p147

qu' il reçoit, quand il apprend
la fuite de son fils, est un assemblage
confus de tous les sentimens que
peuvent produire l' amour de la patrie
et celui de la gloire, portés au
plus haut point ; jusques-là qu' il ne
doit pas regretter la perte de deux de
ses fils, et qu' il doit souhaiter que le
troisième eût également perdu la vie.
Voilà les sentimens dont il est agité :
mais les exprimera-t-il dans tout leur
détail ? Non : ce n' est pas le langage
des grandes passions. Il ne se contentera
pas non plus d' en faire connoître
un des moins vifs. Il préférera naturellement
celui qui agit en lui avec
le plus de violence, et il s' y arrêtera,
parce que par la liaison qu' il a
avec les autres, il les renferme suffisamment.
Or, quel est ce sentiment ?
C' est de souhaiter que son fils fût
mort : car un pareil desir ou n' entre
point dans l' ame d' un père, ou,
quand il y entre, il doit seul en quelque
sorte la remplir. C' est pourquoi,
lorsqu' on lui demande ce que son fils
pouvoit faire contre trois, il doit répondre,
qu' il mourut .

p148

Supposons d' un autre côté un romain
qui, quoique sensible à la gloire
de sa famille et au salut de la république,
eut néanmoins éprouvé des
passions beaucoup plus foibles que le
vieil Horace ; il me paroît qu' il auroit
presque conservé tout son sang froid.

Les sentimens produits en lui par
l' honneur et par l' amour de la patrie,
l' auroient affecté plus foiblement, et
chacun à peu près dans un égal degré.
Cet homme n' auroit pas été porté
à exprimer l' un plutôt que l' autre ;
ainsi il auroit été naturel qu' il les
eût fait connoître dans tout leur détail.
Il auroit dit combien il souffroit
de voir la ruine de la république, et
la honte dont son fils venoit de se
couvrir ; il auroit défendu qu' il osât
jamais se présenter devant lui ; et, au
lieu d' en souhaiter la mort, il auroit
seulement jugé qu' il eût mieux valu
pour lui avoir le sort de ses frères.
Quoi qu' on entende par *enthousiasme* ,
il suffit de savoir qu' il est opposé
au sang froid, pour remarquer que ce
n' est que dans l' enthousiasme qu' on
peut se mettre à la place du vieil

p149

Horace de Corneille : il n' en est pas
de même pour se mettre à la place
de l' homme que j' ai imaginé. Voyons
encore un exemple.
Si Moïse ayant à parler de la création
de la lumière, avoit été moins
pénétré de la grandeur de Dieu, il
se seroit étendu davantage à montrer
la puissance de cet être suprême.
D' un côté il n' auroit rien négligé
pour exalter l' excellence de la lumière ;
et de l' autre, il auroit représenté
les ténèbres comme un chaos
où toute la nature étoit ensevelie.
Mais, pour entrer dans ces détails,
il étoit trop rempli des sentimens que
peut produire la vue de la supériorité
du premier être, et la dépendance
des créatures. Ainsi les idées de
commandement et d' obéissance étant
liées à celles de supériorité et de dépendance,
elles n' ont pu manquer de
se réveiller dans son ame ; et il a dû
s' y arrêter, comme étant suffisantes
pour exprimer toutes les autres. Il
se borne donc à dire : *Dieu dit que la
lumière soit, et la lumière fut* . Par le
nombre et par la beauté des idées

que ces expressions abrégées réveillent
en même temps, elles ont l'avantage
de frapper l'ame d'une manière admirable ;
et sont, pour cette
raison, ce qu'on nomme *sublime* .
En conséquence de ces analyses
voici la notion que je me fais de
l'enthousiasme ; c'est l'état d'un homme
qui, considérant avec effort les circonstances
où il se place, est vivement
remué par tous les sentimens
qu'elles doivent produire, et qui,
pour exprimer ce qu'il éprouve, choisit
naturellement parmi ces sentimens
celui qui est le plus vif, et qui seul
équivaut aux autres, par l'étroite
liaison qu'il a avec eux. Si cet état
n'est que passager, il donne lieu à un
trait ; et s'il dure quelque temps, il
peut produire une pièce entière. En
conservant son sang froid, on pourroit
imiter l'enthousiasme, si l'on s'étoit
fait l'habitude d'analyser les
beaux morceaux que les poètes lui
doivent. Mais la copie seroit-elle toujours
égale à l'original ?
106 l'esprit est proprement
l'instrument avec lequel on acquiert

les idées qui s'éloignent des plus
communes. C'est pourquoi nos idées
sont d'une nature bien différente selon
le genre des opérations qui constituent
plus particulièrement l'esprit
de chaque homme. Les effets ne peuvent
pas être les mêmes dans celui
où vous supposerez plus d'analyse
avec moins d'imagination, et dans
celui où vous supposerez plus d'imagination
avec moins d'analyse. L'imagination
seule est susceptible d'une
grande variété, et suffit pour faire
des esprits de bien des espèces. Nous
avons des modèles de chacune dans
nos écrivains ; mais toutes n'ont pas
des noms. D'ailleurs, pour considérer
l'esprit dans tous ses effets, ce n'est

pas assez d' avoir donné l' analyse des opérations de l' entendement, il faudroit encore avoir fait celle des passions ; et avoir remarqué comment toutes ces choses se combinent, et se confondent en une seule cause. L' influence des passions est si grande, que souvent sans elles l' entendement n' auroit presque point d' exercice, et que pour avoir de l' esprit, il ne manque

p152

quelquefois à un homme que des passions. Elles sont même absolument nécessaires pour certains talens. Mais une analyse des passions appartiendroit plutôt à un ouvrage où l' on traiteroit des progrès de nos connoissances, qu' à celui où il ne s' agit que de leur origine.

107 le principal avantage qui résulte de la manière dont j' ai envisagé les opérations de l' ame, c' est qu' on voit évidemment comment le bon sens, l' esprit, la raison et leurs contraires naissent également d' un même principe, qui est la liaison des idées les unes avec les autres ; que, remontant encore plus haut, on voit que cette liaison est produite par l' usage des signes. Voilà le principe. Je vais finir par une récapitulation de ce qui a été dit.

On est capable de plus de réflexion à proportion qu' on a plus de raison. Cette dernière faculté produit donc la réflexion. D' un côté la réflexion nous rend maîtres de notre attention ; elle engendre donc l' attention : d' un autre côté, elle nous

p153

fait lier nos idées, elle occasionne donc la mémoire. De-là naît l' analyse ; d' où se forme la réminiscence, ce qui donne lieu à l' imagination (je prends ici ce mot dans le sens

que je lui ai donné).
C' est par le moyen de la réflexion
que l' imagination devient à notre
pouvoir ; et nous n' avons à notre
disposition l' exercice de la mémoire
que longtemps après que nous sommes
maîtres de celui de notre imagination ;
et ces deux opérations
produisent la conception.
L' entendement diffère de l' imagination,
comme l' opération qui
consiste à concevoir diffère de l' analyse.
Quant aux opérations qui consistent
à distinguer, comparer, composer,
décomposer, juger, raisonner ;
elles naissent les unes des autres,
et sont les effets immédiats de
l' imagination et de la mémoire. Telle
est la génération des opérations de l' ame.
Il est important de bien saisir toutes
ces choses, et de remarquer surtout
les opérations qui forment l' entendement

p154

(on sait que je ne prends
pas ce mot dans le sens des autres)
et le distinguer de celles qu' il produit.
C' est sur cette différence que
portera toute la suite de cet ouvrage :
elle en est le fondement.
Tout y sera confondu pour ceux qui
ne la saisiront pas.

PARTIE 1 SECTION 3

p155

*des idées simples et des idées
complexes.*

1 j' appelle idée complexe
la réunion ou la collection de
plusieurs perceptions ; et idée simple
une perception considérée toute
seule.

" bien que les qualités qui frappent
nos sens, dit Locke,... etc. "

p157

quoique nos perceptions soient susceptibles de plus ou de moins de vivacité, on auroit tort de s'imaginer que chacune soit composée de plusieurs autres. Fondez ensemble des couleurs qui ne diffèrent que parce qu'elles ne sont pas également vives ; elles ne produiront qu'une seule perception.

Il est vrai qu'on regarde comme différens degrés d'une même perception toutes celles qui ont des rapports moins éloignés. Mais c'est que, faute d'avoir autant de noms que de perceptions, on a été obligé de rappeler celles-ci à certaines classes. Prises à part, il n'y en a point qui ne soit simple. Comment décomposer, par exemple celle qu'occasionne la blancheur de la neige ? Y distinguera-t-on plusieurs autres blancheurs dont elle se soit formée ?

2 toutes les opérations de l'ame, considérées dans leur origine, sont également simples ; car chacune n'est alors qu'une perception. Mais ensuite elles se combinent pour agir de concert, et forment des opérations

p158

composées. Cela paroît sensiblement dans ce qu'on appelle *pénétration*, *discernement*, *sagacité*, etc.

3 outre les idées qui sont réellement simples, on regarde souvent comme telle une collection de plusieurs perceptions, lorsqu'on la rapporte à une collection plus grande dont elle fait partie. Il n'y a même point de notion, quelque composée qu'elle soit, qu'on ne puisse considérer comme simple, en lui attachant l'idée de l'unité.

4 parmi les idées complexes, les unes sont composées de perceptions

différentes ; telle est celle d' un corps : les autres le sont de perceptions uniformes, ou plutôt elles ne sont qu' une même perception répétée plusieurs fois. Tantôt le nombre n' en est point déterminé ; telle est l' idée abstraite de l' étendue : tantôt il est déterminé ; le pied, par exemple, est la perception d' un pouce prise douze fois.

5 quant aux notions qui se forment de perceptions différentes, il y en a de deux sortes : celles des

p159

substances et celles qui se composent des idées simples qu' on rapporte aux différentes actions des hommes. Afin que les premières soient utiles, il faut qu' elles soient faites sur le modèle des substances et qu' elles ne représentent que les propriétés qui y sont renfermées. Dans les autres, on se conduit tout différemment. Souvent il est important de les former, avant d' en avoir vu des exemples ; et d' ailleurs ces exemples n' auroient ordinairement rien d' assez fixe pour nous servir de règle. Une notion de la vertu ou de la justice, formée de la sorte, varierait selon que les cas particuliers admettroient ou rejetteroient certaines circonstances ; et la confusion iroit à un tel point qu' on ne discerneroit plus le juste de l' injuste : erreur de bien des philosophes. Il ne nous reste donc qu' à rassembler, à notre choix, plusieurs idées simples, et qu' à prendre ces collections une fois déterminées pour le modèle d' après lequel nous devons juger des choses. Telles sont les idées

p160

attachées à ces mots : *gloire, honneur, courage* . Je les appellerai *idées*

archétypes : terme que les métaphysiciens modernes ont assez mis en usage.

6 puisque les idées simples ne sont que nos propres perceptions ; le seul moyen de les connoître, c' est de réfléchir sur ce qu' on éprouve à la vue des objets.

7 il en est de même de ces idées complexes qui ne sont qu' une répétition indéterminée d' une même perception. Il suffit, par exemple, pour avoir l' idée abstraite de l' étendue, d' en considérer la perception, sans en considérer aucune partie déterminée comme répétée un certain nombre de fois.

8 n' ayant à envisager les idées que par rapport à la manière dont elles viennent à notre connoissance, je ne ferai de ces deux espèces qu' une seule classe. Ainsi, quand je parlerai des idées complexes, il faudra m' entendre de celles qui sont formées de perceptions différentes, ou d' une même perception répétée

p161

d' une manière déterminée.

9 on ne peut bien connoître les idées complexes, prises dans le sens auquel je viens de les restreindre, qu' en les analysant ; c' est-à-dire qu' il faut les réduire aux idées simples dont elles ont été composées, et suivre le progrès de leur génération. C' est ainsi que nous nous sommes formé la notion de l' entendement.

Jusqu' ici aucun philosophe n' a sçu que cette méthode pût être pratiquée en métaphysique. Les moyens dont ils se sont servis pour y suppléer n' ont fait qu' augmenter la confusion et multiplier les disputes.

10 de-là on peut conclure l' inutilité des définitions, c' est-à-dire, de ces propositions où l' on veut expliquer les propriétés des choses par un genre et par une différence. 1 l' usage en est impossible, quand il s' agit des idées simples. Locke l' a fait voir, et il est assez singulier

p162

qu' il soit le premier qui l' ait remarqué. Les philosophes qui sont venus avant lui, ne sachant pas discerner les idées qu' il falloit définir de celles qui ne devoient pas l' être, qu' on juge de la confusion qui se trouve dans leurs écrits. Les cartésiens n' ignoroient pas qu' il y a des idées plus claires que toutes les définitions qu' on en peut donner ; mais ils n' en sçavoient pas la raison, quelque facile qu' elle paroisse à appercevoir. Ainsi ils font bien des efforts pour définir des idées fort simples, tandis qu' ils jugent inutile d' en définir de fort composées. Cela fait voir combien, en philosophie, le plus petit pas est difficile à faire.

En second lieu, les définitions sont peu propres à donner une notion exacte des choses un peu composées. Les meilleures ne valent pas même une analyse imparfaite. C' est qu' il y entre toujours quelque chose de gratuit, ou, du moins, on n' a point de règles pour s' assurer du contraire. Dans l' analyse, on est obligé

p163

de suivre la génération même de la chose. Ainsi, quand elle sera bien faite, elle réunira infailliblement les suffrages, et, par-là, terminera les disputes.

11 quoique les géomètres ayent connu cette méthode, ils ne sont pas exempts de reproches. Il leur arrive quelquefois de ne pas saisir la vraie génération des choses, et cela dans des occasions où il n' étoit pas bien difficile de le faire. On en voit la preuve dès l' entrée de la géométrie. Après avoir dit que le point est *ce qui se termine soi-même*

de toutes parts, ce qui n' a d' autres bornes que soi-même , ou ce qui n' a ni longueur, ni largeur, ni profondeur , ils le font mouvoir pour engendrer la ligne. Ils font ensuite mouvoir la ligne pour engendrer la surface, et la surface pour engendrer le solide. Je remarque d' abord qu' ils tombent ici dans le défaut des autres philosophes ; c' est de vouloir définir une chose fort simple : défaut qui est une des suites de la synthèse

p164

qu' ils ont si fort à coeur, et qui demande qu' on définisse tout.

En second lieu, le mot de *borne* dit si nécessairement relation à une chose étendue, qu' il n' est pas possible d' imaginer une chose qui se termine de toutes parts, ou qui n' a d' autres bornes que soi-même. La privation de toute longueur, largeur et profondeur n' est pas non plus une notion assez facile pour être présentée la première.

En troisième lieu, on ne sauroit se représenter le mouvement d' un point sans étendue, et encore moins la trace qu' on suppose qu' il laisse après lui pour produire la ligne.

Quant à la ligne, on peut bien la concevoir en mouvement selon la détermination de sa longueur, mais non pas selon la détermination qui devrait produire la surface ; car alors elle est dans le même cas que le point. On en peut dire autant de la surface mue pour engendrer le solide.

12 on voit bien que les géomètres ont eu pour objet de se conformer

p165

à la génération des choses ou à celles des idées ; mais ils n' y ont pas réussi.

On ne peut avoir l'usage des sens, qu'on n'ait aussitôt l'idée de l'étendue avec toutes ses dimensions. Celle du solide est donc une des premières qu'ils transmettent. Or, prenez un solide, et considérez-en une extrémité sans penser à sa profondeur ; vous aurez l'idée d'une surface, ou d'une étendue en longueur et largeur sans profondeur. Car votre réflexion n'est l'idée que de la chose dont elle s'occupe.

Prenez ensuite cette surface, et pensez à sa longueur sans penser à sa largeur ; vous aurez l'idée d'une ligne, ou d'une étendue en longueur sans largeur et sans profondeur. Enfin réfléchissez sur une extrémité de cette ligne, sans faire attention à sa longueur ; et vous vous ferez l'idée d'un point, ou de ce qu'on prend en géométrie pour ce qui n'a ni longueur, ni largeur, ni profondeur.

p166

Par cette voie, vous vous formerez sans effort les idées de point, de ligne, et de surface. On voit que tout dépend d'étudier l'expérience, afin d'expliquer la génération des idées dans le même ordre dans lequel elles se sont formées. Cette méthode est surtout indispensable, quand il s'agit des notions abstraites ; c'est le seul moyen de les expliquer avec netteté.

13 on peut remarquer deux différences essentielles entre les idées simples et les idées complexes.

1 l'esprit est purement passif dans la production des premières : il ne pourroit pas se donner l'idée d'une couleur qu'il n'a jamais vue. Il est, au contraire, actif dans la génération des dernières. C'est lui qui en réunit les idées simples, d'après des modèles ou à son choix : en un mot, elles ne sont que l'ouvrage d'une expérience réfléchie. Je les appellerai plus particulièrement *notions*.

2 nous n'avons point de mesure

pour connoître l' excès d' une idée simple sur une autre : ce qui provient

p167

de ce qu' on ne peut les diviser. Il n' en est pas de même des idées complexes : on connoît, avec la dernière précision, la différence de deux nombres ; parce que l' unité, qui en est la mesure commune, est toujours égale. On peut encore compter les idées simples des notions complexes qui, ayant été formées de perceptions différentes, n' ont pas une mesure aussi exacte que l' unité. S' il y a des rapports qu' on ne sçauroit apprécier, ce sont uniquement ceux des idées simples. Par exemple, on connoît exactement quelles idées on a attaché de plus au mot *or* qu' à celui de *tombac* ; mais on ne peut pas mesurer la différence de la couleur de ces métaux, parce que la perception en est simple et indivisible.

14 les idées simples et les idées complexes conviennent en ce qu' on peut également les considérer comme absolues et comme relatives. Elles sont absolues, quand on s' y arrête et qu' on en fait l' objet de sa réflexion, sans les rapporter

p168

à d' autres. Mais, quand on les considère comme subordonnées les unes aux autres, on les nomme relations.

15 les notions archétypes ont deux avantages : le premier, c' est d' être complètes ; ce sont des modèles fixes dont l' esprit peut acquérir une connoissance si parfaite, qu' il ne lui en restera plus rien à découvrir. Cela est évident, puisque ces notions ne peuvent renfermer d' autres idées simples que celles que l' esprit a lui-même rassemblées. Le second avantage est une

suite du premier ; il consiste en ce que tous les rapports qui sont entr' elles peuvent être aperçus : car, connoissant toutes les idées simples dont elles sont formées, nous en pouvons faire toutes les analyses possibles. Mais les notions des substances n' ont pas les mêmes avantages. Elles sont nécessairement incomplètes, parce que nous les rapportons à des modèles où nous pouvons tous les jours découvrir de nouvelles propriétés.

p169

Par conséquent nous ne saurions connoître tous les rapports qui sont entre deux substances. S' il est louable de chercher, par l' expérience, à augmenter de plus en plus notre connoissance à cet égard, il est ridicule de se flatter qu' on puisse, un jour, la rendre parfaite.

Cependant il faut prendre garde qu' elle n' est pas obscure et confuse, comme on se l' imagine ; elle n' est que bornée. Il dépend de nous de parler des substances dans la dernière exactitude ; pourvu que nous ne comprenions, dans nos idées et dans nos expressions, que ce qu' une observation constante nous apprend. 16 les mots synonymes de *pensée, opération, perception, sensation, conscience, idée, notion* , sont d' un si grand usage en métaphysique, qu' il est essentiel d' en remarquer la différence. J' appelle *pensée* tout ce que l' ame éprouve, soit par des impressions étrangères, soit par l' usage qu' elle fait de sa réflexion : *opération*, la pensée en tant qu' elle

p170

est propre à produire quelque changement dans l' ame, et, par ce moyen, à l' éclairer et à la guider : *perception*, l' impression qui se produit en nous à

la présence des objets : *sensation*, cette même impression en tant qu'elle vient par les sens : *conscience*, la connaissance qu'on en prend : *idée*, la connaissance qu'on en prend comme image : *notion*, toute idée qui est notre propre ouvrage. Voilà le sens dans lequel je me sers de ces mots. On ne peut prendre indifféremment l'un pour l'autre, qu'autant qu'on n'a besoin que de l'idée principale qu'ils signifient. On peut appeler les idées simples, indifféremment, perceptions ou idées ; mais on ne doit pas les appeler notions, parce qu'elles ne sont pas l'ouvrage de l'esprit. On ne doit pas dire la *notion du blanc*, mais la *perception du blanc*. Les notions, à leur tour, peuvent être considérées comme images : on peut, par conséquent, leur donner le nom d'*idées*, mais jamais celui de perception. Ce seroit faire entendre qu'elles ne sont pas

p171

notre ouvrage. On peut dire la *notion de la hardiesse*, et non la *perception de la hardiesse* : ou, si l'on veut faire usage de ce terme, il faut dire, *les perceptions qui composent la notion de la hardiesse*. En un mot, comme nous n'avons conscience des impressions qui se passent dans l'âme, que comme de quelque chose de simple et d'indivisible ; le nom de *perception* doit être consacré aux idées simples, ou du moins à celles qu'on regarde comme telles par rapport à des notions plus composées. J'ai encore une remarque à faire sur les mots d'*idée* et de *notion* : c'est que, le premier signifiant une perception considérée comme image, et le second une idée que l'esprit a lui-même formée, les idées et les notions ne peuvent appartenir qu'aux êtres qui sont capables de réflexion. Quant aux autres, tels que les bêtes, ils n'ont que des sensations et des perceptions :

ce qui n' est pour eux qu' une
perception devient idée à notre

p172

égard, par la réflexion que nous
faisons que cette perception représente
quelque chose.

p173

PARTIE 1 SECTION 4 CHAPITRE 1

*de l' opération par laquelle nous donnons
des signes à nos idées.*

cette opération résulte de l' imagination,
qui présente à l' esprit des
signes dont on n' avoit point encore
l' usage, et de l' attention qui les lie
avec les idées. Elle est une des plus
essentiels dans la recherche de la
vérité ; cependant elle est des moins
connues. J' ai déjà fait voir quel est
l' usage et la nécessité des signes pour
l' exercice des opérations de l' ame. Je
vais démontrer la même chose, en
les considérant par rapport aux différentes
espèces d' idées. C' est une
vérité qu' on ne sçauroit présenter
sous trop de faces différentes.

1 l' arithmétique fournit un
exemple bien sensible de la nécessité

p174

des signes. Si, après avoir donné
un nom à l' unité, nous n' en imaginions
pas, successivement, pour toutes
les idées que nous formons par
la multiplication de cette première ;
il nous seroit impossible de faire
aucun progrès dans la connoissance
des nombres. Nous ne discernons
différentes collections, que parce
que nous avons des chiffres qui sont

eux-mêmes fort distincts. ôtons ces chiffres, ôtons tous les signes en usage, et nous nous appercevrons qu' il nous est impossible d' en conserver les idées. Peut-on seulement se faire la notion du plus petit nombre, si l' on ne considère pas plusieurs objets, dont chacun soit comme le signe auquel on attache l' unité ? Pour moi, je n' aperçois les nombres *deux* ou *trois* , qu' autant que je me représente deux ou trois objets différens. Si je passe au nombre *quatre* , je suis obligé, pour plus de facilité, d' imaginer deux objets d' un côté et deux de l' autre : à celui de *six* , je ne puis me dispenser de les distribuer deux à deux

p175

ou trois à trois ; et si je veux aller plus loin, il me faudra bientôt considérer plusieurs unités comme une seule, et les réunir pour cet effet à un seul objet.

2 Locke parle de quelques américains qui n' avoient point d' idées du nombre mille, parce qu' en effet ils n' avoient imaginé des noms que pour compter jusqu' à vingt. J' ajoute qu' ils auroient eu quelque difficulté à s' en faire du nombre vingt-un.

En voici la raison.

Par la nature de notre calcul, il suffit d' avoir des idées des premiers nombres, pour être en état de s' en faire de tous ceux qu' on peut déterminer.

C' est que, les premiers signes étant donnés, nous avons des règles pour en inventer d' autres. Ceux qui ignoreroient cette méthode, au point d' être obligés d' attacher chaque collection à des signes qui n' auroient point d' analogie entre

p176

eux, n' auroient aucun secours pour

se guider dans l' invention des signes.
Ils n' auroient donc pas la même facilité
que nous, pour se faire de nouvelles
idées. Tel étoit, vraisemblablement,
le cas de ces américains.

Ainsi, non seulement ils n' avoient
point d' idée du nombre mille, mais
même il ne leur étoit pas aisé de s' en
faire immédiatement au-dessus de
vingt.

3 le progrès de nos connoissances
dans les nombres vient donc
uniquement de l' exactitude avec laquelle
nous avons ajouté l' unité à
elle-même, en donnant à chaque

p177

progression un nom qui la fait distinguer
de celle qui la précède et de
celle qui la suit. Je sçais que cent est
supérieur d' une unité à quatre-vingt-dix-neuf,
et inférieur d' une unité à cent un ; parce que
je me souviens que ce sont là trois signes que j' ai
choisis pour désigner trois nombres
qui se suivent.

4 il ne faut pas se faire illusion,
en s' imaginant que les idées des
nombres, séparées de leurs signes,
soient quelque chose de clair et de
déterminé. Il ne peut rien y
avoir qui réunisse dans l' esprit plusieurs
unités, que le nom même
auquel on les a attachées. Si quelqu' un
me demande ce que c' est que
mille ; que puis-je répondre ? Sinon
que ce mot fixe dans mon esprit

p178

une certaine collection d' unités. S' il
m' interroge encore sur cette collection,
il est évident qu' il m' est impossible
de la lui faire appercevoir
dans toutes ses parties. Il ne me
reste donc qu' à lui présenter successivement
tous les noms qu' on a inventés
pour signifier les progressions
qui la précèdent. Je dois lui apprendre

à ajouter une unité à une autre, et à les réunir par le signe *deux* ; une troisième aux deux précédentes, et à les attacher au signe *trois* ; et ainsi de suite. Par cette voie, qui est l'unique, je le menerai de nombres en nombres jusqu'à mille.

Qu'on cherche ensuite ce qu'il y aura de clair dans son esprit, on y trouvera trois choses : l'idée de l'unité, celle de l'opération par laquelle il a ajouté plusieurs fois l'unité à elle-même, enfin le souvenir d'avoir imaginé le signe *mille* après les signes *neuf cent quatre-vingt-dix-neuf*, *neuf cent quatre-vingt-dix-huit*, etc. Ce n'est certainement ni par l'idée de l'unité, ni par celle de

p179

l'opération qui l'a multipliée, qu'est déterminé ce nombre ; car ces choses se trouvent également dans tous les autres. Mais puisque le signe *mille* n'appartient qu'à cette collection, c'est lui seul qui la détermine et qui la distingue.

5 il est donc hors de doute que, quand un homme ne voudrait calculer que pour lui, il serait autant obligé d'inventer des signes, que s'il voulait communiquer ses calculs. Mais pourquoi ce qui est vrai en arithmétique ne le serait-il pas dans les autres sciences ? Pourrions-nous jamais réfléchir sur la métaphysique et sur la morale, si nous n'avions inventé des signes pour fixer nos idées, à mesure que nous avons formé de nouvelles collections ? Les mots ne doivent-ils pas être aux idées de toutes les sciences ce que sont les chiffres aux idées de l'arithmétique ? Il est vraisemblable que l'ignorance de cette vérité est une des causes de la confusion qui règne dans les ouvrages de métaphysique et de morale. Pour traiter cette matière

avec ordre, il faut parcourir toutes les idées qui peuvent être l' objet de notre réflexion.

6 il me semble qu' il n' y a rien à ajouter à ce que j' ai dit sur les idées simples. Il est certain que nous réfléchissons souvent sur nos perceptions sans nous rappeler autre chose que leurs noms, ou les circonstances où nous les avons éprouvées.

Ce n' est même que par la liaison qu' elles ont avec ces signes, que l' imagination peut les réveiller à notre gré.

L' esprit est si borné qu' il ne peut pas se retracer une grande quantité d' idées, pour en faire, tout à la fois, le sujet de sa réflexion. Cependant il est souvent nécessaire qu' il en considère plusieurs ensemble. C' est ce qu' il fait avec le secours des signes, qui, en les réunissant, les lui font envisager comme si elles n' étoient qu' une seule idée.

7 il y a deux cas où nous rassemblons des idées simples sous un seul signe : nous le faisons sur des modèles ou sans modèles.

Je trouve un corps, et je vois qu' il est étendu, figuré, divisible, solide, dur, capable de mouvement et de repos, jaune, fusible, ductile, malléable, fort pesant, fixe, qu' il a la capacité d' être dissous dans l' eau régale, etc. Il est certain que, si je ne puis pas donner, tout à la fois, à quelqu' un une idée de toutes ces qualités, je ne sçaurois me les rappeler à moi-même qu' en les faisant passer en revue devant mon esprit. Mais si, ne pouvant les embrasser toutes ensemble, je voulois ne penser qu' à une seule, par exemple, à sa couleur ; une idée aussi incomplète me seroit inutile, et me feroit souvent confondre ce corps

avec ceux qui lui ressemblent par
cet endroit. Pour sortir de cet embarras,
j' invente le mot *or* , et je
m' accoutume à lui attacher toutes
les idées dont j' ai fait le dénombrement.
Quand, par la suite, je penserai
à la notion de l' *or*, je n' appercevrai
donc que ce son, *or*, et le souvenir
d' y avoir lié une certaine quantité
d' idées simples que je ne puis

p182

réveiller tout à la fois, mais que j' ai
vu coexister dans un même sujet, et
que je me rappellerai les unes après
les autres quand je le souhaiterai.
Nous ne pouvons donc réfléchir
sur les substances, qu' autant que
nous avons des signes qui déterminent
le nombre et la variété des
propriétés que nous y avons remarquées,
et que nous voulons réunir
dans des idées complexes, comme
elles le sont hors de nous dans des
sujets. Qu' on oublie, pour un moment,
tous ces signes, et qu' on essaye
d' en rappeler les idées ; on verra que
les mots, ou d' autres signes équivalens,
sont d' une si grande nécessité
qu' ils tiennent, pour ainsi dire, dans
notre esprit, la place que les sujets
occupent au dehors. Comme les qualités
des choses ne coexisteroient pas
hors de nous, sans des sujets où
elles se réunissent ; leurs idées ne
coexisteroient pas dans notre esprit,
sans des signes où elles se réunissent
également.
8 la nécessité des signes est
encore bien sensible dans les idées

p183

complexes que nous formons sans
modèles. Quand nous avons rassemblé
des idées que nous ne voyons
nulle part réunies, comme il arrive
ordinairement dans les notions archetypes ;

qu' est-ce qui en fixeroit
les collections, si nous ne les attachions
à des mots qui sont comme
des liens qui les empêchent de s' échapper ?
Si vous croyez que les
noms vous soient inutiles, arrachez-les
de votre mémoire, et essayez de
réfléchir sur les loix civiles et morales,
sur les vertus et les vices, enfin
sur toutes les actions humaines ; vous
reconnoîtrez votre erreur. Vous
avouerez que, si, à chaque combinaison
que vous faites, vous n' avez pas
des signes pour déterminer le nombre
d' idées simples que vous avez
voulu recueillir, à peine aurez-vous
fait un pas que vous n' appercevrez
plus qu' un chaos. Vous serez dans le
même embarras que celui qui voudroit
calculer, en disant plusieurs
fois un, un, un, et qui ne voudroit
pas imaginer des signes pour chaque
collection. Cet homme ne se feroit

p184

jamais l' idée d' une vingtaine ; parce
que rien ne pourroit l' assurer qu' il en
auroit exactement répété toutes les
unités.

9 concluons que, pour avoir
des idées sur lesquelles nous puissions
réfléchir, nous avons besoin
d' imaginer des signes qui servent de
liens aux différentes collections d' idées
simples ; et que nos notions ne
sont exactes qu' autant que nous avons
inventé, avec ordre, les signes qui
doivent les fixer.

10 cette vérité fera connoître
à tous ceux qui voudront réfléchir
sur eux-mêmes, combien le
nombre des mots que nous avons
dans la mémoire est supérieur à
celui de nos idées. Cela doit être
naturellement ainsi ; soit parce que,
la réflexion ne venant qu' après la
mémoire, elle n' a pas toujours repassé
avec assez de soin sur les idées
ausquelles on avoit donné des signes ;
soit parce que nous voyons qu' il y
a un grand intervalle entre le temps

où l' on commence à cultiver la mémoire
d' un enfant, en y gravant bien

p185

des mots dont il ne peut encore remarquer
les idées ; et celui où il
commence à être capable d' analyser
ses notions, pour s' en rendre quelque
compte. Quand cette opération
survient, elle se trouve trop lente
pour suivre la mémoire, qu' un long
exercice a rendu prompt et facile.
Quel travail ne seroit-ce pas, s' il
falloit qu' elle en examinât tous les
signes ? On les employe donc tels
qu' ils se présentent, et l' on se contente
ordinairement d' en saisir à peu
près le sens. Il arrive de-là que l' analyse
est, de toutes les opérations,
celle dont on connoît le moins l' usage.
Combien d' hommes chez qui elle
n' a jamais lieu ! L' expérience, au
moins, confirme qu' elle a d' autant
moins d' exercice que la mémoire et
l' imagination en ont davantage. Je le
répète donc : tous ceux qui rentreront
en eux-mêmes y trouveront
grand nombre de signes ausquels ils
n' ont lié que des idées fort imparfaites,
et plusieurs même ausquels
ils n' en attachent point du tout.
De-là le chaos où se trouvent les

p186

sciences abstraites : chaos que les philosophes
n' ont jamais pu débrouiller,
parce qu' aucun d' eux n' en a connu la
première cause. Locke est le seul en
faveur de qui on peut faire ici quelque
exception.

11 cette vérité montre encore
combien les ressorts de nos connoissances
sont simples et admirables.
Voilà l' ame de l' homme avec des sensations
et des opérations : comment
disposera-t-elle de ces matériaux ?
Des gestes, des sons, des chiffres,

des lettres ; c' est avec des instrumens
aussi étrangers à nos idées que
nous les mettons en oeuvre, pour
nous élever aux connoissances les plus
sublimes. Les matériaux sont les mêmes
chez tous les hommes : mais' apresse
à se servir des signes varie ; et
de-là l' inégalité qui se trouve parmi
eux.

Refusez à un esprit supérieur l' usage
des caractères : combien de connoissances
lui sont interdites, ausquelles un
esprit médiocre atteindroit
facilement ! ôtez-lui encore
l' usage de la parole ; le sort des

p187

muets vous apprend dans quelles
bornes étroites vous le renfermez.
Enfin, enlevez-lui l' usage de toutes
sortes de signes, qu' il ne sçache pas
faire à propos le moindre geste,
pour exprimer les pensées les plus
ordinaires ; vous aurez en lui un imbécille.
12 il seroit à souhaiter que
ceux qui se chargent de l' éducation
des enfans n' ignorassent pas
les premiers ressorts de l' esprit humain.
Si un précepteur, connoissant
parfaitement l' origine et le progrès
de nos idées, n' entretenoit son disciple
que des choses qui ont le plus
de rapport à ses besoins et à son
âge ; s' il avoit assez d' adresse pour le
placer dans les circonstances les plus
propres à lui apprendre à se faire des
idées précises et à les fixer par des
signes constans ; si même, en badinant,
il n' employoit jamais, dans ses
discours, que des mots dont le sens
seroit exactement déterminé ; quelle
netteté, quelle étendue, ne donneroit-il
pas à l' esprit de son élève !
Mais combien peu de pères sont en

p188

état de procurer de pareils maîtres

à leurs enfans ; et combien sont encore plus rares ceux qui seroient propres à remplir leurs vues ? Il est cependant utile de connoître tout ce qui pourroit contribuer à une bonne éducation. Si l' on ne peut pas toujours l' exécuter, peut-être évitera-t-on au moins ce qui y seroit tout-à-fait contraire. On ne devrait, par exemple, jamais embarrasser les enfans par des paralogismes, des sophismes et d' autres mauvais raisonnemens. En se permettant de pareils badinages, on court risque de leur rendre l' esprit confus et même faux. Ce n' est qu' après que leur entendement auroit acquis beaucoup de netteté et de justesse, qu' on pourroit, pour exercer leur sagacité, leur tenir des discours captieux. Je voudrois même qu' on y apportât assez de précaution pour prévenir tous les inconvéniens : mais des réflexions sur cette matière m' écarteroient trop de mon sujet. Je vais, dans le chapitre suivant, confirmer par des faits ce que je crois avoir démontré

p190

dans celui-ci : ce sera une occasion de développer mon sentiment de plus en plus.

PARTIE 1 SECTION 4 CHAPITRE 2

on confirme par des faits ce qui a été prouvé dans le chapitre précédent.

13 " à Chartres, un jeune homme de vingt-trois à vingt-quatre ans, fils d' un artisan,... etc " .

p192

14 ce fait est rapporté dans les mémoires de l' académie des sciences. Il eut été à souhaiter qu' on eut interrogé ce jeune homme

sur le peu d' idées qu' il avoit,
quand il étoit sans l' usage de la parole ;
sur les premières qu' il acquit
depuis que l' ouïe lui fut rendue ; sur
les secours qu' il reçut, soit des objets
extérieurs, soit de ce qu' il entendoit
dire, soit de sa propre réflexion,
pour en faire de nouvelles ; en un
mot, sur tout ce qui put être à son
esprit une occasion de se former.
L' expérience agit en nous de si bonne
heure, qu' il n' est pas étonnant

p193

qu' elle se donne quelquefois pour
la nature même. Ici au contraire
elle agit si tard, qu' il eût été aisé de
ne pas s' y méprendre. Mais les théologiens
y vouloient reconnoître la
nature, et, tout habiles qu' ils
étoient, ils ne reconnurent ni l' une ni
l' autre. Nous n' y pouvons suppléer
que par des conjectures.
15 j' imagine que pendant 23
ans, ce jeune homme étoit à peu
près dans l' état où j' ai représenté
l' ame, quand ne disposant point
encore de son attention, elle la
donne aux objets, non pas à son
choix, mais selon qu' elle est entraînée
par la force avec laquelle ils
agissent sur elle. Il est vrai qu' élevé
parmi des hommes, il en recevoit
des secours qui lui faisoient lier quelques-unes
de ses idées à des signes.
Il n' est pas douteux qu' il ne sût faire
connoître par des gestes ses principaux
besoins, et les choses qui les
pouvoient soulager. Mais comme il
manquoit de noms pour désigner
celles qui n' avoient pas un si grand
rapport à lui, qu' il étoit peu intéressé

p194

à y suppléer par quelqu' autre
moyen et qu' il ne tiroit de dehors
aucun secours, il n' y pensoit jamais

que quand il en avoit une perception
actuelle. Son attention uniquement
attirée par des sensations vives,
cessoit avec ces sensations. Pour
lors la contemplation n'avoit aucun
exercice, à plus forte raison la mémoire.
16 quelquefois notre conscience,
partagée entre un grand
nombre de perceptions qui agissent
sur nous avec une force à peu près
égale, est si foible qu'il ne nous reste
aucun souvenir de ce que nous avons
éprouvé. à peine sentons-nous pour
lors que nous existons : des jours s'écouleraient
comme des momens, sans que
nous en fissions la différence ;
et nous éprouverions des milliers
de fois la même perception,
sans remarquer que nous l'avons
déjà eue. Un homme qui par l'usage
des signes a acquis beaucoup d'idées,
et se les est rendu familières, ne
peut pas demeurer longtemps dans
cette espèce de léthargie. Plus la provision

p195

de ses idées est grande, plus
il y a lieu de croire que quelqu'une
aura occasion de se réveiller, d'exercer
son attention, et de le retirer de
cet assoupissement. Par conséquent
moins on a d'idées, plus cette léthargie
doit être ordinaire. Qu'on
juge donc si pendant vingt-trois ans
que ce jeune homme de Chartres fut
sourd et muet, son âme put faire souvent
usage de son attention, de sa
réminiscence et de sa réflexion.
17 si l'exercice de ces premières
opérations étoit si borné, combien
celui des autres l'étoit-il davantage ?
Incapable de fixer et de déterminer
exactement les idées qu'il
recevoit par les sens, il ne pouvoit
ni en les composer, ni en les décomposer
se faire des notions à son
choix. N'ayant pas des signes assez
commodes pour comparer ses idées
les plus familières, il étoit rare qu'il
formât des jugemens. Il est même
vraisemblable que pendant le cours

des vingt-trois premières années de sa vie, il n' a pas fait un seul raisonnement. Raisonner, c' est former

p196

des jugemens, et les lier en observant la dépendance où ils sont les uns des autres. Or ce jeune homme n' a pu le faire, tant qu' il n' a pas eu l' usage des conjonctions, ou des particules qui expriment les rapports des différentes parties du discours. Il étoit donc naturel *qu' il ne tirât pas de la comparaison de ses idées tout ce qu' il semble qu' il en auroit pu tirer* . Sa réflexion, qui n' avoit pour objet que des sensations vives ou nouvelles, n' influoit point dans la plûpart de ses actions, et que fort peu dans les autres. Il ne se conduisoit que par habitude et par imitation, sur tout dans les choses qui avoient moins de rapport à ses besoins. C' est ainsi que faisant ce que la dévotion de ses parens exigeoit de lui, il n' avoit jamais songé au motif qu' on pouvoit avoir, et ignoroit qu' il y dût joindre une intention. Peut-être même l' imitation étoit-elle d' autant plus exacte, que la réflexion ne l' accompagnoit point ; car les distractions doivent être moins fréquentes dans un homme qui sait peu réfléchir.

p197

18 il semble que pour savoir ce que c' est que la vie, ce soit assez d' être et de se sentir. Cependant, au hazard d' avancer un paradoxe, je dirai que ce jeune homme en avoit à peine une idée. Pour un être qui ne réfléchit pas, pour nous-mêmes, dans ces momens où, quoiqu' éveillés, nous ne faisons, pour ainsi dire, que végéter, les sensations ne sont que des sensations, et elles ne deviennent des idées que lorsque la

réflexion nous les fait considérer comme images de quelque chose. Il est vrai qu'elles guidoient ce jeune homme dans la recherche de ce qui étoit utile à sa conservation, et l'éloignement de ce qui pouvoit lui nuire : mais il en suivoit l'impression sans réfléchir sur ce que c'étoit que se conserver, ou se laisser détruire. Une preuve de la vérité de ce que j'avance, c'est qu'il ne savoit pas bien distinctement ce que c'étoit que la mort. S'il avoit su ce que c'étoit que la vie, n'auroit-il pas vu aussi distinctement que nous,

p198

que la mort n'en est que la privation ? 19 nous voyons dans ce jeune homme quelques foibles traces des opérations de l'ame : mais si l'on excepte la perception, la conscience, l'attention, la réminiscence et l'imagination, quand elle n'est point encore à notre pouvoir, on ne trouvera aucun vestige des autres dans quelqu'un qui auroit été privé de tout commerce avec les hommes ; et qui, avec des organes sains et bien constitués, auroit, par exemple, été élevé parmi des ours. Presque sans réminiscence, il passeroit souvent par le même état sans reconnoître qu'il y eût été. Sans mémoire, il n'auroit aucun signe

p199

pour suppléer à l'absence des choses. N'ayant qu'une imagination dont il ne pourroit disposer, ses perceptions ne se réveilleroient, qu'autant que le hasard lui présenteroit un objet avec lequel quelques circonstances les auroient liées : enfin sans réflexion, il recevrait les impressions que les choses feroient sur ses sens, et ne leur obéiroit que par instinct. Il

imiteroit les ours en tout, auroit un cri à peu près semblable au leur, et se traîneroit sur les pieds et sur les mains. Nous sommes si fort portés à l'imitation, que peut-être un Descartes, à sa place, n'essayeroit pas seulement de marcher sur ses pieds.

20 mais quoi ! Me dira-t-on, la nécessité de pourvoir à ses besoins, et de satisfaire à ses passions, ne suffira-t-elle pas pour développer toutes les opérations de son ame ?

Je réponds que non ; parce que tant qu' il vivra sans aucun commerce avec le reste des hommes, il n' aura point occasion de lier ses idées à des signes arbitraires. Il sera

p200

sans mémoire, par conséquent, son imagination ne sera point à son pouvoir : d' où il résulte qu' il sera entièrement incapable de réflexion. 21 son imagination aura cependant un avantage sur la nôtre ; c' est qu' elle lui retracera les choses d' une maniere bien plus vive. Il nous est si commode de nous rappeler nos idées avec le secours de la mémoire, que notre imagination est rarement exercée. Chez lui, au contraire, cette opération tenant lieu de toutes les autres, l' exercice en sera aussi fréquent que ses besoins, et elle réveillera les perceptions avec plus de force. Cela peut se confirmer par l' exemple des aveugles qui ont communément le tact plus fin que nous ; car on en peut apporter la même raison.

22 mais cet homme ne disposera jamais lui-même des opérations de son ame. Pour le comprendre, voyons dans quelles circonstances elles pourront avoir quelque exercice.

p201

Je suppose qu' un monstre auquel
il a vu dévorer d' autres animaux,
ou que ceux avec lesquels il vit,
lui ont appris à fuir, vienne à lui :
cette vue attire son attention, réveille
les sentimens de frayeur qui
sont liés avec l' idée du monstre,
et le dispose à la fuite. Il échappe à
cet ennemi, mais le tremblement
dont tout son corps est agité, lui
en conserve quelque temps l' idée
présente ; voilà la contemplation :
peu après le hazard le conduit dans
le même lieu ; l' idée du lieu réveille
celle du monstre avec laquelle
elle s' étoit liée : voilà l' imagination.
Enfin, puisqu' il se reconnoît
pour le même être qui s' est déjà
trouvé dans ce lieu, il y a encore en
lui réminiscence. On voit par-là que
l' exercice de ces opérations dépend
d' un certain concours de circonstances
qui l' affectent d' une maniere particulière ;
et qu' il doit, par conséquent,
cesser, aussi-tôt que ces circonstances
cessent. La frayeur de cet
homme dissipée, si l' on suppose qu' il
ne retourne pas dans le même lieu, ou

p202

qu' il n' y retourne que quand l' idée
n' en sera plus liée avec celle du
monstre, nous ne trouverons rien
en lui qui soit propre à lui rappeler
ce qu' il a vu. Nous ne pouvons
réveiller nos idées, qu' autant qu' elles
sont liées à quelques signes : les
siennes ne le sont qu' aux circonstances
qui les ont fait naître : il ne peut
donc se les rappeler, que quand il
se retrouve dans ces mêmes circonstances.
De-là dépend l' exercice des
opérations de son ame. Il n' est pas le
maître, je le répète, de les conduire
par lui-même. Il ne peut qu' obéir
à l' impression que les objets font sur
lui ; et l' on ne doit pas attendre
qu' il puisse donner aucun signe de
raison.
23 je n' avance pas de simples

conjectures. Dans les forêts qui
confinent la Lithuanie et la Russie,
on prit en 1694 un jeune homme
d' environ dix ans, qui vivoit parmi
les ours : il ne donnoit aucune marque
de raison, marchoit sur ses
pieds et sur ses mains, n' avoit aucun
langage, et formoit des sons

p203

qui ne ressembloient en rien à ceux
d' un homme. Il fut longtemps avant
de pouvoir proférer quelques paroles,
encore le fit-il d' une maniere bien
barbare. Aussi-tôt qu' il put parler, on
l' interrogea sur son premier état, mais
il ne s' en souvint non plus que nous
nous souvenons de ce qui nous est arrivé au berceau.

24 ce fait prouve parfaitement
la vérité de ce que j' ai dit
sur le progrès des opérations de
l' ame. Il étoit aisé de prévoir que
cet enfant ne devoit pas se rappeler
son premier état. Il pouvoit en avoir
quelque souvenir au moment qu' on
l' en retira : mais ce souvenir uniquement
produit par une attention
donnée rarement, et jamais fortifiée
par la réflexion, étoit si foible que
les traces s' en effacèrent pendant
l' intervalle qu' il y eut du moment
où il commença à se faire des idées,
à celui où l' on put lui faire des

p204

questions. En supposant, pour épuiser
toutes les hypothèses, qu' il se fût
encore souvenu du temps qu' il vivoit
dans les forêts, il n' auroit pu se le
représenter que par les perceptions
qu' il se seroit rappellées. Ces perceptions
ne pouvoient être qu' en petit
nombre ; ne se souvenant point de
celles qui les avoient précédées,
suivies ou interrompues, il ne se seroit
point retracé la succession des
parties de ce temps. D' où il seroit arrivé

qu' il n' auroit jamais soupçonné
qu' elle eût eu un commencement,
et qu' il ne l' auroit cependant envisagée
que comme un instant.

En un mot, le souvenir confus
de son premier état l' auroit mis
dans l' embarras de s' imaginer d' avoir
toujours été, et de ne pouvoir
se représenter son éternité prétendue
que comme un moment. Je
ne doute donc pas qu' il n' eût été
bien surpris, quand on lui auroit
dit qu' il avoit commencé d' être ;
et qu' il ne l' eût encore été, quand
on auroit ajouté qu' il avoit passé
par différens accroissemens. Jusques-là

p205

incapable de réflexion, il n' auroit
jamais remarqué des changemens
aussi insensibles, et il auroit naturellement
été porté à croire qu' il avoit
toujours été tel qu' il se trouvoit au
moment où on l' engageoit à réfléchir
sur lui-même.

25 l' illustre secrétaire de l' académie
des sciences a fort bien remarqué
que le plus grand fonds des
idées des hommes, est dans leur commerce
réciproque. Cette vérité développée,
achevera de confirmer tout
ce que je viens de dire.

J' ai distingué trois sortes de signes :
les signes accidentels, les signes naturels
et les signes d' institution. Un
enfant élevé parmi les ours n' a que
le secours des premiers. Il est vrai
qu' on ne peut lui refuser les cris
naturels à chaque passion : mais
comment soupçonneroit-il qu' ils
soient propres à être les signes des
sentimens qu' il éprouve ? S' il vivoit
avec d' autres hommes, il leur entendroit
si souvent pousser des cris
semblables à ceux qui lui échappent,
que tôt ou tard il lieroit ces

p206

cris avec les sentimens qu' ils doivent exprimer. Les ours ne peuvent lui fournir les mêmes occasions : leurs mugissemens n' ont pas assez d' analogie avec la voix humaine. Par le commerce que ces animaux ont ensemble, ils attachent vraisemblablement à leurs cris les perceptions dont ils sont les signes, ce que cet enfant ne sauroit faire. Ainsi pour se conduire d' après l' impression des cris naturels, ils ont des secours qu' il ne peut avoir, et il y a apparence que l' attention, la réminiscence et l' imagination, ont chez eux plus d' exercice que chez lui : mais c' est à quoi se bornent toutes les opérations de leur ame.

p207

Puisque les hommes ne peuvent se faire des signes, qu' autant qu' ils vivent ensemble, c' est une conséquence que le fonds de leurs idées, quand leur esprit commence à se former, est uniquement dans leur commerce réciproque. Je dis, *quand leur esprit commence à se former*, parce qu' il est évident que lorsqu' il a fait des progrès, il connoît l' art de se faire des signes, et peut acquérir des idées sans aucun secours étranger. Il ne faudroit pas m' objecter qu' avant ce commerce l' esprit a déjà des idées, puisqu' il a des perceptions : car des perceptions qui n' ont jamais été l' objet de la réflexion, ne sont pas proprement des idées. Elles ne sont que des impressions faites dans l' ame, ausquelles il manque pour être des idées, d' être considérées comme images.

p208

26 il me semble qu' il est inutile de rien ajouter à ces exemples,

ni aux explications que j' en ai donné :
ils confirment bien sensiblement
que les opérations de l' esprit
se développent plus ou moins,
à proportion qu' on a l' usage des
signes.

Il s' offre cependant une difficulté :
c' est que si notre esprit ne fixe
ses idées que par des signes, nos
raisonnemens courent risque de ne
rouler souvent que sur des mots ; ce
qui doit nous jeter dans bien des
erreurs.

Je réponds que la certitude des
mathématiques lève cette difficulté.
Pourvu que nous déterminions si
exactement les idées simples attachées
à chaque signe, que nous puissions,
dans le besoin, en faire l' analyse ;
nous ne craignons pas plus de
nous tromper, que les mathématiciens,
lorsqu' ils se servent de leurs
chiffres. à la vérité cette objection
fait voir qu' il faut se conduire avec
beaucoup de précaution, pour ne pas

p209

s' engager, comme bien des philosophes,
dans des disputes de mots,
et dans des questions vaines et puérides :
mais par-là elle ne fait que
confirmer ce que j' ai moi-même remarqué.

27 on peut observer ici avec
quelle lenteur l' esprit s' élève à la
connaissance de la vérité. Locke en
fournit un exemple qui me paroît curieux.
Quoique la nécessité des signes
pour les idées des nombres ne lui ait
pas échappé, il n' en parle pas cependant
comme un homme bien assuré
de ce qu' il avance. Sans les signes,
dit-il, avec lesquels nous distinguons
chaque collection d' unités, à *peine*
pouvons-nous faire usage des nombres,
surtout dans les combinaisons
fort composées.

Il s' est apperçu que les noms
étoient nécessaires pour les idées archetypes,
mais il n' en a pas saisi la
vraie raison. " l' esprit, dit-il, ayant

p210

mis de la liaison entre les parties détachées de ces idées complexes ; cette union, qui n' a aucun fondement particulier dans la nature, cesseroit, s' il n' y avoit quelque chose qui la maintînt " . Ce raisonnement devoit, comme il l' a fait, l' empêcher de voir la nécessité des signes pour les notions des substances : car ces notions ayant un fondement dans la nature, c' étoit une conséquence que la réunion de leurs idées simples se conservât dans l' esprit sans le secours des mots. Il faut bien peu de chose pour arrêter les plus grands génies dans leurs progrès : il suffit, comme on le voit ici, d' une légère méprise qui leur échappe dans le moment même qu' ils défendent la vérité. Voilà ce qui a empêché Locke de découvrir combien les signes sont nécessaires à l' exercice des opérations de l' ame. Il suppose que l' esprit fait des propositions mentales dans lesquelles il

p211

joint ou sépare les idées sans l' intervention des mots. Il prétend même que la meilleure voie pour arriver à des connoissances, seroit de considérer les idées en elles-mêmes ; mais il remarque qu' on le fait fort rarement, tant, dit-il, la coutume d' employer des sons pour des idées a prévalu parmi nous. Après ce que j' ai dit, il est inutile que je m' arrête à faire voir combien tout cela est peu exact. M Wolf remarque qu' il est bien difficile que la raison ait quelque exercice dans un homme qui n' a pas l' usage des signes d' institution. Il en donne pour exemple les deux faits que je viens de rapporter, mais il ne les explique pas. D' ailleurs il n' a point connu l' absolue nécessité des signes, non plus que la maniere dont

ils concourent aux progrès des opérations de l' ame.

p212

Quant aux cartésiens et aux mallebranchistes, ils ont été aussi éloignés de cette découverte, qu' on peut l' être. Comment soupçonner la nécessité des signes, lorsqu' on pense avec Descartes que les idées sont innées, ou avec Mallebranche que nous voyons toutes choses en Dieu ?

p213

PARTIE 1 SECTION 5

des abstractions.

1 nous avons vu que les notions abstraites se forment en cessant de penser aux propriétés par où les choses sont distinguées, pour ne penser qu' aux qualités par où elles conviennent. Cessons de considérer ce qui détermine une étendue à être telle, un tout à être tel, nous aurons les idées abstraites d' étendue et de tout.

p214

Ces sortes d' idées ne sont donc que des dénominations que nous donnons aux choses envisagées par les endroits par où elles se ressemblent : c' est pourquoi on les appelle *idées générales* . Mais ce n' est pas assez d' en connoître l' origine ; il y a encore des considérations importantes à faire sur leur nécessité,

p215

et sur les vices qui les accompagnent.
2 elles sont sans doute absolument nécessaires. Les hommes étant obligés de parler des choses, selon qu'elles diffèrent, ou qu'elles conviennent, il a fallu qu'ils pussent les rapporter à des classes distinguées par des signes. Avec ce secours ils renferment dans un seul mot ce qui n'aurait pu, sans confusion, entrer dans de longs discours. On en voit un exemple sensible dans l'usage qu'on fait des termes de *substance*, *esprit*, *corps*, *animal*. Si l'on ne veut parler des choses, qu'autant qu'on se représente dans chacune un sujet qui en soutient les propriétés et les modes, on n'a besoin que du mot de *substance*. Si l'on a en vue d'indiquer plus particulièrement l'espèce des propriétés et des modes, on se sert du mot d'*esprit* ou de celui de *corps*. Si en réunissant ces deux idées, on a dessein de parler d'un tout vivant, qui se meut de lui-même et par instinct, on a le mot d'*animal*. Enfin, selon qu'on joindra à cette dernière

p216

notion les idées qui distinguent les différentes espèces d'animaux, l'usage fournit ordinairement des termes propres à rendre notre pensée d'une manière abrégée.
3 mais il faut remarquer que c'est moins par rapport à la nature des choses, que par rapport à la manière dont nous les connaissons, que nous en déterminons les genres et les espèces, ou, pour parler un langage plus familier, que nous les distribuons dans les classes subordonnées les unes aux autres. Si nous avons la vue assez perçante pour découvrir dans les objets un plus grand nombre de propriétés, nous apercevrons bien-tôt des différences entre ceux qui nous paroissent le plus conformes, et nous pourrions en conséquence les subdiviser en de nouvelles classes. Quoique,

différentes portions d' un même métal
soient, par exemple, semblables
par les qualités que nous leur connoissons,
il ne s' ensuit pas qu' elles le
soient par celles qui nous restent à
connoître. Si nous savions en faire

p217

la dernière analyse, peut-être trouverions-nous
autant de différence
entr' elles, que nous en trouvons
maintenant entre des métaux de différente
espèce.

4 ce qui rend les idées générales
si nécessaires, c' est la limitation de
notre esprit. Dieu n' en a nullement
besoin ; sa connoissance infinie comprend
tous les individus, et il ne lui
est pas plus difficile de penser à tous
en même temps, que de penser à un
seul. Pour nous, la capacité de notre
esprit est remplie, non seulement
lorsque nous ne pensons qu' à un
objet, mais même lorsque nous ne
le considérons que par quelque endroit.
Ainsi nous sommes obligés,
pour mettre de l' ordre dans nos pensées,
de distribuer les choses en différentes
classes.

5 des notions qui partent
d' une telle origine, ne peuvent être
que défectueuses ; et, vraisemblablement,
il y aura du danger à nous
en servir, si nous ne le faisons avec
précaution. Aussi les philosophes
sont-ils tombés à ce sujet dans une

p218

erreur qui a eu de grandes suites :
ils ont réalisé toutes leurs abstractions,
ou les ont regardées comme
des êtres qui ont une existence
réelle, indépendamment de celle des
choses. Voici, je pense, ce qui
a donné lieu à une opinion aussi
absurde.

6 toutes nos premières idées

ont été particulières ; c' étoient certaines sensations de lumière, de couleur, etc. Ou certaines opérations de l' ame. Or toutes ces idées présentent une vraie réalité, puisqu' elles ne sont proprement que notre être différemment modifié. Car nous ne saurions rien appercevoir en nous, que nous ne le regardions comme à nous, comme appartenant à notre être, ou comme étant notre être de telle ou telle façon : c' est-à-dire, sentant, voyant, etc. Telles sont toutes nos idées dans leur origine.

Notre esprit étant trop borné pour réfléchir en même temps sur toutes les modifications qui peuvent lui appartenir, il est obligé de les distinguer, afin de les prendre les unes après les autres. Ce qui sert de fondement à cette distinction, c' est que ses modifications changent, et se succèdent continuellement dans son être, qui lui paroît un certain fonds qui demeure toujours le même.

Il est certain que ces modifications distinguées de la sorte de l' être

qui en est le sujet, n' ont plus aucune réalité. Cependant l' esprit ne peut pas réfléchir sur rien ; car ce seroit proprement ne pas réfléchir. Comment donc ces modifications, prises d' une manière abstraite, ou séparément de l' être auquel elles appartiennent, et qui ne leur convient qu' autant qu' elles y sont renfermées, deviendront-elles l' objet de l' esprit ? C' est qu' il continue de les regarder comme des êtres. Accoutumé, toutes les fois qu' il les considère comme étant à lui, à les appercevoir avec la réalité de son être, dont pour lors elles ne sont pas distinctes, il leur conserve, autant qu' il peut, cette même réalité, dans le temps même

qu' il les en distingue. Il se contredit : d' un côté, il envisage ses modifications sans aucun rapport à son être, et elles ne sont plus rien ; d' un autre côté, parce que le néant ne peut se saisir, il les regarde comme quelque chose, et continue de leur attribuer cette même réalité avec laquelle il les a d' abord aperçues, quoiqu' elle ne puisse plus leur convenir. En un

p221

mot ces abstractions, quand elles n' étoient que des idées particulières, se sont liées avec l' idée de l' être, et cette liaison subsiste. Quelque vicieuse que soit cette contradiction, elle est néanmoins nécessaire. Car si l' esprit est trop limité pour embrasser tout à la fois son être et ses modifications, il faudra bien qu' il les distingue, en formant des idées abstraites : et, quoique par-là les modifications perdent toute la réalité qu' elles avoient, il faudra bien encore qu' il leur en suppose, parce qu' autrement il n' en pourroit jamais faire l' objet de sa réflexion. C' est cette nécessité qui est cause que bien des philosophes n' ont pas soupçonné que la réalité des idées abstraites fut l' ouvrage de l' imagination. Ils ont vu que nous étions absolument engagés à considérer ces idées comme quelque chose de réel, ils s' en sont tenus là ; et, n' étant pas remontés à la cause qui nous les fait apercevoir sous cette fausse apparence, ils ont conclu qu' elles étoient en effet des êtres.

p222

On a donc réalisé toutes ces notions ; mais plus ou moins selon que les choses, dont elles sont des idées partielles, paroissent avoir plus ou moins de réalité. Les idées des modifications

ont participé à moins de degrés d' être, que celles des substances, et celles des substances finies en ont encore eu moins que celle de l' être infini.

7 ces idées réalisées de la sorte ont été d' une fécondité merveilleuse. C' est à elles que nous devons l' heureuse découverte des *qualités occultes, des formes substantielles, des espèces intentionnelles* : ou, pour ne parler que de ce qui est commun aux modernes, c' est à elles que nous devons *ces genres, ces espèces, ces essences et ces différences* , qui sont tout autant d' êtres qui vont se placer dans chaque substance, pour la déterminer à être ce qu' elle est. Lorsque les philosophes se servent de

p223

ces mots, *être, substance, essence, genre, espèce* ; il ne faut pas s' imaginer qu' ils n' entendent que certaines collections d' idées simples qui nous viennent par sensation et par réflexion : ils veulent pénétrer plus avant, et voir dans chacun d' eux des réalités spécifiques. Si même nous descendons dans un plus grand détail, et que nous passions en revue les noms des substances ; *corps, animal, homme, métal, or, argent, etc.* tous dévoilent aux yeux des philosophes des êtres cachés au reste des hommes. Une preuve qu' ils regardent ces mots comme signe de quelque réalité, c' est que, quoiqu' une substance ait souffert quelque altération, ils ne laissent pas de demander, si elle appartient encore à la même espèce, à laquelle elle se rapportoit avant ce changement : question qui deviendrait superflue, s' ils mettoient les notions des substances et celles de leurs espèces dans différentes collections d' idées simples. Lorsqu' ils demandent *si de la glace et de la neige*

p224

sont de l' eau ; si un foetus monstrueux est un homme ; si Dieu, les esprits, les corps, ou même le vuide sont des substances :

il est évident que la question n' est pas si ces choses conviennent avec les idées simples rassemblées sous ces mots, *eau, homme, substance ;* elle se résoudroit d' elle-même. Il s' agit de sçavoir si ces choses renferment certaines essences, certaines réalités qu' on suppose que ces mots, *eau, homme, substance* signifient.

8 ce préjugé a fait imaginer à tous les philosophes qu' il faut définir les substances par la différence la plus prochaine et la plus propre à en expliquer la nature. Mais nous sommes encore à attendre d' eux un exemple de ces sortes de définitions. Elles seront toujours défectueuses par l' impuissance où ils sont de connoître les essences : impuissance dont ils ne se doutent pas, parce qu' ils se préviennent pour des idées abstraites qu' ils réalisent, et qu' ils prennent ensuite pour l' essence même des choses.

9 l' abus des notions abstraites

p225

réalisées se montre encore bien visiblement, lorsque les philosophes, non contents d' expliquer à leur manière la nature de ce qui est, ont voulu expliquer la nature de ce qui n' est pas. On les a vu parler des créatures purement possibles, comme des créatures existantes, et tout réaliser, jusqu' au néant d' où elles sont sorties. Où étoient les créatures, a-t-on demandé, avant que Dieu les eût créées ? La réponse est facile ; car c' est demander où elles étoient avant qu' elles fussent, à quoi, ce me semble, il suffit de répondre qu' elles n' étoient nulle part.

L' idée des créatures possibles n' est qu' une abstraction réalisée, que nous avons formée, en cessant de penser

à l' existence des choses, pour ne penser qu' aux autres qualités que nous leur connoissons. Nous avons pensé, à l' étendue, à la figure, au mouvement et au repos des corps, et nous avons cessé de penser à leur existence. Voilà comment nous nous sommes fait l' idée des corps possibles :

p226

idée qui leur ôte toute leur réalité, puisqu' elle les suppose dans le néant ; et qui, par une contradiction évidente, la leur conserve, puisqu' elle nous les représente comme quelque chose d' étendu, de figuré, etc.

Les philosophes n' appercevant pas cette contradiction, n' ont pris cette idée que par ce dernier endroit. En conséquence ils ont donné à ce qui n' est point les réalités de ce qui existe : et quelques-uns ont cru résoudre d' une manière sensible les questions les plus épineuses de la création. 10 " je crains, dit Locke, que la manière dont on parle des facultés de l' ame,... etc " .

p227

Cette crainte est digne d' un sage philosophe ; car, pourquoi agiteroit-on comme des questions fort importantes ; *si le jugement appartient à l' entendement ou à la volonté ; s' ils sont l' un et l' autre également actifs ou également libres ; si la volonté est capable de connoissance, ou si ce n' est qu' une faculté aveugle ; si enfin elle commande à l' entendement, ou si celui-ci la guide et la détermine ?* Si, par *entendement et volonté* , les philosophes ne vouloient exprimer que l' ame envisagée par rapport à certains actes qu' elle produit, ou peut produire, il est évident que le jugement, l' activité et la liberté appartiendroient

à l' entendement, ou ne lui
appartiendroient pas, selon qu' en parlant
de cette faculté, on considérerait
plus ou moins de ces actes. Il en est
de même de la volonté. Il suffit dans
ces sortes de cas d' expliquer les
termes, en déterminant par des analyses
exactes les notions qu' on se
fait des choses. Mais les philosophes

p228

ayant été obligés de se représenter
l' ame par des abstractions, ils en
ont multiplié l' être ; et l' entendement
et la volonté ont subi le sort
de toutes les notions abstraites.
Ceux même, tels que les cartésiens,
qui ont remarqué expressément que
ce ne sont point là des êtres distingués
de l' ame, ont agité toutes les
questions que je viens de rapporter.
Ils ont donc réalisé ces notions
abstraites contre leur intention, et
sans s' en appercevoir. C' est qu' ignorant
la manière de les analyser, ils
étoient incapables d' en connoître les
défauts ; et, par conséquent, de s' en
servir avec toutes les précautions
nécessaires.
11 ces sortes d' abstractions
ont infiniment obscurci tout ce qu' on
a écrit sur la liberté : question où
bien des plumes ne paroissent s' être
exercées, que pour l' obscurcir davantage.
L' entendement, disent
quelques philosophes, est une faculté
qui reçoit les idées, et la
volonté est une faculté aveugle par
elle-même, et qui ne se détermine

p229

qu' en conséquence des idées que
l' entendement lui présente. Il ne
dépend pas de l' entendement d' appercevoir
ou non les idées et les
rapports de vérité ou de probabilité,
qui sont entr' elles. Il n' est pas

libre, il n' est pas même actif ; car il ne produit point en lui les idées du blanc et du noir, et il voit nécessairement que l' une n' est pas l' autre. La volonté agit, il est vrai : mais, aveugle par elle-même, elle suit le *dictamen* de l' entendement : c' est-à-dire, qu' elle se détermine conséquemment à ce que lui prescrit une cause nécessaire. Elle est donc aussi nécessaire. Or si l' homme étoit libre, ce seroit par l' une ou l' autre de ces facultés. L' homme n' est donc pas libre.

Pour réfuter tout ce raisonnement, il suffit de remarquer que ces philosophes se font de l' entendement et de la volonté des phantômes qui ne sont que dans leur imagination. Si ces facultés étoient telles qu' ils se les représentent, sans doute que la liberté n' auroit jamais

p230

lieu. Je les invite à rentrer en eux-mêmes, et je leur répons que, pourvu qu' ils veuillent renoncer à ces réalités abstraites, et analyser leurs pensées, ils verront les choses d' une manière bien différente. Il n' est point vrai, par exemple, que l' entendement ne soit ni libre, ni actif ; les analyses que nous en avons données, démontrent le contraire. Mais il faut convenir que cette difficulté est grande, si même elle n' est insoluble, dans l' hypothèse des idées innées.

12 je ne sçais si, après ce que je viens de dire, on pourra enfin abandonner toutes ces abstractions réalisées : plusieurs raisons me font appréhender le contraire. Il faut se souvenir que nous avons dit que les noms des substances tiennent dans notre esprit la place que les sujets occupent hors de nous : ils y ont le lien et le soutien des idées simples, comme les sujets le

p231

sont au dehors des qualités. Voilà pourquoi nous sommes toujours tentés de les rapporter à ce sujet, et de nous imaginer qu' ils en expriment la réalité même.

En second lieu : j' ai remarqué ailleurs que nous pouvons connoître toutes les idées simples dont les notions archétypes se sont formées. Or l' essence d' une chose étant, selon les philosophes, ce qui la constitue ce qu' elle est, c' est une conséquence que nous puissions dans ces occasions avoir des idées des essences : aussi leur avons-nous donné des noms. Par exemple, celui de *justice* signifie l' essence du juste, celui de *sagesse* , l' essence du sage, etc. C' est peut-être là une des raisons qui a fait croire aux scholastiques que pour avoir des noms qui exprimassent les essences des substances, ils n' avoient qu' à suivre l' analogie du langage. Ainsi ils ont fait les mots de *corporité*, *d' animalité*, et *d' humanité* ,

p232

pour désigner les essences du *corps* , de l' *animal* et de l' *homme* . Ces termes leur étant devenus familiers, il est bien difficile de leur persuader qu' ils sont vuides de sens.

En troisième lieu ; il n' y a que deux moyens de se servir des mots ; s' en servir après avoir fixé dans son esprit toutes les idées simples qu' ils doivent signifier, ou seulement après les avoir supposés signes de la réalité même des choses. Le premier moyen est, pour l' ordinaire, embarrassant, parce que l' usage n' est pas toujours assez décidé. Les hommes voyant les choses différemment, selon l' expérience qu' ils ont acquise, il est difficile qu' ils s' accordent sur le nombre et sur la qualité des idées de bien des noms. D' ailleurs, lorsque cet accord se rencontre, il n' est

*pas toujours aisé de saisir dans sa
juste étendue le sens d' un terme :
pour cela il faudrait du temps, de
l' expérience et de la réflexion. Mais
il est bien plus commode de supposer
dans les choses une réalité
dont on regarde les mots comme*

p233

*les véritables signes ; d' entendre par
ces noms, homme, animal, etc. Une
entité qui détermine et distingue
ces choses, que de faire attention à
toutes les idées simples qui peuvent
leur appartenir. Cette voie satisfait
tout à la fois notre impatience et
notre curiosité. Peut-être y a-t-il
peu de personnes, même parmi celles
qui ont le plus travaillé à se
défaire de leurs préjugés, qui ne
sentent quelque penchant à rapporter
tous les noms des substances à
des réalités inconnues. Cela paroît
même dans des cas où il est facile
d' éviter l' erreur, parce que nous sçavons
bien que les idées que nous
réalisons, ne sont pas de véritables
êtres. Je veux parler des êtres moraux,
tels que la gloire, la guerre,
la renommée , ausquels nous n' avons
donné la dénomination d' être , que
parce que dans les discours les plus
sérieux, comme dans les conversations
les plus familières, nous les
imaginons sous cette idée.
13 c' est-là certainement une
des sources des plus étendues de nos*

p234

erreurs. Il suffit d' avoir supposé que
les mots répondent à la réalité des
choses, pour les confondre avec
elles, et pour conclure qu' ils en
expliquent parfaitement la nature.
Voilà pourquoi celui qui fait une
question, et qui s' informe ce que
c' est que tel ou tel corps, croit,

comme Locke le remarque, demander quelque chose de plus qu' un nom, et que celui qui lui répond, *c' est du fer*, croit aussi lui apprendre quelque chose de plus. Mais avec un tel jargon il n' y a point d' hypothèse, quelque' inintelligible qu' elle puisse être, qui ne se soutienne. Il ne faut plus s' étonner de la vogue des différentes sectes.

14 il est donc bien important de ne pas réaliser nos abstractions. Pour éviter cet inconvénient, je ne connois qu' un moyen, c' est de sçavoir développer l' origine et la génération de toutes nos notions abstraites. Mais ce moyen a été inconnu aux philosophes, et c' est en vain qu' ils ont tâché d' y suppléer par des définitions. La cause de leur

p235

ignorance à cet égard, c' est le préjugé où ils ont toujours été qu' il falloit commencer par les idées générales : car, lorsqu' on s' est défendu de commencer par les particulières, il n' est pas possible d' expliquer les plus abstraites qui en tirent leur origine. En voici un exemple.

Après avoir défini l' impossible par *ce qui implique contradiction* ; le possible, par *ce qui ne l' implique pas* ; et l' être, par *ce qui peut exister* : on n' a pas sçû donner d' autre définition de l' existence, sinon, qu' elle est *le complément de la possibilité* . Mais je demande si cette définition présente quelque idée, et si l' on ne seroit pas en droit de jeter sur elle le ridicule qu' on a donné à quelques-unes de celles d' Aristote.

Si le possible est *ce qui n' implique pas contradiction* , la possibilité est *la non-implication de contradiction* . L' existence est donc *le complément de la non-implication de contradiction* . Quel langage ! En observant mieux l' ordre naturel des idées, on auroit vu que la notion de la possibilité ne se forme

p236

que d' après celle de l' existence.
Je pense qu' on n' adopte ces sortes
de définitions, que parce que, connoissant
d' ailleurs la chose définie,
on n' y regarde pas de si près. L' esprit
qui est frappé de quelque clarté,
la leur attribue, et ne s' aperçoit
point qu' elles sont inintelligibles.
Cet exemple fait voir combien il
est important de s' attacher à ma
méthode : c' est-à-dire, de substituer
toujours des analyses aux définitions
des philosophes. Je crois même
qu' on devrait porter le scrupule jusqu' à
éviter de se servir des expressions
dont ils paroissent le plus jaloux.
L' abus en est devenu si familier,
qu' il est difficile, quelque soin
qu' on se donne, qu' elles ne fassent
mal saisir une pensée au commun
des lecteurs. Locke en est un exemple.
Il est vrai qu' il n' en fait pour
l' ordinaire que des applications fort
justes : mais on l' entendroit dans
bien des endroits avec plus de facilité,
s' il les avoit entièrement bannies
de son stile. Je n' en juge au reste
que par la traduction.

p237

Ces détails font voir quelle est
l' influence des idées abstraites. Si
leurs défauts ignorés, ont fort obscurci
toute la métaphysique, aujourd' hui
qu' ils sont connus, il ne tiendra
qu' à nous d' y remédier.

p238

PARTIE 1 SECTION 6

*de quelques jugemens qu' on a
attribués à l' ame sans fondement,*

*ou solution d' un problème
de métaphysique.*

1 je crois n' avoir jusqu' ici attribué
à l' ame aucune opération que
chacun ne puisse appercevoir en lui-même.

Mais les philosophes, pour
rendre raison des phénomènes de la
vue, ont supposé que nous formons
certains jugemens, dont nous n' avons
nulle conscience. Cette opinion est si
généralement reçue, que Locke, le
plus circonspect de tous, l' a adoptée :

voici comment il s' explique.
" une observation qu' il est à propos
de faire au sujet de la perception,... etc. "

p242

2 tout ce raisonnement suppose
que l' image qui se trace dans
l' oeil à la vûe d' un globe, n' est
qu' un cercle plat, éclairé et coloré
différemment, ce qui est vrai. Mais
il suppose encore, et c' est ce qui
me paroît faux, que l' impression
qui se fait dans l' ame en conséquence,
ne nous donne que la perception
de ce cercle ; que si nous
voyons le globe d' une figure convexe,
c' est parce qu' ayant acquis
par l' expérience du toucher l' idée
de cette figure, et que sachant quelle
sorte d' image elle produit en nous
par la vûe ; nous nous sommes accoutumés,
contre le rapport de
cette image, à la juger convexe :
jugement qui, pour me servir de
l' expression que Locke employe peu
après, *change l' idée de la sensation,*
et nous la représente autre qu' elle n' est
en elle-même .

3 parmi ces suppositions, Locke
avance sans preuve que la sensation
de l' ame ne représente rien de
plus que l' image que nous savons
se tracer dans l' oeil. Pour moi, quand
je regarde un globe, je vois autre
chose qu' un cercle plat : expérience
à laquelle il me paroît tout naturel
de m' en rapporter. Il y a d' ailleurs
bien des raisons pour rejeter les
jugemens auxquels ce philosophe a

recours. D'abord il suppose que nous

p243

connoissons quelle sorte d'images
les corps convexes produisent en
nous, et quels changemens arrivent
dans la réflexion de la lumière, selon
la différence des figures sensibles
des corps : connoissances que
la plus grande partie des hommes
n' a point, quoiqu' ils voyent les
figures de la même manière que les
philosophes. En second lieu, nous
aurions beau joindre ces jugemens
à la vision, nous ne les confondrions
jamais avec elle, comme Locke le
suppose ; mais nous verrions d' une
façon et nous jugerions d' une autre.
Je vois un bas-relief, je sais à
n' en pas douter qu' il est peint sur
une surface platte ; je l' ai touché :
cependant cette connoissance, l' expérience
réitérée, et tous les jugemens
que je puis faire, n' empêchent
point que je ne voye des figures convexes.
Pourquoi cette apparence
continue-t-elle ? Pourquoi un jugement
qui a la vertu de me faire
voir les choses tout autrement qu' elles
ne sont dans l' idée que m' en

p244

donnent mes sensations, n' auroit-il
pas la vertu de me les faire
voir conforme à cette idée ? On
peut raisonner de même sur l' apparence
de rondeur sous laquelle nous
voyons de loin un bâtiment que
nous savons et jugeons être quarré,
et sur mille autres exemples semblables.
4 en troisième lieu, une raison
qui suffiroit seule pour détruire cette
opinion de Locke, c' est qu' il est
impossible de nous faire avoir conscience
de ces sortes de jugemens.
On se fonde envain sur ce qu' il paroît
se passer dans l' ame bien des

choses dont nous ne prenons pas
connaissance. Parce que j' ai dit ailleurs,
il est vrai que nous pourrions
bien oublier ces jugemens le
moment d' après que nous les aurions
formés : mais lorsque nous en
ferions l' objet de notre réflexion, la
conscience en seroit si vive, que
nous ne pourrions plus les révoquer
en doute.

p245

5 en suivant le sentiment de
Locke dans toutes ses conséquences,
il faudroit raisonner sur les distances,
les situations, les grandeurs et
l' étendue, comme il a fait sur les
figures. Ainsi l' on diroit : " lorsque
nous regardons une vaste campagne,
il est certain que l' idée
qui s' imprime dans notre esprit à
cette vue, représente une surface
platte, ombragée et colorée diversement,
avec différens dégrés
de lumière dont nos yeux sont
frappés. Mais comme nous sommes
accoutumés par l' usage à
distinguer quelle sorte d' image
les corps différemment situés,
différemment distans, différemment
grands et différemment étendus,
produisent ordinairement
en nous, et quels changemens
arrivent dans la réflexion de la
lumière, selon la différence des
distances, des situations, des
grandeurs et de l' étendue ; nous
mettons aussi-tôt, à la place de
ce qui nous paroît, la cause même
des images que nous voyons, et

p246

cela en vertu d' un jugement que
la coutume nous a rendu habituel ;
de sorte que joignant à la vision
un jugement que nous confondons
avec elle, nous nous formons les

idées de différentes situations,
distances, grandeurs et étendues,
quoique dans le fond nos yeux
ne nous représentent qu' un plan
ombragé et coloré diversement. "
cette application du raisonnement
de Locke est d' autant plus
juste que les idées de situation, de
distance, de grandeur et d' étendue,
que nous donne la vue d' une campagne,
se trouve toutes en petit
dans la perception des différentes
parties d' un globe. Cependant ce
philosophe n' a pas adopté ces conséquences.
En exigeant dans son
problème que le globe et le cube
soient à peu près de la même grandeur,
il fait assez entendre que la
vûe peut, sans le secours d' aucun jugement,
nous donner différentes
idées de grandeur. C' est pourtant
une contradiction : car on ne conçoit
pas comment on auroit des

p247

idées des grandeurs, sans en avoir
des figures.
6 d' autres n' ont pas fait difficulté
d' admettre ces conséquences.
M De Voltaire, célèbre par
quantité d' ouvrages, rapporte
et approuve le sentiment du docteur Barclai,
qui assuroit que ni situations,
ni distances, ni grandeurs,
ni figures ne seroient discernées par
un aveugle-né, dont les yeux recevraient
tout-à-coup la lumière.
7 je regarde, dit-il, de fort
loin par un petit trou un homme
posté sur un toit ; le lointain et le
peu de rayons m' empêchent d' abord
de distinguer si c' est un homme :
l' objet me paroît très-petit, je crois
voir une statue de deux pieds tout
au plus : l' objet se remue, je juge
que c' est un homme, et dès cet instant
cet homme me paroît de la grandeur
ordinaire.
8 j' admets, si l' on veut, ce

jugement et l' effet qu' on lui attribue ;
mais il est encore bien éloigné
de prouver la thèse du docteur Barclai.
Il y a ici un passage subit d' un
premier jugement à un second tout
opposé. Cela engage à fixer l' objet
avec plus d' attention, afin d' y trouver
la taille ordinaire à un homme.
Cette attention violente produit vraisemblablement
quelque changement dans
le cerveau, et de-là dans les
yeux ; ce qui fait voir un homme
d' environ cinq pieds. C' est-là un cas
particulier, et le jugement qu' il fait
faire est tel qu' on ne peut nier d' en
avoir conscience. Pourquoi n' en seroit-il
pas de même dans toute autre
occasion, si nous formions toujours,
comme on le suppose, de semblables
jugemens ?
Qu' un homme qui n' étoit qu' à
quatre pas de moi, s' éloigne jusqu' à
huit, l' image qui s' en trace au fond
de mes yeux en sera la moitié plus
petite. Pourquoi donc continuai-je à
le voir à peu près de la même grandeur ?
Vous l' apercevez d' abord,
répondra-t-on, la moitié moins grand ;

mais la liaison que l' expérience a mise
dans votre cerveau entre l' idée d' un
homme et celle de la hauteur de
cinq à six pieds, vous force à imaginer
par un jugement soudain un
homme d' une telle hauteur, et à
voir une telle hauteur en effet. Voilà,
je l' avoue, une chose que je ne
saurais confirmer par ma propre expérience.
Une première perception
pourroit-elle s' éclipser si vite, et un
jugement la remplacer si soudainement,
qu' on ne pût remarquer le
passage de l' une à l' autre, lorsqu' on
y donneroit toute son attention ?
D' ailleurs que cet homme s' éloigne
à seize pas, à trente-deux, à soixante
quatre et toujours de la sorte ;

pourquoi me paroîtra-t-il diminuer
peu à peu, jusqu' à ce qu' enfin
je cesse entièrement de le voir ?
Si la perception de la vue est l' effet
d' un jugement par lequel j' ai lié
l' idée d' un homme à celle de la
hauteur de cinq à six pieds ; cet
homme devrait tout-à-coup disparaître
à mes yeux, ou je devrais,
à quelque distance qu' il s' éloignât

p250

de moi, continuer à le voir de la
même grandeur. Pourquoi diminuera-t-il
plus vite à mes yeux qu' à
ceux d' un autre, quoique nous ayons
la même expérience ? Enfin qu' on
désigne à quel point de distance, ce
jugement doit commencer à perdre
de sa force ?
9 ceux que je combats, comparent
le sens de la vûe à celui de
l' ouïe, et concluent de l' un à l' autre.
Par les sons, disent-ils, l' oreille
est frappée ; on entend des tons et
rien de plus : par la vûe, l' oeil est
ébranlé ; on voit des couleurs et rien
de plus. Celui qui pour la première
fois de sa vie entendroit le bruit du
canon, ne pourroit juger, si on tire
ce canon à une lieuë, ou à trente
pas. Il n' y a que l' expérience qui
puisse l' accoutumer à juger de la distance
qui est entre lui et l' endroit
d' où part ce bruit. C' est la même
chose précisément par rapport aux
rayons de lumière, qui partent d' un
objet ; ils ne nous apprennent point
du tout où est cet objet.
10 l' ouïe par elle-même n' est

p251

pas faite pour nous donner l' idée de
la distance, et même, en y joignant
le secours de l' expérience, l' idée
qu' elle en fournit, est encore la
plus imparfaite de toutes. Il y a des

occasions où il en est à peu près de même de la vûe. Si je regarde par un trou un objet éloigné, sans appercevoir ceux qui m' en séparent, je n' en connois la distance que fort imparfaitement. Alors je me rappelle les connoissances que je dois à l' expérience, et je juge cet objet plus ou moins loin, selon qu' il me paroît plus ou moins au-dessous de sa grandeur ordinaire. Voilà donc un cas où il est nécessaire de joindre un jugement au sens de la vûe comme à celui de l' ouïe : mais remarquez bien qu' on en a conscience, et qu' après, comme auparavant, nous ne connoissons les distances, que d' une maniere fort imparfaite. J' ouvre ma fenêtre, et j' aperçois un homme à l' extrémité de la ruë : je vois qu' il est loin de moi, avant que j' aye encore formé aucun

p252

jugement. Il est vrai que ce ne sont pas les rayons de la lumière qui partent de lui, qui m' apprennent le plus exactement combien il est éloigné de moi ; mais ce sont ceux qui partent des objets qui sont entre deux. Il est naturel que la vûe de ces objets me donne quelque idée de la distance où je suis de cet homme, il est même impossible que je n' aye pas cette idée, toutes les fois que je les aperçois.

11 vous vous trompez, me dira-t-on. Les jugemens soudains, presque uniformes que votre ame à un certain âge porte des distances, des grandeurs, des situations, vous font penser qu' il n' y a qu' à ouvrir les yeux, pour voir de la manière dont vous voyez. Cela n' est pas, il y faut le secours des autres sens. Si vous n' aviez que celui de la vûe, vous n' auriez aucun moyen pour connoître l' étendue.

12 qu' apercevrais-je donc ?

Un point mathématique. Non sans doute. Je verrois certainement de la

lumière et des couleurs. Mais la lumière

p253

et les couleurs ne retracent-elles pas nécessairement différentes distances, différentes grandeurs, différentes situations ? Je regarde devant moi, en haut, en bas, à droite, à gauche : je vois une lumière répandue en tout sens, et plusieurs couleurs qui certainement ne sont pas concentrées dans un point : je n' en veux pas davantage. Je trouve là indépendamment de tout jugement, sans le secours des autres sens, l' idée de l' étendue avec toutes ses dimensions.

Je suppose un oeil animé : qu' on me permette cette supposition, toute bizarre qu' elle paroisse. Dans le sentiment du docteur Barclai, cet oeil verroit une lumière colorée ; mais il n' appercevrait ni étendue, ni grandeurs, ni distances, ni situations, ni figures. Il s' accoutumeroit donc à juger que toute la nature n' est qu' un point mathématique. Qu' il soit uni à un corps humain, lorsque son ame a contracté depuis long-tems l' habitude de former ce jugement. On croira sans doute que

p254

cette ame n' a plus qu' à se servir des sens qu' elle vient d' acquérir, pour se faire des idées de grandeurs, de distances, de situations et de figures. Point du tout : les jugemens habituels, soudains et uniformes, qu' elle a formés de tout tems, changeront les idées de ces nouvelles sensations ; de sorte qu' elle touchera des corps, et assurera qu' ils n' ont ni étendue, ni situation, ni grandeurs, ni figures.

13 il seroit curieux de découvrir les loix que Dieu suit, quand

il nous enrichit des différentes sensations
de la vûe : sensations qui non-seulement
nous avertissent mieux
que toutes les autres des rapports
des choses à nos besoins et à la conservation
de notre être ; mais qui annoncent
encore d' une manière plus
éclatante l' ordre, la beauté et la
grandeur de l' univers. Quelque importante
que soit cette recherche,
je l' abandonne à d' autres. Il me suffit
que ceux qui voudront ouvrir les
yeux, conviennent qu' ils apperçoivent
de la lumière, des couleurs, de

p255

l' étendue ; des grandeurs, etc. Je ne
remonte pas plus haut, parce que
c' est-là que je commence à avoir
une connoissance évidente.

14 examinons à notre tour
ce qui arriveroit à un aveugle-né,
à qui on donneroit le sens de la
vûe.

Cet aveugle s' est formé des idées
de l' étendue, des grandeurs, etc.
En réfléchissant sur les différentes
sensations qu' il éprouve, quand il
touche des corps. Il prend un bâton
dont il sent que toutes les parties ont
une même détermination : voilà d' où
il tire l' idée d' une ligne droite. Il
en touche un autre dont les parties
ont différentes déterminations, ensorte
que si elles étoient continuées,
elles aboutiroient à différens points ;
voilà d' où il tire l' idée d' une ligne
courbe. De-là il passe à celles d' angle,
de cube, de globe et de toutes
sortes de figures. Telle est l' origine
des idées qu' il a sur l' étendue. Mais
il ne faut pas croire qu' au moment
qu' il ouvre les yeux, il jouisse déjà
du spectacle que produit dans toute

p256

la nature ce mélange admirable de

lumière et de couleur. C' est un trésor
qui est renfermé dans les nouvelles
sensations qu' il éprouve ; la
réflexion peut seul le lui découvrir,
et lui en donner la vraie jouissance.
Lorsque nous fixons nous-mêmes
les yeux sur un tableau fort composé,
et que nous le voyons tout
entier, nous ne nous en formons encore
aucune idée déterminée. Pour
le voir comme il faut, nous sommes
obligés d' en considérer toutes
les parties les unes après les autres.
Quel tableau que l' univers à des yeux
qui s' ouvrent à la lumière pour la
première fois !
Je passe au moment où cet homme
est en état de réfléchir sur ce qui
lui frappe la vûe. Certainement tout
n' est pas devant lui comme un point.
Il apperçoit donc une étendue en
longueur, largeur et profondeur.
Qu' il analyse cette étendue, il se fera
les idées de surface, de lignes, de
point et de toutes sortes de figures :
idées qui seront semblables à celles
qu' il a acquises par le toucher, car

p257

de quelques sens que l' étendue vienne
à notre connoissance, elle ne peut
être représentée de deux manières
différentes. Que je voye ou que je
touche un cercle et une règle, l' idée
de l' un ne peut jamais offrir
qu' une ligne courbe, et celle de l' autre
qu' une ligne droite. Cet veuglé
distinguera donc à la vûe le globe
du cube, puisqu' il y reconnoîtra
les mêmes idées qu' il s' en étoit faites
par le toucher.
On pourroit cependant l' engager
à suspendre son jugement, en lui
faisant la difficulté suivante. Ce
corps, lui diroit-on, vous paroît
à la vûe un globe, cet autre vous
paroît un cube : mais sur quel fondement
assurerez-vous que le premier
est le même que vous a donné
au toucher l' idée du globe, et le
second le même qui vous a donné

celle du cube ? Qui vous a dit que ces corps doivent avoir au toucher la même figure qu' ils ont à la vûe ? Que savez-vous si celui qui paroît un globe à vos yeux, ne sera pas le cube, quand vous y porterez la main ?

p258

Qui peut même vous répondre qu' il y ait là quelque chose de semblable aux corps que vous reconnoîtriez à l' attouchement pour un cube et pour un globe ? L' argument seroit embarrassant, et je ne vois que l' expérience qui pût y fournir une réponse : mais ce n' est pas-là la thèse de Locke, ni du docteur Barclai.

15 j' avoue qu' il me reste à résoudre une difficulté qui n' est pas petite : c' est une expérience qui paroît en tous points contraire au sentiment que je viens d' établir. La voici telle qu' elle est rapportée par M De Voltaire, elle perdrait à être rendue en d' autres termes.

" en 1729, M Chifelden, un de ces fameux chirurgiens, qui joignent l' adresse de la main aux plus grandes lumières de l' esprit,... etc. "

p261

16 quelques réflexions sur ce qui se passe dans l' oeil à la présence de la lumière, pourront expliquer cette expérience.

Quoique nous soyons encore bien éloignés de connoître tout le mécanisme de l' oeil, nous savons cependant que la cornée est plus ou moins convexe ; qu' à proportion que les objets réfléchissent une plus grande ou une moindre quantité de lumière, la prunelle se resserre ou s' aggrandit, pour donner passage à moins de rayons, ou pour en recevoir davantage ; on soupçonne le réservoir de l' humeur aqueuse de prendre successivement

différentes formes. Il est certain que le cristallin s' avance ou se recule, afin que les rayons de lumière viennent précisément se réunir sur la rétine ; que les fibres délicates de la rétine sont agitées et ébranlées dans une variété étonnante ; que cet ébranlement se communique

p262

dans le cerveau à d' autres parties plus déliées, et dont le ressort doit être encore plus admirable. Enfin les muscles qui servent à faire tourner les yeux vers les objets qu' on veut fixer, compriment encore tout le globe de l' oeil, et par cette pression en changent plus ou moins la forme.

Non seulement l' oeil et toutes ses parties doivent se prêter à tous ces mouvemens, à toutes ces formes et à mille changemens que nous ne connoissons pas, avec une promptitude qu' il n' est pas possible d' imaginer ; mais il faut encore que toutes ces révolutions se fassent dans une harmonie parfaite, afin que tout concoure à produire le même effet. Si, par exemple, la cornée étoit trop ou trop peu convexe par rapport à la situation et à la forme des autres parties de l' oeil, tous les objets nous paroîtroient confus, renversés, et nous ne discernerions pas, si *ce que nos mains auroient senti être en haut ou en bas, seroit en effet en haut ou en bas* . On peut s' en convaincre en se servant

p263

d' une lunette dont la forme ne s' accorderoit pas avec celle de l' oeil. Si, pour obéir à l' action de la lumière, les parties de l' oeil se modifient sans cesse avec une si grande variété et une si grande vivacité, ce

ne peut être qu' autant qu' un long exercice en a rendu les ressorts plus liants et plus faciles. Ce n' étoit pas là le cas du jeune homme à qui on abaissa les cataractes. Ses yeux depuis quatorze ans accrus et nourris, sans qu' il en eut fait usage, résistoient à l' action des objets. La cornée étoit trop ou trop peu convexe par rapport à la situation des autres parties. Le cristallin devenu comme immobile réunissoit toujours les rayons en-deçà ou de-là de la rétine ; ou s' il changeoit de situation, ce n' étoit jamais pour se mettre au point où il auroit dû se trouver. Il fallut un exercice de plusieurs jours pour faire jouer ensemble des ressorts si roidis par le tems. Voilà pourquoi ce jeune homme tâtonna pendant deux mois. S' il dût quelque

p264

chose au secours du toucher, c' est que les efforts qu' il faisoit pour voir dans les objets les idées qu' il s' en formoit en les maniant, lui donnoient occasion d' exercer davantage le sens de la vûe. En supposant qu' il eut cessé de se servir de ses mains, toutes les fois qu' il ouvroit les yeux à la lumière, il n' est pas douteux qu' il n' eut acquis par la vûe les mêmes idées, quoiqu' à la vérité avec plus de lenteur. Ceux qui observoient cet aveugle-né au moment qu' on lui abaissoit les cataractes, espéroient de voir confirmer un sentiment pour lequel ils étoient prévenus. Quand ils apprirent qu' il appercevoit les objets d' une manière aussi imparfaite, ils ne soupçonnerent pas qu' on en pût apporter d' autres raisons que celles que Locke et Barclai avoient imaginées. Ce fut donc une décision irrévocable pour eux, que les yeux sans le secours des autres sens, seroient peu propres à nous fournir les idées d' étendue de figures, de situations, etc.

p265

Ce qui a donné lieu à cette opinion,
qui sans doute aura paru extraordinaire
à bien des lecteurs, c' est
d' un côté l' envie que nous avons de
rendre raison de tout, et de l' autre,
l' insuffisance des règles de l' optique.
On a beau mesurer les angles que les
rayons de lumière forment au fond
de l' oeil ; on ne trouve point qu' ils
soient en proportion avec la manière
dont nous voyons les objets. Mais
je n' ai pas cru que cela pût m' autoriser
à avoir recours à des jugemens
dont personne ne peut avoir conscience.
J' ai pensé que dans un ouvrage
où je me propose d' exposer les matériaux
de nos connoissances, je devois
me faire une loi de ne rien établir
qui ne fût incontestable, et que
chacun ne pût, avec la moindre réflexion,
appercevoir en lui-même.

PARTIE 2 SECTION 1

p1

du langage et de la méthode.
de l' origine et des progrès du langage.
Adam et ève ne durent
pas à l' expérience l' exercice
des opérations de leur
ame ; et, en sortant des
mains de Dieu, ils furent, par un secours
extraordinaire, en état de réfléchir
et de se communiquer leurs
pensées. Mais je suppose que quelque
temps après le déluge, deux enfans
de l' un et de l' autre sexe ayent

p2

été égarés dans des déserts, avant
qu' ils connussent l' usage d' aucun signe.
J' y suis autorisé par le fait que j' ai

rapporté. Qui sçait même s' il n' y a pas quelque peuple qui ne doive son origine qu' à un pareil événement ? Qu' on me permette d' en faire la supposition ; la question est de sçavoir

p4

comment cette nation naissante s' est fait une langue.

PARTIE 2 SECTION 1 CHAPITRE 1

le langage d' action et celui des sons articulés considérés dans leur origine.

1 tant que les enfans dont je viens de parler ont vécu séparément, l' exercice des opérations de leur ame a été borné à celui de la perception et de la conscience, qui ne cesse point quand on est éveillé ; à celui de l' attention, qui avoit lieu toutes les fois que quelques perceptions les affectoient d' une manière plus particulière ; à celui de la réminiscence, quand des circonstances qui les avoient frappés se représentoient à eux, avant que les liaisons qu' elles avoient formées eussent été détruites ; et à un exercice fort peu étendu de l' imagination. La perception d' un besoin se lioit, par exemple, avec celle d' un objet qui avoit servi à les soulager. Mais ces sortes de liaisons, formées par hasard et n' étant pas entretenues par

p5

la réflexion, ne subsistoient pas long-temps. Un jour, le sentiment de la faim rappelloit à ces enfans un arbre chargé de fruits, qu' ils avoient vu la veille : le lendemain, cet arbre étoit oublié, et le même sentiment leur rappelloit un autre objet. Ainsi l' exercice de l' imagination n' étoit point à leur pouvoir ; il n' étoit que l' effet

des circonstances où ils se trouvoient.
2 quand ils vécurent ensemble,
ils eurent occasion de donner
plus d' exercice à ces premières opérations ;
parce que leur commerce
réciproque leur fit attacher aux cris
de chaque passion les perceptions
dont ils étoient les signes naturels.
Ils les accompagnoient ordinairement
de quelque mouvement, de
quelque geste ou de quelque action,
dont l' expression étoit encore plus

p6

sensible. Par exemple, celui qui
souffroit, parce qu' il étoit privé
d' un objet que ses besoins lui rendoient
nécessaire, ne s' en tenoit pas
à pousser des cris ; il faisoit des efforts
pour l' obtenir ; il agitoit sa tête,
ses bras et toutes les parties de
son corps. L' autre, ému à ce spectacle,
fixoit les yeux sur le même
objet ; et, sentant passer dans son
ame des sentimens dont il n' étoit pas
encore capable de se rendre raison,
il souffroit de voir souffrir ce misérable.
Dès ce moment, il se sent intéressé
à le soulager ; et il obéit à
cette impression, autant qu' il est en
son pouvoir. Ainsi, par le seul instinct,
ces hommes se demandoient
et se prêtoient des secours. Je dis
par le seul instinct , car la réflexion n' y
pouvoit encore avoir part. L' un ne
disoit pas : *il faut m' agiter de telle
manière, pour lui faire connoître ce
qui m' est nécessaire et pour l' engager
à me secourir* ; ni l' autre : *je vois à ses
mouvemens qu' il veut telle chose, je
vais lui en donner la jouissance* : mais
tous deux agissoient en conséquence

p7

du besoin qui les pressoit davantage.
3 cependant les mêmes circonstances
ne purent se répéter souvent,

qu' ils ne s' accoutumassent enfin
à attacher aux cris des passions,
et aux différentes actions du corps,
des perceptions qui y étoient exprimées
d' une manière si sensible. Plus
ils se familiarisèrent avec ces signes,
plus ils furent en état de se les rappeler
à leur gré. Leur mémoire commença
à avoir quelque exercice ; ils
purent disposer eux-mêmes de leur
imagination, et ils parvinrent insensiblement
à faire avec réflexion ce
qu' ils n' avoient fait que par instinct.
D' abord tous deux se firent
une habitude de connoître, à ces signes,
les sentimens que l' autre éprouvoit
dans le moment ; ensuite ils s' en
servirent pour se communiquer les
sentimens qu' ils avoient éprouvés.
Celui, par exemple, qui voyoit un

p8

lieu où il avoit été effrayé, imitoit
les cris et les mouvemens qui étoient
les signes de la frayeur, pour avertir
l' autre de ne pas s' exposer au danger
qu' il avoit couru.
4 l' usage de ces signes étendit
peu à peu l' exercice des opérations
de l' ame ; et, à leur tour, celles-ci
ayant plus d' exercice perfectionnèrent
les signes, et en rendirent
l' usage plus familier. Notre expérience
prouve que ces deux choses
s' aident mutuellement. Avant qu' on
eût trouvé les signes algébriques,
les opérations de l' ame avoient assez
d' exercice pour en amener l' invention :
mais ce n' est que depuis l' usage
de ces signes qu' elles en ont eu
assez, pour porter les mathématiques
au point de perfection où nous les
voyons.
5 par ce détail, on voit comment
les cris des passions contribuèrent
au développement des opérations
de l' ame, en occasionnant naturellement
le langage d' action : langage
qui, dans ses commencemens,
pour être proportionné au peu d' intelligence

de ce couple, ne consistoit
vraisemblablement qu' en contorsions
et en agitations violentes.
6 cependant ces hommes ayant
acquis l' habitude de lier quelques
idées à des signes arbitraires, les
cris naturels leur servirent de modèle,
pour se faire un nouveau langage.
Ils articulèrent de nouveaux sons ;
et, en les répétant plusieurs fois, et
les accompagnant de quelque geste
qui indiquoit les objets qu' ils vouloient
faire remarquer, ils s' accoutumèrent
à donner des noms aux
choses. Les premiers progrès de ce
langage furent néanmoins très-lents.
L' organe de la parole étoit si inflexible
qu' il ne pouvoit facilement articuler
que peu de sons fort simples.
Les obstacles, pour en prononcer
d' autres, empêchoient même de
soupçonner que la voix fût propre à
se varier au delà du petit nombre de
mots qu' on avoit imaginé.
7 ce couple eut un enfant, qui,
pressé par des besoins qu' il ne pouvoit
faire connoître que difficilement,
agita toutes les parties de son corps.

Sa langue, fort flexible, se replia
d' une manière extraordinaire et prononça
un mot tout nouveau. Le besoin
continuant donna encore lieu
aux mêmes effets : cet enfant agita
sa langue comme la première fois,
et articula encore le même son. Les
parens surpris, ayant enfin deviné ce
qu' il vouloit, essayèrent, en le lui
donnant, de répéter le même mot.
La peine qu' ils eurent à le prononcer
fit voir qu' ils n' auroient pas été
d' eux-mêmes capables de l' inventer.
Par un semblable moyen, ce nouveau
langage ne s' enrichit pas beaucoup.
Faute d' exercice, l' organe de
la voix perdit bientôt, dans l' enfant,
toute sa flexibilité. Ses parens lui apprirent

à faire connoître ses pensées
par des actions : manière de s' exprimer,
dont les images sensibles étoient
bien plus à sa portée que des sons articulés.
On ne put attendre que du
hasard la naissance de quelque nouveau
mot ; et, pour en augmenter,
par une voie aussi lente, considérablement
le nombre, il fallut sans doute
plusieurs générations. Le langage

p11

d' action, alors si naturel, étoit un
grand obstacle à surmonter. Pouvoit-on
l' abandonner pour un autre
dont on ne prévoyoit pas encore les
avantages, et dont la difficulté se
faisoit si bien sentir ?
8 à mesure que le langage des
sons articulés devint plus abondant,
il fut plus propre à exercer de bonne
heure l' organe de la voix, et à lui
conserver sa première flexibilité. Il
parut alors aussi commode que le langage
d' action : on se servit également
de l' un et de l' autre : enfin l' usage
des sons articulés devint si facile qu' il
prévalut.
9 il y a donc eu un temps où
la conversation étoit soutenue par un
discours entremêlé de mots et d' actions.
" l' usage et la coutume,... etc. "

p13

quelques personnes, pour n' avoir
pas sçu que le langage d' action étoit
chez les juifs une manière commune
et familière de converser, ont osé
traiter d' absurdes et de fanatiques ces
actions des prophètes. M Warburthon
détruit parfaitement cette
accusation. " l' absurdité d' une action,

p15

dit-il,... etc. "

10 il paroît que ce langage fut surtout conservé pour instruire le peuple des choses qui l'intéressoient davantage ; telles que la police et la religion. C'est que agissant sur l'imagination avec plus de vivacité, il faisoit une impression plus durable. Son expression avoit même quelque chose de fort et de grand, dont les langues, encore stériles, ne pouvoient approcher. Les anciens appelloient ce langage du nom de *danse* : voilà pourquoi il est dit que David dansoit devant l'arche.

11 les hommes, en perfectionnant leur goût, donnèrent à cette *danse* plus de variété, plus de grace et plus d'expression. Non seulement on assujettit à des règles les mouvemens des bras et les attitudes du corps, mais encore on traça les pas que les pieds devoient former. Par-là,

p16

la danse se divisa naturellement en deux arts qui lui furent subordonnés : l'un, qu'on me permette une expression conforme au langage de l'antiquité, fut *la danse des gestes* ; il fut conservé pour concourir à communiquer les pensées des hommes : l'autre fut principalement *la danse des pas* ; on s'en servit pour exprimer certaines situations de l'ame, et particulièrement la joie ; on l'employa dans les occasions de réjouissance, et son principal objet fut le plaisir. La danse des pas provient donc de celle des gestes : aussi en conserve-t-elle encore le caractère. Chez les italiens, parce qu'ils ont une gesticulation plus vive et plus variée, elle est pantomime. Chez nous, au contraire, elle est plus grave et plus simple. Si c'est là un avantage, il me paroît être cause que le langage de cette danse en est moins riche et moins étendu. Un danseur, par exemple, qui n'auroit d'autre objet que de donner des grâces à ses mouvemens

et de la noblesse à ses attitudes,
pourroit-il, lorsqu' il figureroit

p17

avec d' autres, avoir le même
succès que lorsqu' il danseroit seul ?
N' auroit-on pas lieu de craindre que
sa danse, à force d' être simple, ne
fût si bornée dans son expression,
qu' elle ne lui fournît pas assez de signes
pour le langage d' une danse figurée ?
Si cela est, plus on simplifiera
cet art, plus on en bornera l' expression.
12 il y a dans la danse différens genres, depuis le
plus simple
jusqu' à celui qui l' est le moins. Tous
sont bons, pourvu qu' ils expriment
quelque chose ; et ils sont d' autant
plus parfaits que l' expression en est
plus variée et plus étendue. Celui
qui peint les graces et la noblesse est
bon ; celui qui forme une espèce de
conversation, ou de dialogue, me
paroît meilleur. Le moins parfait,
c' est celui qui ne demande que de la
force, de l' adresse et de l' agilité ;
parce que l' objet n' en est pas assez intéressant :
cependant il n' est pas à mépriser ;
car il cause des surprises agréables.
Le défaut des françois, c' est
de borner les arts à force de vouloir

p18

les rendre simples. Par-là ils se privent
quelquefois du meilleur, pour
ne conserver que le bon : la musique
nous en fournira encore un exemple.

p19

PARTIE 2 SECTION 1 CHAPITRE 2

de la prosodie des premières langues.

13 la parole, en succédant au langage d' action, en conserva le caractère. Cette nouvelle manière de communiquer nos pensées ne pouvoit être imaginée que sur le modèle de la première. Ainsi, pour tenir la place des mouvemens violens du corps, la voix s' éleva et s' abbaissa par des intervalles fort sensibles. Ces langages ne se succédèrent pas brusquement : ils furent long-temps mêlés ensemble, et la parole ne prévalut que fort tard. Or chacun peut éprouver par lui-même qu' il est naturel à la voix de varier ses inflexions, à proportion que les gestes le sont davantage. Plusieurs autres raisons confirment ma conjecture. Premièrement, quand les hommes commencèrent à articuler des sons, la rudesse des organes ne leur

p20

permet pas de le faire par des inflexions aussi foibles que les nôtres. En second lieu, nous pouvons remarquer que les inflexions sont si nécessaires, que nous avons quelque peine à comprendre ce qu' on nous lit sur un même ton. Si c' est assez pour nous que la voix se varie légèrement ; c' est que notre esprit est fort exercé par le grand nombre d' idées que nous avons acquises, et par l' habitude où nous sommes de les lier à des sons. Voilà ce qui manquoit aux hommes qui eurent les premiers l' usage de la parole. Leur esprit étoit dans toute sa grossièreté ; les notions aujourd' hui les plus communes étoient nouvelles pour eux. Ils ne pouvoient donc s' entendre qu' autant qu' ils conduisoient leurs voix par des degrés fort distincts. Nous-mêmes nous éprouvons que, moins une langue, dans laquelle on nous parle, nous est familière, plus on est obligé d' appuyer sur chaque syllabe, et de les distinguer d' une manière sensible. En troisième lieu, dans l' origine des langues, les hommes trouvant

p21

trop d' obstacles à imaginer de nouveaux mots, n' eurent pendant long-temps, pour exprimer les sentimens de l' ame, que les signes naturels ausquels ils donnèrent le caractère des signes d' institution. Or les cris naturels introduisent nécessairement l' usage des inflexions violentes ; puisque différens sentimens ont pour signe le même son, varié sur différens tons. *ah*, par exemple, selon la manière dont il est prononcé, exprime l' admiration, la douleur, le plaisir, la tristesse, la joie, la crainte, le dégoût et presque tous les sentimens de l' ame.

Enfin, je pourrois ajouter que les premiers noms des animaux en imitèrent vraisemblablement le cri : remarque qui convient également à ceux qui furent donnés aux vents, aux rivières et à tout ce qui fait quelque bruit. Il est évident que cette imitation suppose que les sons se succédoient par des intervalles très-marqués. 14 on pourroit improprement donner le nom de chant à cette manière

p22

de prononcer, ainsi que l' usage le donne à toutes les prononciations qui ont beaucoup d' accent. J' éviterai cependant de le faire, parce que j' aurai occasion de me servir de ce mot dans le sens qui lui est propre. Il ne suffit point pour un chant que les sons s' y succèdent par des degrés très-distincts, il faut encore qu' ils soient assez soutenus pour faire entendre leurs harmoniques, et que les intervalles en soient appréciables. Il n' étoit pas possible que ce caractère fût ordinairement celui des sons par où la voix se varioit à la naissance des langues : mais aussi il ne pouvoit pas

être bien éloigné de leur convenir.
Avec quelque peu de rapport que
deux sons se succèdent, il suffira de
baisser ou d' élever foiblement l' un
des deux, pour y trouver un intervalle
tel que l' harmonie le demande.
Dans l' origine des langues, la manière
de prononcer admettoit donc
des inflexions de voix si distinctes,
qu' un musicien eût pu la noter en ne
faisant que de légers changemens ; ainsi
je dirai qu' elle participoit du chant.

p23

15 cette prosodie a été si
naturelle aux premiers hommes,
qu' il y en a eu à qui il a paru plus
facile d' exprimer différentes idées
avec le même mot prononcé sur différens
tons, que de multiplier le nombre
des mots à proportion de celui
des idées. Ce langage se conserve encore
chez les chinois. Ils n' ont que
328 monosyllabes qu' ils varient sur
cinq tons, ce qui équivaut à 1640
signes. On a remarqué que nos langues
ne sont pas plus abondantes.
D' autres peuples, nés sans doute
avec une imagination plus féconde,
aimèrent mieux inventer de nouveaux
mots. La prosodie s' éloigna chez eux
du chant peu à peu, et à mesure
que les raisons qui l' en avoient fait
approcher davantage cessèrent d' avoir
lieu. Mais elle fut longtemps,
avant de devenir aussi simple qu' elle
l' est aujourd' hui. C' est le sort des usages
établis, de subsister encore après
que les besoins qui les ont fait naître
ont cessé. Si je disois que la prosodie
des grecs et des romains participoit
encore du chant, on auroit peut-être

p24

de la peine à deviner sur quoi
j' appuyerois une pareille conjecture.
Les raisons m' en paroissent pourtant

simples et convaincantes : je vais les exposer dans le chapitre suivant.

p25

PARTIE 2 SECTION 1 CHAPITRE 3

de la prosodie des langues gréque et latine ; et, par occasion, de la déclamation des anciens.

16 il est constant que les grecs et les romains notoient leur déclamation, et qu' ils l' accompagnoient d' un instrument. Elle étoit donc un vrai chant. Cette conséquence sera évidente à tous ceux qui auront quelque connoissance des principes de l' harmonie. Ils n' ignorent pas 1 qu' on ne peut noter un son, qu' autant qu' on a pu l' apprécier, 2 qu' en harmonie rien n' est

p26

appréciable que par la résonnance des corps sonores ; 3 enfin, que cette résonnance ne donne d' autres sons ni d' autres intervalles, que ceux qui entrent dans le chant.

Il est encore constant que cette déclamation chantante n' avoit rien de choquant pour les anciens. Nous n' apprenons pas qu' ils se soient jamais récriés qu' elle fut peu naturelle, si ce n' est dans des cas particuliers, comme nous faisons nous-mêmes, quand le jeu d' un comédien nous paroît outré. Ils croyoient au contraire le chant essentiel à la poésie. La versification des meilleurs poètes lyriques, dit Cicéron, ne paroît qu' une simple prose, quand elle n' est pas soutenue par le chant. Cela ne prouve-t-il pas que la prononciation, alors naturelle au discours familier, participoit si fort du chant, qu' il n' étoit pas possible

d' imaginer un milieu tel que notre
déclamation ?

p27

En effet notre unique objet,
quand nous déclamons, c' est de
rendre nos pensées d' une manière
plus sensible, mais sans nous écarter
beaucoup de celle que nous jugeons
naturelle. Si la prononciation des
anciens avoit été semblable à la nôtre,
ils se seroient donc contentés
comme nous, d' une simple déclamation.
Mais il falloit qu' elle fût
bien différente, puisqu' ils n' en pouvoient
augmenter l' expression que
par le secours de l' harmonie.
17 on sçait d' ailleurs qu' il y
avoit dans le grec et dans le latin
des accens, qui, indépendamment de
la signification d' un mot ou du sens
de la phrase entière, déterminoient la
voix à s' abaisser sur certaines syllabes,
et à s' élever sur d' autres. Pour
comprendre comment ces accens
ne se trouvoient jamais en contradiction
avec l' expression du discours
il n' y a pas deux moyens. Il faut
absolument supposer avec moi que,
dans la prononciation des anciens,
les inflexions qui rendoient la pensée,
étoient si variées et si sensibles,

p28

qu' elles ne pouvoient être contrariées
par celles que demandoient les accens.
18 au reste ceux qui se mettront à la place des grecs
et des romains, ne seront point étonnés que
leur déclamation fût un véritable
chant. Ce qui fait que nous jugeons
le chant peu naturel, ce n' est pas
parce que les sons s' y succèdent conformément
aux proportions qu' exige
l' harmonie ; mais parce que les
plus foibles inflexions nous paroissent
ordinairement suffisantes, pour
exprimer nos pensées. Des peuples

accoutumés à conduire leur voix
par des intervalles marqués, trouveroient
notre prononciation d' une
monotonie sans ame ; tandis qu' un chant
qui ne modifieroit ces intervalles,
qu' autant qu' il le faudroit
pour en apprécier les sons, augmenteroit,
à leur égard, l' expression du
discours, et ne sçauroit leur paroître
extraordinaire.

19 faute d' avoir connu le
caractère de la prononciation des
langues gréque et latine, on a

p29

eu souvent bien de la peine à comprendre ce
que les anciens ont écrit
sur leurs spectacles. En voici un
exemple.

" si la tragédie peut subsister
sans vers, dit un commentateur... etc. "

p32

ces deux explications me paroissent
également fausses. Dacier se
représente la manière de prononcer
des grecs par celle des françois, et
la musique de leurs tragédies par
celle de nos opéra : ainsi il est tout
naturel qu' il soit surpris du goût des
athéniens. Mais il a tort de s' en
prendre à Aristote. Ce philosophe,
ne pouvant prévoir les changemens
qui devoient arriver à la prononciation
et à la musique, comptoit qu' il
seroit entendu de la postérité, comme
il l' étoit de ses contemporains. S' il
nous paroît obscur, ne nous en prenons
qu' à l' habitude où nous sommes
de juger des ouvrages de l' antiquité
par les nôtres.

L' erreur de l' abbé Du Bos a le
même principe. Ne comprenant pas
que les anciens eussent pû introduire
sur leurs théâtres, comme
l' usage le plus naturel, une musique
semblable à celle de nos opéra, il

a pris le parti de dire que ce n' étoit point une musique, mais seulement une simple déclamation notée. 20 d' abord il me semble que par-là il fait violence à bien des passages des anciens : on le voit surtout par l' embarras où il est d' éclaircir

p33

ceux qui concernent les chœurs. En second lieu, si ce sçavant abbé avoit pu connoître les principes de la génération harmonique, il auroit vu qu' une simple déclamation notée est une chose démontrée impossible. Pour détruire le système qu' il s' est fait à cette occasion, il suffit de rapporter la manière dont il essaye de l' établir.
" j' ai demandé, dit-il, à plusieurs musiciens... etc. "

p36

21 voilà un exemple bien sensible des erreurs où l' on tombe, et des raisonnemens vagues qu' on ne peut manquer de faire, lorsqu' on parle d' un art dont on ne connoît

p37

pas les principes. On pourroit, à juste titre, critiquer ce passage d' un bout à l' autre. Je l' ai rapporté tout au long, afin que les méprises d' un écrivain, d' ailleurs aussi estimable que l' abbé Du Bos, nous apprennent que nous courons risque de nous tromper dans nos conjectures, toutes les fois que nous parlons d' après des idées peu exactes.
Quelqu' un qui connoîtra la génération des sons, et l' artifice par lequel l' intonation en devient naturelle, ne supposera jamais qu' on

pourroit les diviser par quart de tons, et que la gamme en seroit bien-tôt aussi familière que celle dont on se sert en musique. Les musiciens, dont l'abbé Du Bos apporte l'autorité, pouvoient être d'excellens praticiens, mais il y a apparence qu'ils ne connoissoient nullement la théorie d'un art, dont M Rameau a le premier donné les vrais principes. 22 il est démontré dans la génération harmonique ; 1 qu'on

p38

ne peut apprécier un son qu'autant qu'il est assez soutenu pour faire entendre ses harmoniques ; 2 que la voix ne peut entonner plusieurs sons de suite, faisant entr'eux des intervalles déterminés, si elle n'est guidée par une basse fondamentale ; 3 qu'il n'y a point de basse fondamentale qui puisse donner une succession par quart de tons. Or, dans notre déclamation, les sons pour la plupart sont fort peu soutenus, et s'y succèdent par quart de tons ou même par des intervalles moindres. Le projet de la noter est donc impraticable. 23 il est vrai que la succession fondamentale par tierce donne le demi-ton mineur qui est à un quart de ton au-dessus du demi-ton majeur. Mais cela n'a lieu que dans des changemens de modes, ainsi il n'en peut jamais naître une gamme par quarts de tons. D'ailleurs ce demi-ton mineur n'est pas naturel, et l'oreille est si peu propre à l'apprécier, que dans le clavecin on ne

p39

le distingue point du demi-ton majeur ; car c'est la même touche qui forme l'un et l'autre. Les anciens connoissoient sans doute la différence de ces deux demi-tons ;

c' est-là ce qui a fait croire à l' abbé Du Bos et d' autres, qu' ils avoient divisé leur gamme par quart de tons.

24 on ne sçauroit tirer aucune induction de la chorégraphie, ou de l' art d' écrire en note les pas et les figures d' une entrée de ballet. Feuillée n' a eu que des signes à imaginer, parce que dans la danse tous les pas et tous les mouvemens, du moins ceux qu' il a sçu noter, sont appréciés. Dans notre déclamation les sons, pour la plupart, sont inappréciables : ils sont ce que dans les ballets sont certaines expressions que la chorégraphie n' apprend pas à écrire.

p40

Je renvoie dans une note l' explication de quelques passages que l' abbé Du Bos a tirés des anciens, pour appuyer son sentiment.

p44

25 les mêmes causes qui font varier la voix par des intervalles fort distincts, lui font nécessairement mettre de la différence entre les temps qu' elle employe à articuler les sons. Il n' étoit donc pas naturel que des hommes, dont la prosodie participoit du chant, observassent des tenues égales sur chaque syllabe :

p45

cette manière de prononcer n' eût pas assez imité le caractère du langage d' action. Les sons, dans la naissance des langues, se succédoient donc les uns avec une rapidité extrême, les autres avec une grande lenteur. De-là l' origine de ce que

les grammairiens appellent *quantité* ,
ou de la différence sensible des longues
et des brèves. La quantité et
la prononciation par des intervalles
distincts ont subsisté ensemble, et
se sont altérées à peu près avec
la même proportion. La prosodie
des romains approchoit encore du
chant ; aussi leurs mots étoient-ils
composés de syllabes fort inégales :
chez nous la quantité ne s' est conservée,
qu' autant que les foibles inflexions
de notre voix l' ont rendu
nécessaire.

26 comme les inflexions par
des intervalles sensibles avoient amené
l' usage d' une déclamation chantante,
l' inégalité marquée des syllabes
y ajouta une différence de temps
et de mesure. La déclamation des
anciens eut donc les deux choses

p46

qui caractérisent le chant, je veux
dire, la modulation et le mouvement.
Le mouvement est l' ame de la
musique : aussi voyons nous que
les anciens le jugeoient absolument
nécessaire à leur déclamation. Il y
avoit sur leurs théâtres un homme
qui le marquoit en frappant du
pied, et le comédien étoit aussi
astrait à la mesure, que le musicien
et le danseur le sont aujourd' hui.
Il est évident qu' une pareille
déclamation s' éloigneroit trop de
notre manière de prononcer, pour
nous paroître naturelle. Bien loin
d' exiger qu' un acteur suive un certain
mouvement, nous lui défendons
de faire sentir la mesure de nos
vers ; ou même nous voulons qu' il
la rompe assez, pour paroître s' exprimer
en prose. Tout confirme
donc que la prononciation des anciens
dans le discours familier approchoit
si fort du chant, que leur
déclamation étoit un chant proprement dit.
27 on remarque tous les jours

dans nos spectacles que ceux qui chantent ont bien de la peine à faire entendre distinctement les paroles. On me demandera sans doute si la déclamation des anciens étoit sujette au même inconvénient. Je réponds que non, et j' en trouve la raison dans le caractère de leur prosodie.

Notre langue ayant peu de quantité, nous sommes satisfaits du musicien, pourvu qu' il fasse brèves les syllabes brèves, et longues les syllabes longues. Ce rapport observé, il peut d' ailleurs les abréger ou les allonger à son gré ; faire, par exemple, une tenue d' une mesure, de deux, de trois sur une même syllabe. Le défaut d' accent prosodique lui donne encore autant de liberté ; car il est le maître de faire baisser ou élever la voix sur un même son : il n' a que son goût pour règle. De tout cela il doit naturellement en résulter quelque confusion dans les paroles mises en chant. à Rome, le musicien qui composoit la déclamation des pièces

dramatiques, étoit obligé de se conformer en tout à la prosodie. Il ne lui étoit pas libre d' allonger une syllabe brève au-delà d' un temps, ni une longue au-delà de deux ; le peuple même l' eut sifflé. L' accent prosodique déterminoit souvent s' il devoit passer à un son plus élevé ou à un son plus grave ; il ne lui laissoit pas le choix. Enfin il étoit autant de son devoir de conformer le mouvement du chant à la mesure du vers, qu' à la pensée qui y étoit exprimée. C' est ainsi que la déclamation, en se conformant à une prosodie qui avoit des règles plus fixes que la nôtre, concouroit, quoique chantante, à faire entendre les paroles

distinctement.

28 il ne faudroit pas se représenter la déclamation des anciens d' après nos récitatifs ; le chant n' en étoit pas si musical. Quant à nos récitatifs, nous ne les avons si fort chargés de musique, que parceque, quelque simples qu' ils eussent été, ils n' auroient jamais pu nous paroître naturels. Voulant introduire le

p49

ur nos théâtres, et voyant qu' il ne pouvoit se rapprocher assez de notre prononciation ordinaire ; nous avons pris le parti de le charger, pour nous dédommager par ses agrémens, de ce qu' il ôtoit, non à la nature, mais à une habitude que nous prenons pour elle. Les italiens ont un récitatif moins musical que le nôtre. Accoutumés à accompagner leurs discours de beaucoup plus de mouvement que nous, et à une prononciation qui recherche autant les accens, que la nôtre les évite, une musique peu composée leur a paru assez naturelle. C' est pourquoi ils l' emploient par préférence dans les morceaux qui demanderoient d' être déclamés. Notre récitatif perdrait, par rapport à nous, s' il devenoit plus simple ; parce qu' il auroit moins d' agrémens, sans être plus naturel à notre égard : et celui des italiens perdrait par rapport à eux, s' il le devenoit moins ; parce qu' il ne gagneroit pas du côté des agrémens, ce qu' il auroit perdu du côté de la nature, ou plutôt, de ce qui

p50

leur paroît tel. On peut conclure que les italiens et les françois doivent s' en tenir chacun à leur maniere, et qu' ils ont à ce sujet également tort de se critiquer.

29 je trouve encore dans la prosodie des anciens la raison d' un fait que personne, je pense, n' a expliqué. Il s' agit de savoir comment les orateurs romains qui haranguoient dans la place publique, pouvoient être entendus de tout le peuple. Les sons de notre voix se portent facilement aux extrémités d' une place d' assez grande étendue ; toute la difficulté est d' empêcher qu' on ne les confonde. Mais cette difficulté doit être moins grande à proportion que par le caractère de la prosodie d' une langue, les sillabes de chaque mot se distinguent d' une manière plus sensible. Dans le latin elles différoient par la qualité du son, par l' accent qui, indépendamment du sens, exigeoit que la voix s' élevât ou s' abbaissât, et par la quantité : nous manquons d' accens, notre langue

p51

n' a presque point de quantité, et beaucoup de nos sillabes sont muettes. Un romain pouvoit donc se faire entendre distinctement dans une place, où un françois ne le pourroit que difficilement, et peut-être point du tout.

p52

PARTIE 2 SECTION 1 CHAPITRE 4

des progrès que l' art du geste a fait chez les anciens.

30 tout le monde connoît aujourd' hui les progrès que l' art du geste avoit fait chez les anciens et principalement chez les romains. L' abbé Du Bos a recueilli ce que les auteurs de l' antiquité nous ont conservé de plus curieux sur cette matière. Mais personne n' a

donné la raison de ces progrès. C' est pourquoi les spectacles des anciens paroissent des merveilles qu' on ne peut comprendre, et que pour cela on a quelquefois bien de la peine à garantir du ridicule que nous donnons volontiers à tout ce qui est contraire à nos usages. L' abbé Du Bos voulant en prendre la défense, fait remarquer les dépenses immenses des grecs et des romains pour la représentation de leurs pièces dramatiques, et les progrès qu' ils

p53

ont fait dans la poésie, l' art oratoire, la peinture, la sculpture et l' architecture. Il en conclut que le préjugé doit leur être favorable par rapport aux arts qui ne laissent point de monument ; et si nous l' en voulons croire, nous donnerions aux représentations de leurs pièces dramatiques les mêmes louanges que nous donnons à leurs bâtimens et à leurs écrits. Je pense que pour goûter ces sortes de représentations, il faudroit y être préparé par des coutumes bien éloignées de nos usages. Mais en conséquences de ces coutumes les spectacles des anciens méritoient d' être applaudis, et pouvoient même être supérieurs aux nôtres. C' est ce que je vais essayer d' expliquer dans ce chapitre et dans le suivant.

31 si, comme je l' ai dit, il est naturel à la voix de varier ses inflexions à proportion que les gestes le sont davantage, il est également naturel à des hommes qui parlent une langue dont la prononciation approche beaucoup du

p54

chant, d' avoir un geste plus varié : ces deux choses doivent aller ensemble.

En effet, si nous remarquons dans la prosodie des grecs et des romains quelques restes du caractère du langage d' action, nous devons, à plus forte raison, en appercevoir dans les mouvemens dont ils accompagnoient leurs discours. Dès-là nous voyons que leurs gestes pouvoient être assez marqués, pour être appréciés. Nous n' aurons donc plus de peine à comprendre qu' ils leurs ayent prescrit des règles, et qu' ils ayent trouvé le secret de les écrire en notes. Aujourd' hui cette partie de la déclamation est devenue aussi simple que les autres. Nous ne faisons cas d' un acteur qu' autant, qu' en variant foiblement ses gestes, il a l' art d' exprimer toutes les situations de l' ame ; et nous le trouvons forcé, pour peu qu' il s' écarte trop de notre gesticulation ordinaire. Nous ne pouvons donc plus avoir de principes certains pour régler toutes les attitudes et tous les mouvemens qui entrent dans la déclamation ;

p55

et les observations qu' on peut faire à ce sujet, se bornent à des cas particuliers.
32 les gestes étant réduits en art, et notés, il fut facile de les asservir au mouvement et à la mesure de la déclamation : c' est ce que firent les grecs et les romains. Ceux-ci allerent même plus loin : ils partagèrent le chant et les gestes entre deux acteurs. Quelque extraordinaire que cet usage puisse paroître, nous voyons comment par le moyen d' un mouvement mesuré, un comédien pouvoit varier à propos ses attitudes et les accorder avec le récit de celui qui déclamoit ; et pourquoi on étoit aussi choqué d' un geste fait hors de mesure, que nous le sommes des pas d' un danseur, lorsqu' il ne tombe pas en cadence.
33 la manière dont s' introduisit l' usage de partager le chant

et les gestes entre deux acteurs,
prouve combien les romains aimoient
une gesticulation qui seroit
outrée à notre égard. On rapporte

p56

que le poète Livius Andronicus, qui
jouoit dans une de ses pièces, s' étant
enroué à répéter plusieurs fois des
endroits que le peuple avoit goûtés,
fit trouver bon qu' un esclave récitât
les vers, tandis qu' il feroit lui-même
les gestes. Il mit d' autant
plus de vivacité dans son action, que
ses forces n' étoient point partagées ;
et son jeu ayant été applaudi, cet
usage prévalut dans les monologues.
Il n' y eut que les scènes dialoguées,
où le même comédien continua de
se charger de faire les gestes et de
réciter. Des mouvemens qui demandoient
toute la force d' un homme,
seroient-ils applaudis sur nos
théâtres.

34 l' usage de partager la déclamation
conduisoit naturellement
à découvrir l' art des pantomimes :
il ne restoit qu' un pas à faire, il
suffisoit que l' acteur qui s' étoit chargé
des gestes parvînt à y mettre tant
d' expression, que le rôle de celui
qui chantoit, parut inutile. C' est
ce qui arriva. Les plus anciens
écrivains qui ont parlé des pantomimes,

p57

nous apprennent que les
premiers qui parurent, s' essayoient
sur les monologues, qui étoient,
comme je viens de le dire, les scènes
où la déclamation étoit partagée.
On vit naître ces comédiens
sous Auguste, et bien-tôt ils furent
en état d' exécuter des pièces entières.
Leur art étoit par rapport à
notre gesticulation, ce qu' étoit par
rapport à notre déclamation le chant

des pièces qui se récitoient. C' est ainsi que par un long circuit on parvint à imaginer, comme une invention nouvelle, un langage qui avoit été le premier que les hommes eussent parlé, ou qui du moins n' en différoit que parce qu' il étoit propre à exprimer un plus grand nombre de pensées.

35 l' art des pantomimes n' auroit jamais pris naissance chez des peuples tels que nous. Il y a trop loin de l' action peu marquée dont nous accompagnons nos discours, aux mouvemens animés, variés et caractérisés de ces sortes de comédiens. Chez les romains ces mouvemens

p58

étoient une partie du langage, et surtout de celui qui étoit usité sur leurs théâtres. On avoit fait trois recueils de gestes, un pour la tragédie, un autre pour la comédie, et un troisieme pour des pièces dramatiques, qu' on appelloit *satyres* . C' est-là que Pylade et Bathille, les premiers pantomimes que Rome ait vus, puiserent les gestes propres à leur art. S' ils en inventerent de nouveaux, ils les firent sans doute dans l' analogie de ceux que chacun connoissoit déjà.

36 la naissance des pantomimes amenée naturellement par les progrès que les comédiens avoient faits dans leur art ; leurs gestes pris dans les recueils qui avoient été faits pour les tragédies, les comédies et les satyres ; et le grand rapport qui se trouve entre une gesticulation fort caractérisée, et des inflexions de voix variées d' une manière fort sensible, sont une nouvelle confirmation de ce que j' ai dit sur la déclamation des anciens. Si d' ailleurs on remarque que les pantomimes

p59

ne pouvoient s' aider des mouvemens
du visage, parce qu' ils jouoient
masqués, comme les autres comédiens ;
on jugera combien leurs gestes
devoient être animés, et combien,
par conséquent, la déclamation des
pièces, d' où ils les avoient empruntés,
devoit être chantante.

37 le défi que Cicéron et
Roscius se faisoient quelquefois, nous
apprend quelle étoit déjà l' expression
des gestes, même avant l' établissement
des pantomimes. Cet orateur
prononçoit une période qu' il venoit
de composer, et le comédien en rendoit
le sens par un jeu muet. Cicéron
en changeoit ensuite les mots
ou le tour, de manière que le sens
n' en étoit point éterné ; et Roscius
également l' exprimait par de nouveaux
gestes. Or, je demande si de
pareils gestes auroient pu s' allier avec
une déclamation aussi simple que la
nôtre.

38 l' art des pantomimes charma
les romains dès sa naissance,
il passa dans les provinces les plus
éloignées de la capitale, et il subsista

p60

aussi longtemps que l' empire. On
pleuroit à leurs représentations, comme
à celles des autres comédiens :
elles avoient même l' avantage de
plaire beaucoup plus, parce que l' imagination
est plus vivement affectée
d' un langage qui est tout en action.
Enfin la passion pour ce genre
de spectacle vint au point que dès
les premières années du règne de
Tibère, le sénat fut obligé de faire
un règlement pour défendre aux
sénateurs de fréquenter les écoles
des pantomimes, et aux chevaliers
romains de leur faire cortège dans
les rues.

" l' art des pantomimes, dit avec
raison l' abbé Du Bos, ... etc. "

p62

39 les détails de ce chapitre et du précédent démontrent que la déclamation des anciens différoit de la nôtre en deux manières : par le chant qui faisoit que le comédien étoit entendu de ceux qui en étoient le plus éloignés ; par les

p63

gestes qui, étant plus variés et plus animés, étoient distingués de plus loin. C' est ce qui fit qu' on pût bâtir des théâtres assez vastes pour que le peuple assistât au spectacle. Dans l' éloignement où étoit la plus grande partie des spectateurs, le visage des comédiens ne pouvoit être vu distinctement ; et cette raison empêcha d' éclairer la scène autant qu' on le fait aujourd' hui : on introduisit même l' usage des masques. Ce fut peut-être d' abord pour cacher quelque défaut ou quelques grimaces : mais, dans la suite, on s' en servit pour augmenter la force de la voix, et pour donner à chaque personnage la physionomie que son caractère paroissoit demander. Par-là, les masques avoient de grands avantages : leur unique inconvénient étoit de dérober l' expression du visage ; mais ce n' étoit que pour une petite partie des spectateurs, et l' on ne devoit pas y faire attention. Aujourd' hui la déclamation est devenue plus simple, et l' acteur ne

p64

peut se faire entendre d' aussi loin. D' ailleurs les gestes sont moins variés et moins caractérisés. C' est sur le visage, c' est dans ses yeux que le bon comédien se pique d' exprimer les sentimens de son ame. Il faut donc

qu' il soit vu de près et sans masque.
Aussi nos salles de spectacles sont-elles
beaucoup plus petites et beaucoup
mieux éclairées que les théâtres
des anciens. Voilà comment la prosodie,
en prenant un nouveau caractère,
a occasionné des changemens
jusques dans des choses qui paroissent,
au premier coup d' oeil, n' y
avoir point de rapport.

40 de la différence qui se trouve
entre notre manière de déclamer
et celle des anciens, il faut conclure
qu' il est aujourd' hui bien plus difficile
d' exceller dans cet art que de
leur temps. Moins nous permettons
d' écart dans la voix et dans le geste,
plus nous exigeons de finesse dans
le jeu. Aussi m' a-t-on assuré que les
bons comédiens sont plus communs
en Italie qu' en France. Cela doit
être ; mais il faut l' entendre relativement

p65

au goût des deux nations.
Baron, pour les romains, eût été
froid ; Roscius, pour nous, seroit un
forcéné.
41 l' amour de la déclamation étoit la passion
favorite des romains ;
la plupart, dit l' abbé Du Bos,
étoient devenus des déclamateurs.
La cause en est sensible,
surtout dans les temps de la république.
Alors le talent de l' éloquence
étoit le plus cher à un citoyen, parce
qu' il ouvroit le chemin aux plus
grandes fortunes. On ne pouvoit
donc manquer de cultiver la déclamation,
qui en est une partie si essentielle. Cet art fut un
des principaux objets
de l' éducation ; et il fut d' autant plus
aisé de l' apprendre aux enfans,
qu' il avoit ses règles fixes,
comme aujourd' hui la danse et la
musique. Voilà une des principales
causes de la passion des anciens pour
les spectacles.
Le bon goût de la déclamation

p66

passa jusques chez le peuple qui assistoit
aux représentations des pièces
de théâtre. Il s' accoutuma facilement
à une manière de réciter, qui
ne différoit de celle qui lui étoit
naturelle que parce qu' elle suivoit
des règles qui en augmentoient l' expression.
Ainsi il apporta, dans la
connoissance de sa langue, une délicatesse
dont nous ne voyons aujourd' hui
des exemples que parmi les gens
du monde.

42 par une suite des changemens
arrivés dans la prosodie, la
déclamation est devenue si simple,
qu' on ne peut plus lui donner de
règles. Ce n' est presque qu' une affaire
d' instinct ou de goût. Elle ne
peut faire chez nous partie de l' éducation ;
et elle est négligée au
point que nous avons des orateurs
qui ne paroissent pas croire qu' elle
soit une partie essentielle de leur
art : chose qui eût paru aussi inconcevable
aux anciens, que ce qu' ils
ont fait de plus étonnant peut l' être
à notre égard. N' ayant pas cultivé
la déclamation de bonne heure,

p67

nous ne courons pas aux spectacles
avec le même empressement qu' eux,
et l' éloquence a moins de pouvoir
sur nous. Les discours oratoires qu' ils
nous ont laissés n' ont conservé qu' une
partie de leur expression. Nous ne
connoissons ni le ton ni le geste dont
ils étoient accompagnés, et qui devoient
agir si puissamment sur l' ame
des auditeurs. Ainsi nous sentons

p69

foiblement la force des foudres
de Démosthène et l' harmonie des périodes

de Cicéron.

PARTIE 2 SECTION 1 CHAPITRE 5

de la musique.

jusqu' ici j' ai été obligé de supposer
que la musique étoit connue
des anciens : il est à propos d' en donner
l' histoire du moins en tant que
cet art fait partie du langage.

43 dans l' origine des langues
la prosodie étant fort variée, toutes
les inflexions de la voix lui étoient
naturelles. Le hasard ne pouvoit donc
manquer d' y amener quelquefois des
passages dont l' oreille étoit flattée.
On les remarqua, et l' on se fit une
habitude de les répéter. Telle est la
première idée qu' on eut de l' harmonie.

44 l' ordre diatonique, c' est-à-dire,
celui où les sons se succèdent
par tons et par demi-tons, paroît
aujourd' hui si naturel, qu' on
croiroit qu' il a été connu le premier :
mais si nous trouvons des sons dont

p70

les rapports soient beaucoup plus
sensibles, nous aurons droit d' en
conclure que la succession en a été
remarquée auparavant.

Puisqu' il est démontré que la
progression par tierce, par quinte et par
octave tient immédiatement au principe
où l' harmonie prend son origine,
c' est-à-dire, à la résonnance
des corps sonores ; et que l' ordre
diatonique s' engendre de cette progression :
c' est une conséquence que
les rapports des sons doivent être
bien plus sensibles dans la succession
harmonique que dans l' ordre diatonique.
Celui-ci, en s' éloignant du
principe de l' harmonie, ne peut conserver
des rapports entre les sons,
qu' autant qu' ils lui sont transmis par
la succession qui l' engendre. Par exemple,
re, dans l' ordre diatonique,
n' est lié à *ut* que parce qu' *ut re*

est produit par la progression *ut sol* ;
et la liaison de ces deux derniers a
son principe dans l' harmonie des
corps sonores dont ils font partie.
L' oreille confirme ce raisonnement ;
car elle sent mieux le rapport des

p71

sons ut, mi, sol, ut, que celui des
sons ut, re, mi, fa. Les intervalles
harmoniques ont donc été remarqués
les premiers.
Il y a encore ici des progrès à observer :
car les sons harmoniques
formant des intervalles plus ou moins
faciles à entonner, et ayant des rapports
plus ou moins sensibles, il n' est
pas naturel qu' ils ayent été aperçus
et saisis aussitôt les uns que les autres.
Il est donc vraisemblable qu' on
n' a eu cette progression entière ut,
mi, sol, ut, qu' après plusieurs expériences.
Celle-là connue, on en
fit d' autres sur le même modèle,
telles que sol, si, re, sol. Quant à
l' ordre diatonique, on ne le découvrit
que peu à peu et qu' après beaucoup
de tâtonnemens, puisque la
génération n' en a été montrée que
de nos jours.
45 les premiers progrès de
cet art ont donc été le fruit d' une

p72

longue expérience. On en a multiplié
les principes, tant qu' on n' en a
pas connu les véritables. M Rameau
est le premier qui ait vu l' origine de
toute l' harmonie dans la résonnance
des corps sonores, et qui ait rappelé
la théorie de cet art à un seul
principe. Les grecs, dont on vante
si fort la musique, ne connoissoient
point, non plus que les romains,
la composition à plusieurs parties. Il
est cependant vraisemblable qu' ils
ont de bonne heure pratiqué quelques

accords, soit que le hasard les leur eût fait remarquer à la rencontre de deux voix, soit qu' en pinçant en même temps deux cordes d' un instrument, ils en eussent senti l' harmonie. 46 les progrès de la musique ayant été aussi lents, on fut longtemps avant de songer à la séparer des paroles : elle eût paru tout-à-fait dénuée d' expression. D' ailleurs, la prosodie s' étant saisie de tous les tons que la voix peut former, et ayant seule fourni l' occasion de remarquer leur harmonie, il étoit naturel

p73

de ne regarder la musique, que comme un art qui pouvoit donner plus d' agrément ou plus de force au discours. Voilà l' origine du préjugé des anciens, qui ne vouloient pas qu' on la séparât des paroles. Elle fut, à peu près, à l' égard de ceux chez qui elle prit naissance, ce qu' est la déclamation par rapport à nous : elle apprenoit à régler la voix ; au lieu qu' auparavant on la conduisoit au hasard. Il devoit paroître aussi ridicule de séparer le chant des paroles, qu' il le seroit aujourd' hui de séparer de nos vers les sons de notre déclamation. 47 cependant la musique se perfectionna : peu à peu, elle parvint à égaler l' expression des paroles ; ensuite elle tenta de la surpasser. C' est alors qu' on put s' appercevoir qu' elle étoit par elle-même susceptible de beaucoup d' expression. Il ne devoit donc plus paroître ridicule de la séparer des paroles. L' expression que les sons avoient dans la prosodie qui participoit du chant, celle qu' ils avoient dans la déclamation

p74

qui étoit chantante, préparoient celle qu' ils devoient avoir,

lorsqu' ils seroient entendus seuls.
Deux raisons assurèrent même le succès
à ceux qui, avec quelque talent,
s' essayèrent dans ce nouveau
genre de musique. La première, c' est
que sans doute ils choissoient les
passages ausquels, par l' usage de la
déclamation, on étoit accoutumé
d' attacher une certaine expression,
ou que, du moins, ils en imaginoient
de semblables. La seconde,
c' est l' étonnement que, dans sa nouveauté,
cette musique ne pouvoit
manquer de produire. Plus on étoit
surpris, plus on devoit se livrer à
l' impression qu' elle pouvoit occasionner.
Aussi vit-on ceux qui étoient
moins difficiles à émouvoir, passer
successivement, par la force des sons,
de la joye à la tristesse, ou même
à la fureur. à cette vue, d' autres
qui n' auroient point été remués, le
furent presque également. Les effets
de cette musique devinrent le sujet
des conversations, et l' imagination
s' échauffoit au seul récit qu' on en entendoit

p75

faire. Chacun vouloit en juger
par soi-même ; et les hommes,
aimant communément à voir confirmer
les choses extraordinaires, venoient
entendre cette musique, avec
les dispositions les plus favorables.
Elle répéta donc souvent les mêmes
miracles.
48 aujourd' hui notre prosodie
et notre déclamation sont bien
loin de préparer les effets que notre
musique devoit produire. Le chant
n' est pas, à notre égard, un langage
aussi familier qu' il l' étoit pour les
anciens ; et la musique, séparée
des paroles, n' a plus cet air de nouveauté ;
qui seul peut beaucoup sur
l' imagination. D' ailleurs, au moment
où elle s' exécute, nous gardons
tout le sang froid dont nous
sommes capables, nous n' aidons
point le musicien à nous en retirer,
et les sentimens que nous éprouvons

naissent uniquement de l' action
des sons sur l' oreille. Mais les
sentimens de l' ame sont ordinairement
si foibles, quand l' imagination
ne réagit pas elle-même sur les sens,

p76

qu' on ne devoit pas être surpris que
notre musique ne produisît pas des
effets aussi surprenans que celle des
anciens. Il faudroit, pour juger de
son pouvoir, en exécuter des morceaux
devant des hommes qui auroient beaucoup
d' imagination, pour qui
elle auroit le mérite de la nouveauté,
et dont la déclamation, faite
d' après une prosodie qui participeroit
du chant, seroit elle-même
chantante. Mais cette expérience seroit
inutile, si nous étions aussi portés
à admirer les choses qui sont proches
de nous, que celles qui s' en
éloignent.

49 le chant fait pour des paroles
est aujourd' hui si différent de
notre prononciation ordinaire et de
notre déclamation, que l' imagination
a bien de la peine à se prêter à
l' illusion de nos tragédies mises en
musique. D' un autre côté, les grecs
étoient bien plus sensibles que nous ;
parce qu' ils avoient l' imagination
plus vive. Enfin les musiciens prenoient
les momens les plus favorables
pour les émouvoir. Alexandre,

p77

par exemple, étoit à table, et,
comme le remarque M Burette,
il étoit vraisemblablement échauffé
par les fumées du vin, quand une
musique propre à inspirer la fureur lui
fit prendre ses armes. Je ne doute pas
que nous n' ayons des soldats à qui
le seul bruit des tambours et des
trompettes en feroit faire autant. Ne
jugeons donc pas de la musique des

anciens par les effets qu' on lui attribue ;
mais jugeons-en par les instrumens
dont ils avoient l' usage, et l' on
aura lieu de présumer qu' elle doit
être inférieure à la nôtre.

50 on peut remarquer que
la musique, séparée des paroles, a
été préparée chez les grecs par des
progrès semblables à ceux ausquels
les romains ont dû l' art des pantomimes ;
et que ces deux arts ont, à
leur naissance, causé la même surprise
chez ces deux peuples, et produits
des effets aussi surprenans. Cette conformité

p78

me paroît curieuse, et propre
à confirmer mes conjectures.
51 je viens de dire, d' après
tous ceux qui ont écrit sur cette matière,
que les grecs avoient l' imagination
plus vive que nous. Mais je
ne sçais si la vraie raison de cette différence
est connue ; il me semble, au
moins qu' on a tort de l' attribuer uniquement
au climat. En supposant que
celui de la Grèce se fût toujours conservé
tel qu' il étoit, l' imagination de
ses habitans devoit peu à peu s' affaiblir.
On va voir que c' est un effet naturel
des changemens qui arrivent au
langage.

J' ai remarqué ailleurs que
l' imagination agit bien plus vivement
dans des hommes qui n' ont
point encore l' usage des signes d' institution :
par conséquent, le langage
d' action étant immédiatement l' ouvrage
de cette imagination, il doit
avoir plus de feu. En effet, pour
ceux à qui il est familier, un seul

p79

geste équivaut souvent à une longue
phrase. Par la même raison, les langues
faites sur le modèle de ce langage
doivent être les plus vives ; et

les autres doivent perdre de leur vivacité, à proportion que, s' éloignant davantage de ce modèle, elles en conservent moins le caractère. Or, ce que j' ai dit sur la prosodie fait voir que, par cet endroit, la langue gréque se ressentoit plus qu' aucune autre des influences du langage d' action ; et ce que je dirai sur les inversions prouvera que ce n' étoit pas-là les seuls effets de cette influence. Cette langue étoit donc très-propre à exercer l' imagination. La nôtre, au contraire, est si simple dans sa construction et dans sa prosodie, qu' elle ne demande presque que l' exercice de la mémoire. Nous nous contentons, quand nous parlons des choses, d' en rappeler les signes ; et nous en réveillons rarement les idées. Ainsi l' imagination moins souvent remuée devient naturellement plus difficile à émouvoir. Nous devons donc l' avoir moins vive que les grecs.

p80

52 la prévention pour la coutume a été, de tous temps, un obstacle aux progrès des arts : la musique s' en est surtout ressentie. Six cent ans avant Jésus-Christ, Timothée fut banni de Spartes, par un décret des éphores, pour avoir, au mépris de l' ancienne musique, ajouté trois cordes à la lyre ; c' est-à-dire, pour avoir voulu la rendre propre à exécuter des chants plus variés et plus étendus. Tels étoient les préjugés de ces temps-là. Nous en avons de semblables, on en aura encore après nous, sans jamais se douter qu' ils puissent un jour être trouvés ridicules. Lulli, que nous jugeons aujourd' hui si simple et si naturel, a paru outré dans son temps. On disoit que, par ses airs de ballets, il corrompoit la danse, et qu' il en alloit faire un *baladinage* . " il y a... etc. "

p81

voilà la musique
que regrettoient ceux qui blâmoient Lulli.
53 la musique est un art où
tout le monde se croit en droit de
juger, et où, par conséquent, le
nombre des mauvais juges est bien
grand. Il y a sans doute, dans cet
art, comme dans les autres, un point
de perfection, dont il ne faut pas
s'écarter : voilà le principe. Mais
qu' il est vague ! Qui jusqu' ici a déterminé
ce point ? Et, s' il ne l' est pas
à qui est-ce à le reconnoître ? Est-ce
aux oreilles peu exercées, parce qu' elles
sont en plus grand nombre ? Il y a
donc eu un temps où la musique
de Lulli a été justement condamnée.
Est-ce aux oreilles sçavantes, quoiqu' en
petit nombre ? Il y a donc aujourd' hui
une musique qui n' en est
pas moins belle, pour être différente de celle de
Lulli.
Il devoit arriver à la musique

p82

d' être critiquée, à mesure qu' elle se
perfectionneroit davantage, surtout
si les progrès en étoient considérables
et subits : car alors elle ressemble
moins à ce qu' on est accoutumé
d' entendre. Mais commence-t-on à
se la rendre familière ? On la goûte,
et elle n' a plus que le préjugé contr' elle.
54 nous ne sçaurions connoître
quel étoit le caractère de la musique
instrumentale des anciens : je
me bornerai à faire quelques conjectures
sur le chant de leur déclamation.
Il s' écartoit vraisemblablement de
leur prononciation ordinaire, à peu
près comme notre déclamation s' éloigne
de la nôtre, et se varioit également
selon le caractère des pièces
et des scènes. Il devoit être aussi simple
dans la comédie, que la prosodie
le permettoit. C' étoit la prononciation
ordinaire, qu' on n' avoit altérée
qu' autant qu' il avoit fallu pour en apprécier
les sons, et pour conduire la
voix par des intervalles certains.

Dans la tragédie, le chant étoit

p83

plus varié et plus étendu ; et principalement dans les monologues ausquels on donnoit le nom de *cantiques* . Ce sont ordinairement les scènes les plus passionnées ; car il est naturel que le même personnage, qui se contraint dans les autres, se livre, quand il est seul, à toute l' impétuosité des sentimens qu' il éprouve. C' est pourquoi les poètes romains faisoient mettre les monologues en musique, par des musiciens de profession. Quelquefois même ils leur laissoient le soin de composer la déclamation du reste de la pièce. Il n' en étoit pas de même chez les grecs ; les poètes y étoient musiciens, et ne confioient ce travail à personne. Enfin dans les chœurs, le chant étoit plus chargé que dans les autres scènes : c' étoient les endroits où le poète donnoit le plus d' effort à son génie ; il n' est pas douteux que le musicien ne suivit son exemple. Ces conjectures se confirment par les différentes sortes d' instrumens dont on accompagnoit la voix des acteurs ; car ils avoient une portée plus ou

p84

moins étendue selon le caractère des paroles. Nous ne pouvons pas nous représenter les chœurs des anciens par ceux de nos opéra. La musique en étoit bien différente, puisqu' ils ne connoissoient pas la composition à plusieurs parties ; et les danses étoient peut-être encore plus éloignées de ressembler à nos ballets. " il est facile de concevoir, dit l' abbé Du Bos,... etc. "

p85

sur des théâtres aussi
vastes que ceux des anciens, ces
évolutions pouvoient former des tableaux
bien propres à exprimer les
sentimens dont le choeur étoit pénétré.
55 l' art de noter la déclamation,
et de l' accompagner d' un instrument,
étoit connu à Rome dès
les premiers temps de la république.
La déclamation y fut, dans les commencemens,
assez simple ; mais, par
la suite, le commerce des grecs y
amena des changemens. Les romains
ne purent résister aux charmes de
l' harmonie et de l' expression de la
langue de ce peuple. Cette nation
polie devint l' école où ils se formèrent
le goût pour les lettres, les arts
et les sciences ; et la langue latine
se conforma au caractère de la langue
grecque, autant que son génie put le
permettre.
Cicéron nous apprend que les accens
qu' on avoit empruntés des
étrangers avoient changé d' une

p86

manière sensible la prononciation
des romains. Ils occasionnèrent sans
doute de pareils changemens dans
la musique des pièces dramatiques :
l' un est une suite naturelle de l' autre.
En effet, Horace et cet orateur remarquent
que les instrumens qu' on
employoit au théâtre, de leur temps,
avoient une portée bien plus étendue
que ceux dont on s' étoit servi
auparavant ; que l' acteur, pour les
suivre, étoit obligé de déclamer sur
un plus grand nombre de tons ; et
que le chant étoit devenu si pétulant
qu' on n' en pouvoit observer la mesure
qu' en s' agitant d' une manière
violente. Je renvoie à ces passages,
tels que les rapporte l' abbé Du Bos,
afin qu' on juge si l' on peut
les entendre d' une simple déclamation.
56 telle est l' idée qu' on peut
se faire de la déclamation chantante
et des causes qui l' ont introduite,

ou qui l'ot fait varier. Il nous

p87

reste à rechercher les circonstances qui ont occasionné une déclamation aussi simple que la nôtre, et des spectacles si différens de ceux des anciens. Le climat n' a pas permis aux peuples froids et flegmatiques du nord de conserver les accens et la quantité que la nécessité avoit introduits dans la prosodie, à la naissance des langues. Quand ces barbares eurent inondé l' empire romain, et qu' ils en eurent conquis toute la partie occidentale, le latin confondu avec leurs idiômes perdit son caractère. Voilà d' où nous vient le défaut d' accent que nous regardons comme la principale beauté de notre prononciation : cette origine ne prévient pas en sa faveur. Sous l' empire de ces peuples grossiers, les lettres tombèrent : les théâtres furent détruits : l' art des pantomimes, celui de noter la déclamation et de la partager entre deux comédiens, les arts qui concourent à la décoration des spectacles, tels que l' architecture, la peinture, la sculpture, et

p88

tous ceux qui sont subordonnés à la musique, périrent. à la renaissance des lettres, le génie des langues étoit si changé, et les moeurs si différentes, qu' on ne put rien comprendre à ce que les anciens rapportoient de leurs spectacles. Pour concevoir parfaitement la cause de cette révolution, il ne faut que se rappeler ce que j' ai dit sur l' influence de la prosodie. Celle des grecs et des romains étoit si caractérisée qu' elle avoit des principes fixes, et si connue que le peuple même, sans en avoir étudié les règles,

étoit choqué des moindres défauts de prononciation. C'est-là ce qui fournit les moyens de faire un art de la déclamation et de l'écrire en notes : dès-lors cet art fit partie de l'éducation. La déclamation ainsi perfectionnée produisit l'art de partager le chant et les gestes entre deux comédiens, celui des pantomimes ; et étendant même son influence jusques sur la forme et la grandeur des théâtres, elle donna occasion, comme

p89

nous l'avons vu, de les faire assez vastes pour contenir une partie considérable du peuple.

Voilà l'origine du goût des anciens pour les spectacles, pour les décorations et pour tous les arts qui y sont subordonnés ; la musique, l'architecture, la peinture et la sculpture.

Chez eux, il ne pouvoit presque pas y avoir de talens perdus, parce que chaque citoyen rencontroit à tous momens des objets propres à exercer son imagination.

Notre langue n'ayant presque point de prosodie, la déclamation n'a pu avoir de règles fixes ; il nous a été impossible de la noter ; nous n'avons pu connoître l'art de la partager entre deux acteurs ; celui des pantomimes a peu d'attraits pour nous, et les spectacles ont été renfermés dans des salles où le peuple n'a pu assister. De-là, ce qui est plus à regretter, le peu de goût que nous avons pour la musique, l'architecture, la peinture et la sculpture. Nous croyons seuls ressembler aux anciens ; mais que, par cet endroit, les italiens leur

p91

ressemblent bien plus que nous. On voit donc que, si nos spectacles sont si différens de ceux des grecs et des

romains, c' est un effet naturel des changemens arrivés dans la prosodie.

PARTIE 2 SECTION 1 CHAPITRE 6

comparaison de la déclamation chantante et de la déclamation simple.

57 notre déclamation admet, de temps en temps, des intervalles aussi distincts que le chant. Si on ne les altéroit qu' autant qu' il seroit nécessaire pour les apprécier, ils n' en paroïtroient pas moins naturels, et l' on pourroit les noter. Je crois même que le goût et l' oreille font préférer au bon comédien les sons harmoniques, toutes les fois qu' ils ne contrarient point trop notre prononciation ordinaire. C' est sans doute pour ces sortes de sons que Molière avoit imaginé des notes. Mais le projet de noter le reste de la déclamation est impossible ; car les inflexions de la voix y sont si foibles,

p92

que, pour en apprécier les tons, il faudroit altérer les intervalles au point que la déclamation choqueroit ce que nous appellons la *nature* .

58 quoique notre déclamation ne reçoive pas, comme le chant, une succession de sons appréciables, elle rend cependant les sentimens de l' ame assez vivement pour remuer ceux à qui elle est familière, ou qui parlent une langue dont la prosodie est peu variée et peu animée. Elle produit sans doute cet effet, parce que les sons y conservent à peu près, entr' eux, les mêmes proportions que dans le chant. Je dis à *peu près* ; car, n' y étant pas appréciables, ils ne sçauroient avoir des rapports aussi exacts.

Notre déclamation est donc naturellement moins expressive que la musique. En effet, quel est le son

le plus propre à rendre un sentiment de l' ame ? C' est d' abord celui qui imite le cri qui en est le signe naturel : il est commun à la déclamation et à la musique. Ensuite ce sont les

p93

sons harmoniques de ce premier, parce qu' ils lui sont liés plus étroitement. Enfin ce sont tous les sons qui peuvent être engendrés de cette harmonie, variés et combinés dans le mouvement qui caractérise chaque passion : car tout sentiment de l' ame détermine le ton et le mouvement du chant qui est le plus propre à l' exprimer. Or ces deux dernières espèces de sons se trouvent rarement dans notre déclamation ; et d' ailleurs elle n' imite pas les mouvemens de l' ame, comme le chant.

59 cependant elle supplée à ce défaut par l' avantage qu' elle a de nous paroître plus naturel. Elle donne à son expression un air de vérité, qui fait que, si elle agit sur les sens plus foiblement que la musique, elle agit plus vivement sur l' imagination. C' est pourquoi nous sommes souvent plus touchés d' un morceau bien déclamé, que d' un beau récitatif. Mais chacun peut remarquer que dans les momens où la musique ne détruit pas l' illusion, elle

p94

fait à son tour une impression bien plus grande.

60 quoique notre déclamation ne puisse pas se noter, il me semble qu' on pourroit en quelque sorte la fixer. Il suffiroit qu' un musicien eût assez de goût pour observer, dans le chant, à peu près les mêmes proportions que la voix suit dans la déclamation. Ceux qui se

seroient rendus ce chant familier
pourroient, avec de l' oreille, y retrouver
la déclamation qui en auroit
été le modèle. Un homme rempli
des récitatifs de Lulli ne déclamerait-il
pas les tragédies de Quinault,
comme Lulli les eût déclamé
lui-même ? Pour rendre cependant
la chose plus facile, il seroit à souhaiter
que la mélodie fût extrêmement
simple, et qu' on n' y distinguât
les inflexions de la voix qu' autant qu' il
seroit nécessaire pour les
apprécier. La déclamation se reconnoîtroit
encore plus aisément dans
les récitatifs de Lulli, s' il y avoit
mis moins de musique. On a donc
lieu de croire que ce seroit là un

p95

grand secours pour ceux qui auroient
quelques dispositions à bien déclamer.
61 la prosodie, dans chaque
langue, ne s' éloigne pas également
du chant : elle recherche plus ou
moins les accens, et même les prodigue
à l' excès, ou les évite tout-à-fait ;
parce que la variété des tempéramens
ne permet pas aux peuples
de divers climats de sentir de la même
manière. C' est pourquoi les langues
demandent, selon leur caractère,
différens genres de déclamation
et de musique. On dit, par
exemple, que le ton dont les anglois
expriment la colère n' est, en
Italie, que celui de l' étonnement.
La grandeur des théâtres, les dépenses
des grecs et des romains
pour les décorer, les masques qui
donnoient à chaque personnage la
physionomie que demandoit son caractère,
la déclamation qui avoit des
règles fixes, et qui étoit susceptible
de plus d' expression que la nôtre,
tout paroît prouver la supériorité des
spectacles des anciens. Nous avons

p97

pour dédommagement, les graces,
l' expression du visage, et quelques
finesses de jeu, que notre manière
de déclamer a seule pu faire sentir.

PARTIE 2 SECTION 1 CHAPITRE 7

quelle est la prosodie la plus parfaite.

62 chacun sera sans doute
tenté de décider en faveur de la prosodie
de sa langue : pour nous précautionner
contre ce préjugé, tâchons
de nous faire des idées exactes.
La prosodie la plus parfaite est celle
qui, par son harmonie, est la plus
propre à exprimer toutes sortes de
caractères. Or, trois choses concourent
à l' harmonie ; la qualité des sons,
les intervalles par où ils se succèdent,
et le mouvement. Il faut
donc qu' une langue ait des sons doux,
moins doux, durs même, en un
mot, de toutes les espèces ; qu' elle
ait des accens qui déterminent la
voix à s' élever et à s' abaisser ; enfin
que, par l' inégalité de ses syllabes,
elle puisse exprimer toutes sortes
de mouvemens.
Pour produire l' harmonie, les chûtes

p98

ne doivent pas se placer indifféremment.
Il y a des momens où elle
doit être suspendue : il y en a d' autres
où elle doit finir par un repos
sensible. Par conséquent, dans une
langue dont la prosodie est parfaite,
la succession des sons doit être subordonnée
à la chûte de chaque période ;
en sorte que les cadences soient
plus ou moins précipitées, et que
l' oreille ne trouve un repos qui ne
laisse rien à desirer, que quand l' esprit
est entièrement satisfait.
63 on reconnoîtra combien
la prosodie des romains approchoit
plus que la nôtre de ce point de
perfection, si l' on considère l' étonnement

avec lequel Cicéron parle
des effets du nombre oratoire. Il
représente le peuple ravi en admiration,
à la chute des périodes harmonieuses ;
et, pour montrer que le
nombre en est l'unique cause, il
change l'ordre des mots d'une période
qui avoit eu de grands applaudissemens,
et il assure qu'on en sent
aussi-tôt disparaître l'harmonie. La
dernière construction ne conservoit

p99

plus dans le mélange des longues et
des brèves, ni dans celui des accents,
l'ordre nécessaire pour la satisfaction
de l'oreille. Notre langue a de la
douceur et de la rondeur ; mais il
faut quelque chose de plus pour l'harmonie.
Je ne vois pas que, dans les
différens tours qu'elle autorise, nos
orateurs ayent jamais rien trouvé de
semblable à ces cadences qui frappoient
si vivement les romains.
64 une autre raison qui confirme
la supériorité de la prosodie
latine sur la nôtre, c'est le goût des
romains pour l'harmonie, et la délicatesse
du peuple même à cet égard.
Les comédiens ne pouvoient faire,
dans un vers, une syllabe plus longue
ou plus brève qu'il ne falloit,
qu'aussitôt toute l'assemblée, dont le
peuple faisoit partie, ne s'élevât contre
cette mauvaise prononciation.
Nous ne pouvons lire de pareils
faits, sans quelque surprise ; parce
que nous ne remarquons rien parmi

p100

nous qui puisse les confirmer. C'est
qu'aujourd'hui la prononciation des
gens du monde est si simple, que
ceux qui la choquent légèrement ne
peuvent être relevés que par peu de
personnes, parce qu'il y en a peu
qui se la soient rendue familière. Chez

les romains, elle étoit si caractérisée,
le nombre en étoit si sensible,
que les oreilles les moins fines y
étoient exercées : ainsi ce qui altéroit
l' harmonie ne pouvoit manquer
de les offenser.

65 à suivre mes conjectures,
si les romains ont dû être plus sensibles
à l' harmonie que nous, les
grecs y ont dû être plus sensibles
qu' eux, et les asiatiques encore plus
que les grecs : car plus les langues
sont anciennes, plus leur prosodie
doit approcher du chant. Aussi a-t-on
lieu de conjecturer que le grec
étoit plus harmonieux que le latin,
puisqu' il lui prêta des accents. Quant
aux asiatiques, ils recherchoient
l' harmonie avec une affectation que
les romains trouvoient excessive. Cicéron
le fait entendre, lorsqu' après

p101

avoir blâmé ceux qui, pour rendre
le discours plus cadencé, le gâtent
à force d' en transposer les termes, il
représente les orateurs asiatiques
comme plus esclaves du nombre que
les autres. Peut-être aujourd' hui
trouveroit-il que le caractère de notre
langue nous fait tomber dans le
vice opposé : mais si, par-là, nous
avons quelques avantages de moins,
nous verrons ailleurs que nous en
sommes dédommagés par d' autres
endroits.

Ce que j' ai dit à la fin du sixième
chapitre de cette section est une preuve
bien sensible de la supériorité de
la prosodie des anciens.

PARTIE 2 SECTION 1 CHAPITRE 8

p102

de l' origine de la poésie.

66 si, dans l' origine des langues,
la prosodie approcha du chant ;
le style, afin de copier les images
sensibles du langage d' action, adopta
toutes sortes de figures et de métaphores,
et fut une vraie peinture.
Par exemple, dans le langage d' action,
pour donner à quelqu' un l' idée
d' un homme effrayé, on n' avoit d' autre
moyen que d' imiter les cris et les
mouvemens de la frayeur. Quand on
voulut communiquer cette idée par
la voie des sons articulés, on se servit
donc de toutes les expressions qui
la présentoient dans le même détail.
Un seul mot qui ne peint rien eût
été trop foible, pour succéder immédiatement
au langage d' action. Ce langage
étoit si proportionné à la grossièreté
des esprits, que les sons articulés
n' y pouvoient suppléer qu' autant
qu' on accumuloit les expressions

p103

les unes sur les autres. Le peu d' abondance
des langues ne permettoit
pas même de parler autrement. Comme
elles fournissoient rarement le terme
propre, on ne faisoit deviner une
pensée qu' à force de répéter les idées
qui lui ressembloient davantage. Voilà
l' origine du pléonasme : défaut qui
doit, particulièrement, se remarquer
dans les langues anciennes. En effet,
les exemples en sont très-fréquens
dans l' hébreu. On ne s' accoutuma
que fort lentement à lier à un seul mot
des idées qui auparavant ne s' exprimoient
que par des mouvemens fort
composés ; et l' on n' évita les expressions
diffuses, que quand les langues,
devenues plus abondantes,
fournirent des termes propres et familiers
pour toutes les idées dont on
avoit besoin. La précision du style
fut connue beaucoup plutôt chez les
peuples du nord. Par un effet de
leur tempérament froid et flegmatique,
ils abandonnèrent plus facilement
tout ce qui se ressentoit du langage
d' action. Ailleurs, les influences

de cette manière de communiquer

p104

ses pensées se conservèrent longtemps.
Aujourd' hui même, dans les
parties méridionales de l' Asie, le pléonasme
est regardé comme une élégance
du discours.

67 le style, dans son origine,
a été poétique ; puisqu' il a commencé
par peindre les idées avec les images
les plus sensibles, et qu' il étoit
d' ailleurs extrêmement mesuré. Mais,
les langues devenant plus abondantes,
le langage d' action s' abolit peu
à peu ; la voix se varia moins ; le
goût pour les figures et les métaphores,
par les raisons que j' en donnerai,
diminua insensiblement, et le
style se rapprocha de notre prose. Cependant
les auteurs adoptèrent le
langage ancien, comme plus vif et
plus propre à se graver dans la mémoire :
unique moyen de faire passer
pour lors leurs ouvrages à la postérité.
On donna à ce langage différentes
formes ; on imagina des règles
pour en augmenter l' harmonie ; et on
en fit un art particulier. La nécessité
où l' on étoit de s' en servir fit
croire, pendant longtemps, qu' on

p105

ne devoit composer qu' en vers. Tant
que les hommes n' eurent point de
caractères pour écrire leurs pensées,
cette opinion étoit fondée sur ce que
les vers s' apprennent et se retiennent
plus facilement. La prévention
la fit cependant encore subsister après
que cette raison eut cessé d' avoir
lieu. Enfin un philosophe, ne pouvant
se plier aux règles de la poésie,
hasarda le premier d' écrire en
prose.

68 la rime ne dut pas, comme
la mesure, les figures et les métaphores,

son origine à la naissance
des langues. Les peuples du nord,
froids et flegmatiques, ne purent
conserver une prosodie aussi mesurée
que celle des autres, lorsque la
nécessité qui l'avoit introduite, ne
fut plus la même. Pour y suppléer,
ils furent obligés d'inventer la rime.
69 il n'est pas difficile d'imaginer

p106

par quels progrès la poésie est
devenue un art. Les hommes, ayant
remarqué les chûtes uniformes et régulières
que le hasard amenoit dans le
discours, les différens mouvemens
produits par l'inégalité des syllabes
et l'impression agréable de certaines
inflexions de la voix, se firent des
modèles de nombre et d'harmonie,
où ils puisèrent peu à peu toutes les
règles de la versification. La musique
et la poésie sont donc naturellement
nées ensemble.

70 ces deux arts s'associèrent
celui du geste, plus ancien qu'eux,
et qu'on appelloit du nom de *danse* .
D'où nous pouvons conjecturer que,
dans tous les temps et chez tous les
peuples, on auroit pu remarquer
quelque espèce de danse, de musique
et de poésie. Les romains nous
apprennent que les gaulois et les
germains avoient leurs musiciens et
leurs poètes : on a observé, de nos
jours, la même chose par rapport
aux négres, aux caribes et aux iroquois.
C'est ainsi qu'on trouve parmi
les barbares le germe des arts qui

p107

se sont formés chez les nations polies,
et qui, aujourd'hui destinés à
nourrir le luxe dans nos villes, paroissent
si éloignés de leur origine,
qu'on a bien de la peine à la reconnoître.
71 l'étroite liaison de ces arts,

à leur naissance, est la vraie raison
qui les a fait confondre par les anciens
sous un nom générique. Chez
eux, le terme de *musique* comprend
non seulement l'art qu'il désigne dans
notre langue, mais encore celui du
geste, la danse, la poésie et la déclamation.
C'est donc à ces arts réunis
qu'il faut rapporter la plupart des
effets de leur musique, et dès-lors
ils ne sont plus si surprenans.
72 on voit sensiblement quel
étoit l'objet des premières poésies.
Dans l'établissement des sociétés, les
hommes ne pouvoient point encore

p108

s'occuper des choses de pur agrément ;
et les besoins qui les obligeoient
de se réunir bornoient leurs
vues à ce qui pouvoit leur être utile
ou nécessaire. La poésie et la musique
ne furent donc cultivées que pour
faire connoître la religion, les loix
et pour conserver le souvenir des
grands hommes et des services qu'ils
avoient rendus à la société. Rien n'y
étoit plus propre, ou plutôt c'étoit
le seul moyen dont on pût se servir,
puisque l'écriture n'étoit pas encore
connue. Aussi tous les monumens de
l'antiquité prouvent-ils que ces arts,
à leur naissance, ont été destinés à
l'instruction des peuples. Les gaulois
et les germains s'en servoient
pour conserver leur histoire et leurs
loix ; et, chez les égyptiens et les
hébreux, ils faisoient en quelque
sorte partie de la religion. Voilà pourquoi
les anciens vouloient que l'éducation
eût pour principal objet l'étude de la
musique : je prends ce
terme dans toute l'étendue qu'ils lui
donnoient. Les romains jugeoient
la musique nécessaire à tous les âges,

p109

parce qu' ils trouvoient qu' elle enseignoit
ce que les enfans devoient apprendre,
et ce que les personnes
faites devoient sçavoir. Quant aux
grecs, il leur paroissoit si honteux
de l' ignorer, qu' un musicien et un
sçavant étoient pour eux la même
chose, et qu' un ignorant étoit désigné
dans leur langue par le nom d' un
homme qui ne sçait pas la musique.
Ce peuple ne se persuadoit pas que
cet art fût de l' invention des hommes,
et il croyoit tenir des dieux
les instrumens qui l' étonnoient davantage.
Ayant plus d' imagination
que nous, il étoit plus sensible à
l' harmonie : d' ailleurs, la vénération
qu' il avoit pour les loix, pour la religion
et pour les grands hommes
qu' il célébroit dans ses chants, passa
à la musique qui conservoit la tradition
de ces choses.
73 la prosodie et le style
étant devenus plus simples, la prose
s' éloigna de plus en plus de la poésie.
D' un autre côté, l' esprit fit des
progrès, la poésie en parut avec des images plus
neuves ; par ce moyen,

p110

elle s' éloigna aussi du langage ordinaire,
fut moins à la portée du peuple,
et devint moins propre à l' instruction.
D' ailleurs, les faits, les loix, et
toutes les choses dont il falloit que
les hommes eussent connoissance, se
multiplièrent si fort, que la mémoire
étoit trop foible pour un pareil
fardeau : les sociétés s' aggrandirent
au point que la promulgation des
loix ne pouvoit parvenir que difficilement
à tous les citoyens. Il fallut
donc, pour instruire le peuple, avoir
recours à quelque nouvelle voie.
C' est alors qu' on imagina l' écriture :
j' exposerai plus bas quels en furent
les progrès.
à la naissance de ce nouvel art,
la poésie et la musique commencèrent
à changer d' objet : elles se partagèrent
entre l' utile et l' agréable,

et enfin se bornèrent presque aux choses de pur agrément. Moins elles devinrent nécessaires, plus elles

p111

cherchèrent les occasions de plaire davantage, et elles firent l' une et l' autre des progrès considérables. La musique et la poésie, jusques-là inséparables, commencèrent, quand elles se furent perfectionnées, à se diviser en deux arts différens. Mais on cria à l' abus contre ceux qui, les premiers, hasardèrent de les séparer. Les effets qu' elles pouvoient produire, sans se prêter des secours mutuels, n' étoient pas encore assez sensibles : on ne prévoyoit pas ce qui devoit leur arriver ; et, d' ailleurs, ce nouvel usage étoit trop contraire à la coutume. On en appelloit, comme nous aurions fait, à l' antiquité, qui ne les avoit jamais employées l' une sans l' autre ; et l' on concluoit que des airs sans paroles, ou des vers pour n' être point chantés, étoient quelque chose de trop bizarre pour avoir jamais du succès. Mais quand l' expérience eut prouvé le contraire, les philosophes commencèrent à craindre que ces arts n' énervassent les moeurs. Ils s' opposèrent à leurs progrès, et citèrent aussi l' antiquité,

p112

qui n' en avoit jamais fait usage pour des choses de pur agrément. Ce n' est donc point sans avoir eu bien des obstacles à surmonter, que la musique et la poésie ont changé d' objets, et ont été distinguées en deux arts.
74 on seroit tenté de croire que le préjugé, qui fait respecter l' antiquité, a commencé à la seconde génération des hommes. Plus nous sommes ignorans, plus nous avons besoin de guides, et plus nous sommes

portés à croire que ceux qui sont
venus avant nous ont bien fait tout
ce qu'ils ont fait, et qu'il ne nous
reste qu'à les imiter. Plusieurs siècles
d'expérience auroient bien dû
nous corriger de cette prévention.
Ce que la raison ne peut faire, le temps
et les circonstances l'occasionnent ;
mais souvent pour faire
tomber dans des préjugés tout contraires.
C'est ce qu'on peut remarquer
au sujet de la poésie et de la musique.
Notre prosodie étant devenue
aussi simple qu'elle l'est aujourd'hui,
ces deux arts ont été si

p113

fort séparés, que le projet de les
réunir sur un théâtre a paru ridicule à
tout le monde, et le paroît même
encore, tant on est bizarre, à plusieurs
de ceux qui applaudissent à l'exécution.
75 l'objet des premières poésies
nous indique quel en étoit le
caractère. Il est vraisemblable qu'elles
ne chantoient la religion, les
loix et les héros, que pour réveiller
dans les citoyens des sentimens
d'amour, d'admiration et d'émulation.
C'étoient des pseumes, des
cantiques, des odes et des chansons.
Quant aux poèmes épiques et
dramatiques, ils ont été connus
plus tard. L'invention en est due
aux grecs, et l'histoire en a été
faite si souvent que personne ne
l'ignore.
76 on peut juger du style des
premières poésies par le génie des
premières langues.
En premier lieu, l'usage de sous-entendre
des mots y étoit fort fréquent.
L'hébreu en est la preuve ;
mais en voici la raison.

p114

La coutume, introduite par la nécessité,

de mêler ensemble le langage
d' action et celui des sons articulés,
subsista encore longtemps
après que cette nécessité eut cessé,
surtout chez les peuples dont l' imagination
étoit plus vive, tels que les
orientaux. Cela fut cause que, dans
la nouveauté d' un mot, on s' entendoit
également bien en ne l' employant
pas, comme en l' employant.
On l' omettoit donc volontiers pour
exprimer plus vivement sa pensée,
ou pour la renfermer dans la mesure
d' un vers. Cette licence étoit
d' autant plus tolérée que, la poésie
étant faite pour être chantée, et ne
pouvant encore être écrite, le ton
et le geste suppléoit au mot qu' on
avoit omis. Mais quand, par une
longue habitude, un nom fut devenu
le signe le plus naturel d' une idée,
il ne fut pas aisé d' y suppléer. C' est
pourquoi, en descendant des langues
anciennes aux plus modernes, on
s' appercevra que l' usage de sousentendre
des mots est de moins en moins
reçu. Notre langue le rejette même

p115

si fort, qu' on diroit quelquefois qu' elle
se méfie de notre pénétration.

77 en second lieu, l' exactitude
et la précision ne pouvoient être
connues des premiers poètes. Ainsi,
pour remplir la mesure des vers, on
y inséroit souvent des mots inutiles,
ou l' on répétoit la même chose de
plusieurs manières : nouvelle raison
des pléonasmes fréquents dans les
langues anciennes.

78 enfin, la poésie étoit extrêmement
figurée et métaphorique ;
car on assure que, dans les langues
orientales, la prose même souffre des
figures que la poésie des latins n' employe
que rarement. C' est donc chez
les poètes orientaux que l' enthousiasme
produisoit les plus grands désordres :
c' est chez eux que les passions
se monroient avec des couleurs
qui nous paroïtroient exagérées. Je

ne sçais cependant si nous serions en droit de les blâmer. Ils ne sentoient pas les choses comme nous ; ainsi ils ne devoient pas les exprimer de la même manière. Pour apprécier leurs ouvrages, il faudroit considérer le

p116

tempérament des nations pour lesquelles ils ont écrit. On parle beaucoup de la belle nature ; il n' y a pas même de peuple poli qui ne se pique de l' imiter : mais chacun croit en trouver le modèle dans sa manière de sentir. Qu' on ne s' étonne pas si on a tant de peine à la reconnoître ; elle change trop souvent de visage, ou du moins elle prend trop l' air de chaque pays. Je ne sçais même si la façon dont j' en parle actuellement, ne se sent pas un peu du ton qu' elle prend, depuis quelque temps, en France.

79 le style poétique et le langage ordinaire, en s' éloignant l' un de l' autre, laissèrent entr' eux un milieu où l' éloquence prit son origine, et d' où elle s' écarta pour se rapprocher tantôt du ton de la poésie, tantôt de celui de la conversation. Elle ne diffère de celui-ci, que parce qu' elle rejette toutes les expressions qui ne sont pas assez nobles ; et de celui-là, que parce qu' elle n' est pas assujettie à la même mesure, et que, selon le caractère des

p117

langues, on ne lui permet pas certaines figures et certains tours qu' on souffre dans la poésie. D' ailleurs, ces deux arts se confondent quelquefois si fort, qu' il n' est plus possible de les distinguer.

p118

PARTIE 2 SECTION 1 CHAPITRE 9

des mots.

je n' ai pu interrompre ce que j' avois
à dire sur l' art des gestes, la
danse, la prosodie, la déclamation,
la musique et la poésie : toutes ces
choses tiennent trop ensemble et au
langage d' action qui en est le principe.
Je vais actuellement rechercher
par quels progrès le langage des sons
articulés a pu se perfectionner et
devenir enfin le plus commode de tous.
80 pour comprendre comment
les hommes convinrent entr' eux du
sens des premiers mots qu' ils voulurent
mettre en usage, il suffit d' observer
qu' ils les prononçoient dans
des circonstances où chacun étoit
obligé de les rapporter aux mêmes
perceptions. Par-là ils en fixoient la
signification avec plus d' exactitude,
selon que les circonstances, en se répétant
plus souvent, accoutumoient

p119

davantage l' esprit à lier les mêmes
idées avec les mêmes signes. Le langage
d' action levoit les ambiguïtés
et les équivoques, qui, dans les
commencemens, devoient être fréquentes.
81 les objets destinés à soulager
nos besoins peuvent bien
échapper quelquefois à notre attention ;
mais il est difficile de ne pas
remarquer ceux qui sont propres à
produire des sentimens de crainte et
de douleur. Ainsi, les hommes ayant
dû nommer les choses plutôt ou plus
tard, à proportion qu' elles attiroient
davantage leur attention ; il est vraisemblable,
par exemple, que les animaux
qui leur faisoient la guerre
eurent des noms avant les fruits
dont ils se nourrissoient. Quant aux
autres objets, ils imaginèrent des
mots pour les désigner, selon qu' ils

les trouvoient propres à soulager
des besoins plus pressans, et qu' ils
en recevoient des impressions plus
vives.

82 la langue fut longtemps
sans avoir d' autres mots que les

p120

noms qu' on avoit donnés aux objets
sensibles, tels que ceux d' *arbre*,
fruit, *eau*, *feu* , et autres dont
on avoit plus souvent occasion de
parler. Les notions complexes des
substances étant connues les premières,
puisqu' elles viennent immédiatement
des sens, devoient
être les premières à avoir des noms.
à mesure qu' on fut capable de les
analyser, en réfléchissant sur les différentes
perceptions qu' elles renferment,
on imagina des signes pour
des idées plus simples. Quand on
eut, par exemple, celui d' *arbre* , on
fit ceux de *tronc*, *branche*, *feuille*,
verdure , etc. On distingua ensuite,
mais peu à peu, les différentes qualités
sensibles des objets ; on remarqua
les circonstances où ils pouvoient
se trouver, et l' on fit des
mots pour exprimer toutes ces choses :
ce furent les adjectifs et les
adverbes. Mais on trouva de grandes
difficultés à donner des noms
aux opérations de l' ame, parce
qu' on est naturellement peu propre
à réfléchir sur soi-même. On fut

p121

donc longtemps à n' avoir d' autre
moyen pour rendre ces idées, *je*
vois, *j' entends*, *je veux*, *j' aime* et
autres semblables, que de prononcer
le nom des choses d' un ton particulier,
et de marquer à peu près, par
quelque action, la situation où l' on
se trouvoit. C' est ainsi que les enfans,
qui n' apprennent ces mots que

quand ils sçavent déjà nommer les objets qui ont le plus de rapport à eux, font connoître ce qui se passe dans leur ame.

83 en se faisant une habitude de se communiquer ces sortes d' idées par des actions, les hommes s' accoutumèrent à les déterminer ; et dès-lors ils commencèrent à trouver plus de facilité à les attacher à d' autres signes. Les noms qu' ils choisirent pour cet effet, sont ceux qu' on appella *verbes* . Ainsi les premiers verbes n' ont été imaginés que pour exprimer l' état de l' ame, quand elle agit ou pâtit. Sur ce modèle, on en fit ensuite pour exprimer celui de chaque chose. Ils eurent cela de commun avec les adjectifs, qu' ils désignoient

p122

l' état d' un être ; et ils eurent de particulier, qu' ils le marquoient en tant qu' il consiste en ce qu' on appelle *action* et *passion*. *Sentir, se mouvoir* , étoient des verbes ; *grand, petit*, étoient des adjectifs : pour les adverbes, ils servoient à faire connoître les circonstances que les adjectifs n' exprimoient pas.

84 quand on n' avoit point encore l' usage des verbes, le nom de l' objet dont on vouloit parler se prononçoit dans le moment même qu' on indiquoit, par quelque action, l' état de son ame : c' étoit le moyen le plus propre à se faire entendre. Mais, quand on commença à suppléer à l' action par le moyen des sons articulés, le nom de la chose se présenta naturellement le premier, comme étant le signe le plus familier. Cette manière de s' énoncer étoit la plus commode pour celui qui parloit et pour celui qui écoutoit. Elle l' étoit pour le premier, parce qu' elle le faisoit commencer par l' idée la plus facile à communiquer : elle l' étoit encore

p123

pour le second, parce qu' en fixant son attention à l' objet dont on vouloit l' entretenir, elle le préparoit à comprendre plus aisément un terme moins usité, et dont la signification ne devoit pas être si sensible. Ainsi l' ordre le plus naturel des idées vouloit qu' on mît le régime avant le verbe : on disoit, par exemple, *fruit vouloir* .

Cela peut encore se confirmer par une réflexion bien simple. C' est que, le langage d' action ayant seul pu servir de modèle à celui des sons articulés, ce dernier a dû, dans les commencemens, conserver les idées dans le même ordre que l' usage du premier avoit rendu le plus naturel. Or on ne pouvoit, avec le langage d' action, faire connoître l' état de son ame, qu' en montrant l' objet auquel il se rapportoit. Les mouvemens qui exprimoient un besoin, n' étoient entendus qu' autant qu' on avoit indiqué, par quelque geste, ce qui étoit propre à le soulager. S' ils précédoient, c' étoit à pure perte, et l' on étoit obligé de les répéter ;

p124

car ceux à qui on vouloit faire connoître sa pensée, étoient encore trop peu exercés, pour songer à se les rappeler dans le dessein d' en interpréter le sens. Mais l' attention qu' on donnoit sans effort à l' objet indiqué, facilitoit l' intelligence de l' action. Il me semble même qu' aujourd' hui ce seroit encore la manière la plus naturelle de se servir de ce langage. Le verbe venant après son régime, le nom qui le régissoit, c' est-à-dire le nominatif, ne pouvoit être placé entre deux ; car il en auroit obscurci le rapport. Il ne pouvoit pas non plus commencer la phrase, parce que son rapport avec son régime eut été moins sensible. Sa place

étoit donc après le verbe. Par-là,
les mots se construisoient dans le
même ordre dans lequel ils se régissoient ;
unique moyen d' en faciliter
l' intelligence. On disoit *fruit vouloir*
Pierre , pour *Pierre veut du fruit* ;
et la première construction n' étoit
pas moins naturelle que l' autre l' est
actuellement. Cela se prouve par la

p125

langue latine, où toutes deux sont
également reçues. Il paroît que cette
langue tient comme un milieu entre
les plus anciennes et les plus modernes,
et qu' elle participe du caractère
des unes et des autres.

85 les verbes, dans leur origine,
n' exprimoient l' état des choses,
que d' une manière indéterminée.
Tels sont les infinitifs, *aller, agir* .
L' action dont on les accompagnoit
suppléoit au reste ; c' est-à-dire,
aux temps, aux modes, aux nombres
et aux personnes. En disant *arbre voir* ,
on faisoit connoître par quelque
geste si l' on parloit de soi ou d' un
autre, d' un ou de plusieurs, du passé,
du présent ou de l' avenir, enfin
dans un sens positif ou dans un sens
conditionnel.

86 la coutume de lier ces
idées à de pareils signes ayant facilité
les moyens de les attacher à des
sons, on inventa pour cet effet des
mots qu' on ne plaça dans le discours
qu' après les verbes, par la même
raison que ceux-ci ne l' avoient été
qu' après les noms. On rangeoit donc

p126

ses idées dans cet ordre, *fruit manger*
à l' *avenir moi*, pour dire, *je*
mangerai du fruit .

87 les sons qui rendoient la
signification du verbe déterminée,
lui étant toujours ajoutés, ne firent

bientôt avec lui qu' un seul mot,
qui se terminoit différemment selon
ses différentes acceptions. Alors le
verbe fut regardé comme un nom,
qui, quoiqu' indéfini dans son origine,
étoit, par la variation de ses
temps et de ses modes, devenu propre
à exprimer d' une manière déterminée
l' état d' action et de passion
de chaque chose. C' est de la sorte
que les hommes parvinrent insensiblement
à imaginer les conjugaisons.

88 quand les mots furent devenus
les signes les plus naturels de
nos idées, la nécessité de les disposer
dans un ordre aussi contraire à
celui que nous leur donnons aujourd' hui,
ne fut plus la même. On continua
cependant de le faire ; parce
que le caractère des langues, formé
d' après cette nécessité, ne permit

p127

pas de rien changer à cet usage ;
et l' on ne commença à se rapprocher
de notre manière de concevoir,
qu' après que plusieurs idiomes se
furent succédés les uns aux autres.
Ces changemens furent fort lents,
parce que les dernières langues conservèrent
toujours une partie du génie
de celles qui les avoient précédées.
On voit dans le latin un reste
bien sensible du caractère des plus
anciennes, d' où il a passé jusques
dans nos conjugaisons. Lorsque nous
disons, *je fais, je faisois, je fis, je
ferai*, etc. Nous ne distinguons le
temps, le mode, et le nombre,
qu' en variant les terminaisons du
verbe ; ce qui provient de ce que
nos conjugaisons ont en cela été faites
sur le modèle de celles des latins.
Mais lorsque nous disons, *j' ai
fait, j' eus fait, j' avois fait*, etc.
Nous suivons l' ordre qui nous est devenu
le plus naturel : car *fait* est ici
proprement le verbe, puisque c' est
le nom qui marque l' état d' action ;
et *avoir* ne répond qu' au son qui,
dans l' origine des langues, venoit

après le verbe, pour en désigner le temps, le mode et le nombre.

89 on peut faire la même remarque sur le terme *être*, qui rend le participe auquel on le joint, tantôt équivalent à un verbe passif, tantôt au prétérit composé d' un verbe actif ou neutre. Dans ces phrases, *je suis aimé, je m' étois fait fort, je serois parti* ; *aimé* exprime l' état de passion ; *fait* et *parti* celui d' action : mais *suis, étois* et *serois* ne marquent que le temps, le mode et le nombre. Ces sortes de mots étoient de peu d' usage dans les conjugaisons latines, et ils s' y construisoient comme dans les premières langues, c' est-à-dire, après le verbe.

90 puisque, pour signifier le temps, le mode et le nombre, nous avons des termes que nous mettons avant le verbe, nous pourrions, en les plaçant après, nous faire un modèle des conjugaisons des premières langues. Cela nous donneroit, par exemple, au lieu de *je suis aimé, j' étois aimé*, etc. *aimésuis, aimétois*, etc.

91 les hommes ne multiplièrent pas les mots sans nécessité, surtout quand ils commencèrent à en avoir l' usage : il leur en coûtoit trop pour les imaginer et pour les retenir. Le même nom qui étoit le signe d' un temps ou d' un mode, fut donc mis après chaque verbe : d' où il résulte que chaque mère-langue n' a d' abord eu qu' une seule conjugaison. Si le nombre en augmenta, ce fut par le mélange de plusieurs langues, ou parce que les mots destinés à indiquer les temps, les modes, etc. Se prononçant plus ou moins facilement selon le verbe qui les précédoit,

furent quelquefois altérés.
92 les différentes qualités de
l'ame ne sont qu'un effet des divers
états d'action et de passion par où
elle passe, ou des habitudes qu'elle
contracte, lorsqu'elle agit ou pâtit
à plusieurs reprises. Pour connoître
ces qualités, il faut donc déjà avoir
quelque idée des différentes manières
d'agir et de pâtir de cette substance :
ainsi, les adjectifs qui les expriment
n'ont pu avoir cours qu'après

p130

que les verbes ont été connus.
Les mots de *parler* et de *persuader*
ont nécessairement été en usage,
avant celui d'*éloquent* : cet exemple
suffit pour rendre ma pensée sensible.
93 en parlant des noms donnés
aux qualités des choses, je n'ai
encore fait mention que des adjectifs :
c'est que les substantifs abstraits
n'ont pu être connus que longtemps
après. Lorsque les hommes commencèrent
à remarquer les différentes
qualités des objets, ils ne les
virent pas toutes seules ; mais ils les
apperçurent comme quelque chose
dont un sujet étoit revêtu. Les noms
qu'ils leur donnèrent durent, par
conséquent, emporter quelque idée
de ce sujet : tels sont les mots *grand*,
vigilant, etc. Dans la suite, on repassa
sur les notions qu'on s'étoit faites ;
et l'on fut obligé de les décomposer,
afin de pouvoir exprimer plus
commodément de nouvelles pensées :
c'est alors qu'on distingua les
qualités de leur sujet, et qu'on fit
les substantifs abstraits de *grandeur*,
vigilance, etc. Si nous pouvions remonter

p131

à tous les noms primitifs,
nous reconnoîtrions qu'il n'y a point
de substantif abstrait qui ne dérive

de quelque adjectif ou de quelque verbe.
94 avant l' usage des verbes,
on avoit déjà, comme nous l' avons
vu, des adjectifs pour exprimer des
qualités sensibles ; parce que les idées
les plus aisées à déterminer ont dû
les premières avoir des noms. Mais,
faute de mot pour lier l' adjectif à
son substantif, on se contentoit de
mettre l' un à côté de l' autre. *monstre
terrible* signifioit, ce *monstre est
terrible* ; car l' action suppléoit à ce qui
n' étoit pas exprimé par les sons. Sur
quoi il faut observer que le substantif
se construisoit tantôt avant, tantôt
après l' adjectif, selon qu' on vouloit
plus appuyer sur l' idée de l' un
ou sur celle de l' autre. Un homme
surpris de la hauteur d' un arbre, disoit,
grand arbre, quoique dans toute
autre occasion il eût dit, *arbre grand* :
car l' idée dont on est le plus
frappé, est celle qu' on est naturellement
porté à énoncer la première.

p132

Quand on se fut fait des verbes,
on remarqua facilement que le mot
qu' on leur avoit ajouté pour en distinguer
la personne, le nombre, le
temps et le mode, avoit encore la
propriété de les lier avec le nom qui
les régissoit. On employa donc ce
même mot pour la liaison de l' adjectif
avec son substantif, ou du
moins on en imagina un semblable.
Voilà à quoi répond celui d' *être* , à
cela près qu' il ne suffit pas pour
désigner la personne. Cette manière
de lier deux idées est, comme je
l' ai dit ailleurs, ce qu' on appelle
affirmer . Ainsi le caractère de
ce mot est de marquer l' affirmation.
95 lorsqu' on s' en servit pour la
liaison du substantif et de l' adjectif,
on le joignit à ce dernier, comme
à celui sur lequel l' affirmation
tombe plus particulièrement. Il arriva
bientôt ce qu' on avoit déjà vu
à l' occasion des verbes ; c' est que les

deux ne firent qu' un mot. Par-là, les adjectifs devinrent susceptibles de conjugaison, et ne furent distingués des verbes, que parce que les qualités qu' ils exprimoient n' étoient ni action ni passion. Alors, pour mettre tous ces noms dans une même classe, on ne considéra le verbe que *comme un mot qui, susceptible de conjugaison, affirme d' un sujet une qualité quelconque* . Il y eut donc trois sortes de verbes : les uns actifs, ou qui signifient action : les autres passifs, ou qui marquent passion ; et les derniers neutres, ou qui indiquent toute autre qualité. Les grammairiens changèrent ensuite ces divisions, ou en imaginèrent de nouvelles ; parce qu' il leur parut plus commode de distinguer les verbes par le régime, que par le sens.

96 les adjectifs s' étant changés en verbes, la construction des langues fut quelque peu altérée. La place de ces nouveaux verbes varia comme celle des noms d' où ils dérhoient : ainsi ils furent mis tantôt avant, tantôt après le substantif dont

ils étoient le régime. Cet usage s' étendit ensuite aux autres verbes.

Telle est l' époque qui a préparé la construction qui nous est si naturelle.

97 on ne fut donc plus assujéti à arranger toujours ses idées dans le même ordre : on sépara de plusieurs adjectifs le mot qui leur avoit été ajouté : on le conjuga à part ; et, après l' avoir longtemps placé assez indifféremment, comme le prouve la langue latine, on le fixa dans la nôtre après le nom qui le régite et avant celui qu' il a pour régime.

98 ce mot n' étoit le signe d' aucune qualité, et n' auroit pu être mis au nombre des verbes, si en sa faveur on n' avoit pas étendu la notion du

verbe, comme on l'avoit déjà fait pour les adjectifs. Ce nom ne fut donc plus considéré que comme *un mot qui signifie affirmation avec distinction de personnes, de nombres, de temps et de modes*. Dès-lors le verbe *être* fut proprement le seul. Les grammairiens n'ayant pas suivi le progrès de ces changemens, ont eu

p135

bien de la peine à s'accorder sur l'idée qu'on doit avoir de cette sorte de noms.

99 les déclinaisons des latins doivent s'expliquer de la même manière que leurs conjugaisons : l'origine n'en sauroit être différente. Pour exprimer le nombre, le cas et le genre, on imagina des mots qu'on plaça après les noms, et qui en varièrent la terminaison. Sur quoi on peut remarquer que nos déclinaisons ont été faites en partie sur celles de la langue latine, puisqu'elles admettent différentes terminaisons ; et en partie d'après l'ordre que nous donnons aujourd'hui à nos idées : car les articles qui sont les signes du nombre, du cas et du genre, se mettent avant les noms.

Il me semble que la comparaison de notre langue avec celle des latins

p136

rend mes conjectures assez vraisemblables, et qu'il y a lieu de présumer qu'elles s'écarteroient peu de la vérité, si l'on pouvoit remonter à une première langue.

100 les conjugaisons et les déclinaisons latines ont sur les nôtres l'avantage de la variété et de la précision. L'usage fréquent que nous sommes obligés de faire des verbes auxiliaires et des articles, rend le style diffus et trainant : cela est d'autant

plus sensible que nous portons le scrupule jusqu' à répéter les articles sans nécessité. Par exemple, nous ne disons pas, *c' est le plus pieux et plus sçavant homme que je connoisse* ; mais nous disons, *c' est le plus pieux et le plus sçavant* , etc. On peut encore remarquer que, par la nature de nos déclinaisons, nous manquons de ces noms que les grammairiens appellent comparatifs, à quoi nous ne suppléons que par le mot *plus* , qui demande les mêmes répétitions que l' article. Les conjugaisons et les déclinaisons étant les parties de l' oraison qui reviennent le plus souvent dans

p137

le discours, il est démontré que notre langue a moins de précision que la langue latine.

101 nos conjugaisons et nos déclinaisons ont à leur tour un avantage sur celles des latins ; c' est qu' elles nous font distinguer des sens qui se confondent dans leur langue. Nous avons trois prétérits, *je fis, j' ai fait, j' eus fait* : ils n' en ont qu' un, *feci* . L' omission de l' article change quelquefois le sens d' une proposition : *je suis père* et *je suis le père* , ont deux sens différens qui se confondent dans la langue latine, *sum pater* .

p138

PARTIE 2 SECTION 1 CHAPITRE 10

continuation de la même matière.

102 il n' étoit pas possible d' imaginer des noms pour chaque objet particulier ; il fut donc nécessaire d' avoir de bonne heure des termes généraux. Mais avec quelle adresse ne fallut-il pas saisir les circonstances, pour s' assurer que chacun formoit

les mêmes abstractions, et donnoit
les mêmes noms aux mêmes
idées ? Qu' on lise des ouvrages sur
des matières abstraites ; on verra
qu' aujourd' hui même il n' est pas aisé
d' y réussir.

Pour comprendre dans quel ordre
les termes abstraits ont été imaginés,
il suffit d' observer l' ordre des
notions générales. L' origine et les
progrès sont les mêmes de part et
d' autre. Je veux dire que, s' il est
constant que les notions les plus générales
viennent des idées que nous

p139

tenons immédiatement des sens, il
est également certain que les termes
les plus abstraits dérivent des premiers
noms qui ont été donnés aux
objets sensibles.

Les hommes, autant qu' il est en
leur pouvoir, rapportent leurs dernières
connoissances à quelques-unes
de celles qu' ils ont déjà acquises.
Par-là les idées moins familières se
lient à celles qui le sont davantage ;
ce qui est d' un grand secours à la
mémoire et à l' imagination. Quand
les circonstances firent remarquer de
nouveaux objets, on chercha donc
ce qu' ils avoient de commun avec
ceux qui étoient connus ; on les mit
dans la même classe, et les mêmes
noms servirent à désigner les uns et
les autres. C' est de la sorte que les
idées des signes devinrent plus générales :
mais cela ne se fit que peu
à peu ; on ne s' éleva aux notions
les plus abstraites que par degrés,
et on n' eut que fort tard les termes
d' *essence* , de *substance* et d' *être* . Sans
doute qu' il y a des peuples qui
n' en ont point encore enrichi leur

p140

langue : s' ils sont plus ignorans

que nous, je ne crois pas que ce soit par cet endroit.

103 plus l' usage des termes abstraits s' établit, plus il fit connoître combien les sons articulés étoient propres à exprimer jusqu' aux pensées qui paroissent avoir le moins de rapport aux choses sensibles. L' imagination travailla pour trouver dans les objets qui frappent les sens des images de ce qui se passoit dans l' intérieur de l' ame. Les hommes ayant toujours apperçu du mouvement et du repos dans la matière ; ayant remarqué le penchant ou l' inclination des corps ; ayant vu que l' air s' agite, se trouble et s' éclaircit, que les plantes se développent, se fortifient et s' affoiblissent : ils dirent le *mouvement, le repos, l' inclination et le penchant* de l' ame ; ils dirent que l' esprit *s' agite, se trouble, s' éclaircit, se développe, se fortifie, s' affoiblit* . Enfin on se contenta

p141

d' avoir trouvé un rapport quelconque entre une action de l' ame et une action du corps, pour donner le même nom à l' une et à l' autre. Le terme d' *esprit* d' où vient-il lui-même ? Si ce n' est de l' idée d' une matière très-subtile, d' une vapeur, d' un souffle qui échappe à la vue : idée avec laquelle plusieurs philosophes se sont si fort familiarisés, qu' ils s' imaginent qu' une substance composée d' un nombre innombrable de parties est capable de penser.

p142

J' ai réfuté cette erreur. On voit évidemment comment tous ces noms ont été figurés dans leur origine. On pourroit prendre, parmi des termes plus abstraits, des exemples où cette vérité ne seroit pas si sensible. Tel est le mot de

pensée : mais on sera bientôt

p143

convaincu qu' il ne fait pas une exception.
Ce sont les besoins qui fournirent
aux hommes les premières occasions
de remarquer ce qui se passait en
eux-mêmes, et de l' exprimer par
des actions, ensuite par des noms.
Ces observations n' eurent donc lieu
que relativement à ces besoins, et
on ne distingua plusieurs choses
qu' autant qu' ils engageoient à le
faire. Or les besoins se rapportoient
uniquement au corps. Les premiers
noms qu' on donna à ce que nous
sommes capables d' éprouver, ne
signifièrent donc que des actions sensibles.
Dans la suite, les hommes se
familiarisèrent peu à peu avec les
termes abstraits, devinrent capables
de distinguer l' ame du corps, et de

p144

considérer à part les opérations de
ces deux substances. Alors ils apperçurent
non seulement quelle étoit
l' action du corps, quand on dit,
par exemple, *je vois* ; mais ils remarquèrent
encore particulièrement
la perception de l' ame, et commencèrent
à regarder le terme de *voir*
comme propre à désigner l' une et
l' autre. Il est même vraisemblable
que cet usage s' établit si naturellement,
qu' on ne s' apperçut pas qu' on
étendoit la signification de ce mot.
C' est ainsi qu' un signe qui s' étoit d' abord
terminé à une action du corps,
devint le nom d' une opération de
l' ame.
Plus on voulut réfléchir sur les opérations
dont cette voie avoit fourni
les idées, plus on sentit la nécessité
de les rapporter à différentes classes.
Pour cet effet, on n' imagina pas de
nouveaux termes, ce n' auroit pas

été le moyen le plus facile de se faire entendre : mais on étendit peu à peu, et selon le besoin, la signification de quelques-uns des noms qui étoient devenus les signes des opérations

p145

de l' ame ; de sorte qu' un d' eux se trouva enfin si général, qu' il les exprima toutes : c' est celui de *pensée* . Nous-mêmes nous ne nous conduisons pas autrement, quand nous voulons indiquer une idée abstraite que l' usage n' a pas encore déterminée. Tout confirme donc ce que je viens de dire dans le paragraphe précédent, *que les termes les plus abstraits dérivent des premiers noms qui ont été donnés aux objets sensibles* .
104 on oublia l' origine de ces signes, aussitôt que l' usage en fut familier ; et on tomba dans l' erreur de croire qu' ils étoient les noms les plus naturels des choses spirituelles. On s' imagina même qu' ils en expliquoient parfaitement l' essence et la nature, quoiqu' ils n' exprimassent que des analogies fort imparfaites. Cet abus se montre sensiblement dans les philosophes anciens ; il s' est conservé chez les meilleurs des modernes, et il est la principale cause de la lenteur de nos progrès dans la manière de raisonner.
105 les hommes, principalement

p146

dans l' origine des langues, étant peu propres à réfléchir sur eux-mêmes, ou n' ayant, pour exprimer ce qu' ils y pouvoient remarquer, que des signes jusques-là appliqués à des choses toutes différentes ; on peut juger des obstacles qu' ils eurent à surmonter, avant de donner des noms à certaines opérations de l' ame. Les particules, par exemple, qui lient les différentes parties du discours,

ne dûrent être imaginées que
fort tard. Elles expriment la manière
dont les objets nous affectent, et les
jugemens que nous en portons, avec
une finesse qui échappa longtemps à
la grossièreté des esprits ; ce qui rendit
les hommes incapables de raisonnement.
Raisonner, c' est exprimer
les rapports qui sont entre différentes
propositions ; or il est évident
qu' il n' y a que les conjonctions qui
en fournissent les moyens. Le langage
d' action ne pouvoit que foiblement
suppléer au défaut de ces particules ;
et l' on ne fut en état d' exprimer
avec des noms les rapports
dont elles sont les signes, qu' après

p147

qu' ils eurent été fixés par des circonstances
marquées, et à beaucoup de
reprises. Nous verrons plus bas que
cela donna naissance à l' apologue.
106 les hommes ne s' entendirent
jamais mieux, que lorsqu' ils
donnèrent des noms aux objets sensibles.
Mais aussitôt qu' ils voulurent
passer aux notions archétypes ; comme
ils manquoient ordinairement de
modèles, qu' ils se trouvoient dans
des circonstances qui varioient sans
cesse, et que tous ne sçavoient pas
également bien conduire les opérations
de leur ame, ils commencèrent
à avoir bien de la peine à s' entendre.
On rassembla, sous un même nom,
plus ou moins d' idées simples, et
souvent des idées infiniment opposées :
de-là bien des disputes de mot.
Il fut rare de trouver sur ces matières,
dans deux langues différentes,
des termes qui se répondissent parfaitement.
Au contraire, il fut très-commun,
dans une même langue,
d' en remarquer dont le sens n' étoit
point assez déterminé, et dont on
pouvoit faire mille applications différentes.

p148

Ces vices sont passés jusques dans les ouvrages des philosophes, et sont le principe de bien des erreurs.

Nous avons vu, en parlant des noms des substances, que ceux des idées complexes ont été imaginés avant les noms des idées simples.

On a suivi un ordre tout différent, quand on a donné des noms aux notions archétypes. Ces notions n' étant que des collections de plusieurs idées simples que nous avons rassemblées à notre choix, il est évident que nous n' avons pu les former qu' après avoir déjà déterminé, par des noms particuliers, chacune des idées simples que nous y avons voulu faire entrer. On n' a, par exemple, donné le nom de *courage* à la notion dont il est le signe, qu' après avoir fixé par d' autres noms les idées de *danger*, *connoissance du danger*, *obligation de s' y exposer*, et *fermeté à remplir cette obligation* .

107 les pronoms furent les

p149

derniers mots qu' on imagina, parce qu' ils furent les derniers dont on sentit la nécessité : il est même vraisemblable qu' on fut longtemps avant de s' y accoutumer. Les esprits, dans l' habitude de réveiller à chaque fois une même idée par un même mot, avoient de la peine à se faire à un nom qui tenoit lieu d' un autre, et quelquefois d' une phrase entière.

108 pour diminuer ces difficultés, on mit dans le discours les pronoms avant les verbes ; car, étant par-là plus près des noms dont ils tenoient la place, leurs rapports en devenoient plus sensibles. Notre langue s' en est même fait une règle ; on ne peut excepter que le cas où un verbe est à l' impératif, et qu' il marque commandement : on dit, *faites-le* . Cet usage n' a peut-être été introduit que pour distinguer davantage l' impératif

du présent. Mais si l'impératif signifie une défense, le pronom reprend sa place naturelle : on dit, *ne le faites pas* . La raison m'en paroît sensible. Le verbe signifie l'état d'une chose, et la négation marque

p150

la privation de cet état ; il est donc naturel, pour plus de clarté, de ne la pas séparer du verbe. Or c'est *pas* qui la rend complete : par conséquent, il est plus nécessaire qu'il soit joint au verbe que *ne* . Il me semble même que cette particule ne veut jamais être séparée de son verbe : je ne sçais si les grammairiens en ont fait la remarque.

109 on n'a pas toujours consulté la nature des mots, quand on a voulu les distribuer en différentes classes : c'est pourquoi on a mis au nombre des pronoms des mots qui n'en sont pas. Quand on dit, par exemple, *voulez-vous me donner cela* ; *vous, me, cela*, désignent la personne qui parle, celle à qui l'on parle, et la chose qu'on demande. Ainsi ce sont-là proprement des noms qui ont été connus longtemps avant les pronoms, et qui ont été placés dans le discours suivant l'ordre des autres noms ; c'est-à-dire, avant le verbe, quand ils en étoient le régime, et après, quand ils le régissoient ; on disoit, *cela vouloir moi*, pour dire, *je veux cela* .

p151

110 je crois qu'il ne nous reste plus à parler que de la distinction des genres : mais il est visible qu'elle ne doit son origine qu'à la différence des sexes ; et qu'on n'a rapporté les noms à deux ou trois sortes de genres, qu'afin de mettre plus d'ordre et plus de clarté dans le langage.

111 tel est l'ordre, ou à peu près, dans lequel les mots ont été inventés. Les langues ne commencèrent proprement à avoir un style, que quand elles eurent des noms de toutes les espèces, et qu'elles se furent fait des principes fixes pour la construction du discours. Auparavant, ce n'étoit qu'une certaine quantité de termes, qui n'exprimoient une suite de pensées qu'avec le secours du langage d'action. Il faut cependant remarquer que les pronoms n'étoient nécessaires que pour la précision du style.

p152

PARTIE 2 SECTION 1 CHAPITRE 11

de la signification des mots.

112 il suffit de considérer comment les noms ont été imaginés, pour remarquer que ceux des idées simples sont les moins susceptibles d'équivoques : car les circonstances déterminent sensiblement les perceptions auxquelles ils se rapportent. Je ne puis douter de la signification de ces mots, *blanc*, *noir*, si je remarque qu'on les emploie pour désigner certaines perceptions que j'éprouve actuellement.

113 il n'en est pas de même des notions complexes : elles sont quelquefois si composées, qu'on ne peut rassembler que fort lentement les idées simples qui doivent leur appartenir. Quelques qualités sensibles, qu'on observa facilement, composèrent d'abord la notion qu'on se fit d'une substance : dans la suite, on la rendit plus complexe, selon qu'on fut plus habile

p153

à saisir de nouvelles qualités. Il

est vraisemblable, par exemple, que la notion de l' or ne fut au commencement que celle d' un corps jaune et fort pesant : une expérience y fit, quelque temps après, ajouter la malléabilité ; une autre, la ductilité ou la fixité ; et ainsi successivement toutes les qualités dont les plus habiles chymistes ont formé l' idée qu' ils ont de cette substance. Chacun put observer que les nouvelles qualités qu' on y découvroit avoient, pour entrer dans la notion qu' on s' en étoit déjà faite, le même droit que les premières qu' on y avoit remarquées. C' est pourquoi il ne fut plus possible de déterminer le nombre des idées simples qui pouvoient composer la notion d' une substance. Selon les uns, il étoit plus grand ; selon les autres, il l' étoit moins : cela dépendoit entièrement des expériences et de la sagacité qu' on apportoit à les faire. Par-là, la signification des noms des substances a nécessairement été fort incertaine, et a occasionné quantité de disputes de mots. Nous sommes

p154

naturellement portés à croire que les autres ont les mêmes idées que nous, parce qu' ils se servent du même langage : d' où il arrive souvent que nous croyons être d' avis contraires, quoique nous défendions les mêmes sentimens. Dans ces occasions, il suffiroit d' expliquer le sens des termes, pour faire évanouir les sujets de dispute, et pour rendre sensible le frivole de bien des questions que nous regardons comme importantes. Locke en donne un exemple qui mérite d' être rapporté.
" je me trouvai, dit-il, un jour dans une assemblée de médecins habiles et pleins d' esprit,... etc. "

p156

114 la signification des noms des idées archétypes est encore plus incertaine que celle des noms des substances ; soit parce qu' on trouve rarement le modèle des collections auxquelles ils appartiennent ; soit parce qu' il est souvent bien difficile d' en remarquer toutes les parties, quand même on en a le modèle : les plus essentielles sont précisément celles qui nous échappent davantage. Pour

p157

se faire, par exemple, l' idée d' une action criminelle, il ne suffit pas d' observer ce qu' elle a d' extérieur et de visible ; il faut encore saisir des choses qui ne tombent pas sous les sens. Il faut pénétrer dans l' intention de celui qui la commet, découvrir le rapport qu' elle a avec la loi, et même quelquefois connoître plusieurs circonstances qui l' ont précédée. Tout cela demande un soin dont notre négligence, ou notre peu de sagacité, nous rend communément incapables. 115 il est curieux de remarquer avec quelle confiance on se sert du langage dans le moment même qu' on en abuse le plus. On croit s' entendre, quoiqu' on n' apporte aucune précaution pour y parvenir. L' usage des mots est devenu si familier, que nous ne doutons point qu' on ne doive saisir notre pensée, aussitôt que nous les prononçons ; comme si les idées ne pouvoient qu' être les mêmes dans celui qui parle et dans celui qui écoute. Au lieu de remédier à ces abus, les philosophes ont eux-mêmes affecté

p158

d' être obscurs. Chaque secte a été intéressée à imaginer des termes ambigus, ou vuides de sens. C' est par-là qu' on a cherché à cacher les endroits foibles

de tant de systèmes frivoles
ou ridicules ; et l' adresse à y
réussir a passé, comme Locke le remarque,
pour pénétration d' esprit
et pour véritable sçavoir. Enfin
il est venu des hommes qui, composant
leur langage du jargon de toutes
les sectes, ont soutenu le pour
et le contre sur toutes sortes de matières :
talent qu' on a admiré, et
qu' on admire peut-être encore ; mais
qu' on traiteroit avec un souverain
mépris, si l' on apprécioit mieux les
choses. Pour prévenir tous ces abus,
voici quelle doit être la signification
précise des mots.
116 il ne faut se servir des signes
que pour exprimer les idées
qu' on a soi-même dans l' esprit. S' il
s' agit des substances, les noms qu' on
leur donne ne doivent se rapporter

p159

qu' aux qualités qu' on y a remarquées,
et dont on a fait des collections.
Ceux des idées archétypes ne
doivent aussi désigner qu' un certain
nombre d' idées simples, qu' on est en
état de déterminer. Il faut surtout
éviter de supposer légèrement que
les autres attachent aux mêmes mots
les mêmes idées que nous. Quand on
agite une question, notre premier soin
doit être de considérer, si les notions
complexes des personnes avec qui
nous nous entretenons renferment un
plus grand nombre d' idées simples
que les nôtres. Si nous le soupçonnons
plus grand, il faut nous informer
de combien et de quelles espèces
d' idées : s' il nous paroît plus petit,
nous devons faire connoître quelles
idées simples nous y ajoutons de
plus.
Quant aux noms généraux, nous
ne pouvons les regarder que comme
des signes qui distinguent les différentes
classes sous lesquelles nous distribuons
nos idées : et lorsqu' on dit
qu' une substance appartient à une espèce,
nous devons entendre simplement

p160

qu' elle renferme les qualités
qui sont contenues dans la notion
complexe dont un certain mot est le
signe.

Dans tout autre cas que celui des
substances, l' essence de la chose se
confond avec la notion que nous nous
en sommes fait ; et, par conséquent,
un même nom est également le signe
de l' une et de l' autre. Un espace terminé
par trois lignes est, tout à la
fois, l' essence et la notion du triangle.

Il en est de même de tout ce que
les mathématiciens confondent sous
le terme général de *grandeur* . Les
philosophes, voyant qu' en mathématiques
la notion de la chose emporte
la connoissance de son essence, ont
conclu précipitamment qu' il en étoit
de même en physique, et se sont imaginés
connoître l' essence même des
substances.

Les idées en mathématiques étant
déterminées d' une manière sensible,
la confusion de la notion de la chose
avec son essence n' entraîne aucun
abus ; mais dans les sciences où l' on
raisonne sur des idées archétypes, il

p161

arrive qu' on en est moins en garde
contre les disputes de mot. On demande,
par exemple, quelle est l' essence
des poèmes dramatiques qu' on
appelle *comédies* ; et si certaines pièces,
ausquelles on donne ce nom,
méritent de le porter.

Je remarque que le premier qui a
imaginé des comédies n' a point eu
de modèle : par conséquent, l' essence
de cette sorte de poèmes étoit uniquement
dans la notion qu' il s' en est
faite. Ceux qui sont venus après lui,
ont successivement ajouté quelque
chose à cette première notion, et ont

par-là changé l' essence de la comédie.
Nous avons le droit d' en faire autant :
mais au lieu d' en user, nous consultons
les modèles que nous avons aujourd' hui,
et nous formons notre
idée d' après ceux qui nous plaisent
davantage. En conséquence, nous
n' admettons dans la classe des comédies
que certaines pièces, et nous en
excluons toutes les autres. Qu' on demande
ensuite si tel poëme est une
comédie, ou non ; nous répondrons
chacun selon les notions que nous

p162

nous sommes faites ; et, comme elles
ne sont pas les mêmes, nous paroîtrons
prendre des partis différens. Si
nous voulions substituer les idées à
la place des noms, nous connoîtrions
bientôt que nous ne différons que par
la manière de nous exprimer. Au lieu
de borner ainsi la notion d' une chose,
il seroit bien plus raisonnable de l' étendre
à mesure qu' on trouve de nouveaux genres
qui peuvent lui être
subordonnés. Ce seroit ensuite une
recherche curieuse et solide que d' examiner
quel genre est supérieur aux autres.
On peut appliquer au poëme épique
ce que je viens de dire de la comédie,
puisqu' on agite comme de
grandes questions : si le paradis perdu,
le lutrin, etc. Sont des poëmes épiques.
Il suffit quelquefois d' avoir des
idées incomplètes, pourvu qu' elles
soient déterminées ; d' autrefois il est
absolument nécessaire qu' elles soient
complètes : cela dépend de l' objet
qu' on a en vue. On devroit sur tout
distinguer si l' on parle des choses

p163

pour en rendre raison, ou seulement
pour s' instruire. Dans le premier cas,
ce n' est pas assez d' en avoir quelques
idées, il faut les connoître à fonds.

Mais un défaut assez général, c' est de décider sur tout avec des idées en petit nombre, et souvent même mal déterminées.

J' indiquerai, en traitant de la méthode, les moyens dont on peut se servir pour déterminer toujours les idées que nous attachons à différens signes.

p164

PARTIE 2 SECTION 1 CHAPITRE 12

des inversions.

117 nous nous flattons que le françois a, sur les langues anciennes, l' avantage d' arranger les mots dans le discours, comme les idées s' arrangent d' elles-mêmes dans l' esprit ; parce que nous nous imaginons que l' ordre le plus naturel demande qu' on fasse connoître le sujet dont on parle, avant d' indiquer ce qu' on en affirme ; c' est-à-dire, que le verbe soit précédé de son nominatif et suivi de son régime. Cependant nous avons vu que, dans l' origine des langues, la construction la plus naturelle exigeoit un ordre tout différent. Ce qu' on appelle ici naturel varie nécessairement selon le génie des langues, et se trouve dans quelques-unes plus étendu que dans d' autres. Le latin en est la preuve ; il allie des constructions tout-à-fait contraires,

p165

et qui néanmoins paroissent également conformes à l' arrangement des idées. Telles sont celles-ci : *Alexander vicit Darium, Darium vicit Alexander* . Si nous n' adoptons que la première, *Alexandre a vaincu Darius*, ce n' est pas qu' elle soit seule naturelle ; mais c' est que

nos déclinaisons ne permettent pas de concilier la clarté avec un ordre différent. Sur quoi seroit fondée l'opinion de ceux qui prétendent que dans cette proposition, *Alexandre a vaincu Darius*, la construction françoise seroit seule naturelle ? Qu'ils considèrent la chose du côté des opérations de l'ame, ou du côté des idées, ils reconnoîtront qu'ils sont dans un préjugé. En la prenant du côté des opérations de l'ame, on peut supposer que les trois idées qui forment cette proposition se réveillent, tout à la fois, dans l'esprit de celui qui parle, ou qu'elles s'y réveillent successivement. Dans le premier cas, il n'y a point d'ordre entr'elles : dans le second, il peut

p166

varier, parce qu'il est tout aussi naturel que les idées d'*Alexandre* et de *vaincre* se retracent à l'occasion de celle de *Darius* ; comme il est naturel que celle de *Darius* se retrace à l'occasion des deux autres.

L'erreur ne sera pas moins sensible, quand on envisagera la chose du côté des idées : car la subordination qui est entr'elles autorise également les deux constructions latines ; *Alexander vicit Darium*, *Darium vicit Alexander* : en voici la preuve.

Les idées se modifient dans le discours, selon que l'une explique l'autre, l'étend, ou y met quelque restriction. Par-là, elles sont naturellement subordonnées entr'elles ; mais plus ou moins immédiatement, à proportion que leur liaison est elle-même plus ou moins immédiate. Le nominatif est lié avec le verbe, le verbe avec son régime, l'adjectif avec son substantif, etc. Mais la liaison n'est pas aussi étroite entre le régime du verbe et son nominatif,

p167

puisque ces deux noms ne se modifient que par le moyen du verbe. L' idée de *Darius* , par exemple, est immédiatement liée à celle de *vainquit* , celle de *vainquit* à celle d' *Alexandre* ; et la subordination qui est entre ces trois idées conserve le même ordre.

Cette observation fait comprendre que, pour ne pas choquer l' arrangement naturel des idées, il suffit de se conformer à la plus grande liaison qui est entr' elles. Or c' est ce qui se rencontre également dans les deux constructions latines, *Alexander vicit Darium, Darium vicit Alexander* . Elles sont donc aussi naturelles l' une que l' autre. On ne se trompe à ce sujet, que parce qu' on prend pour plus naturel un ordre qui n' est qu' une habitude que le caractère de notre langue nous a fait contracter. Il y a cependant, dans le françois même, des constructions qui auroient pu faire éviter cette erreur, puisque le nominatif y est beaucoup mieux après le verbe : on dit, par exemple, *Darius*

p168

que *vainquit Alexandre* .

118 la subordination des idées est altérée à proportion qu' on se conforme moins à leur plus grande liaison ; et pour lors les constructions cessent d' être naturelles. Telle seroit celle-ci, *vicit Darium Alexander* ; car l' idée d' *Alexander* seroit séparée de celle de *vicit* à laquelle elle doit être liée immédiatement.

119 les auteurs latins fournissent des exemples de toutes sortes de constructions. *conferte hanc pacem cum illo bello* : en voilà une dans l' analogie de notre langue. *hujus praetoris adventum, cum illius imperatoris victoria* ; *hujus cohortem impuram, cum illius exercitu invicto* ; *hujus libidines, cum illius continentia* : en voilà qui sont aussi naturelles que la

première, puisque la liaison des idées n' y est point altérée ; cependant notre langue ne les permettroit pas. Enfin la période est terminée par une construction qui n' est pas naturelle.
ab illo qui cepit conditas, ab hoc qui constitutas accepit captas dicetis

p169

Syracusas. *Syracusas* est séparé de *conditas*, *conditas d' ab illo* , etc. Ce qui est contraire à la subordination des idées. 120 les inversions, lorsqu' elles ne se conforment pas à la plus grande liaison des idées, auroient des inconvénients, si la langue latine n' y remédioit par le rapport que les terminaisons mettent entre les mots qui ne devoient pas naturellement être séparés. Ce rapport est tel que l' esprit rapproche facilement les idées les plus écartées, pour les placer dans leur ordre : si ces constructions font quelque violence à la liaison des idées, elles ont d' ailleurs des avantages qu' il est important de connoître. Le premier, c' est de donner plus d' harmonie au discours. En effet, puisque l' harmonie d' une langue consiste dans le mélange des sons de toute espèce, dans leur mouvement, et dans les intervalles par où ils succèdent, on voit quelle harmonie devoient produire des inversions choisies avec goût : Cicéron donne pour

p170

un modèle la période que je viens de rapporter. 121 un autre avantage, c' est d' augmenter la force et la vivacité du style : cela paroît par la facilité qu' on a de mettre chaque mot à la place où il doit naturellement produire le plus d' effet. Peut-être demandera-t-on par quelle raison un mot a plus de force dans un endroit

que dans un autre.

Pour le comprendre, il ne faut que comparer une construction où les termes suivent la liaison des idées, avec celle où ils s' en écartent. Dans la première, les idées se présentent si naturellement, que l' esprit en voit toute la suite, sans que l' imagination ait presque d' exercice. Dans l' autre, les idées qui devroient se suivre immédiatement, sont trop séparées pour se saisir de la même manière : mais si elle est faite avec adresse, les mots les plus éloignés se rapprochent sans effort, par le rapport que

p171

les terminaisons mettent entr' eux. Ainsi le foible obstacle qui vient de leur éloignement, ne paroît fait que pour exciter l' imagination ; et les idées ne sont dispersées qu' afin que l' esprit, obligé de les rapprocher lui-même, en sente la liaison ou le contraste avec plus de vivacité. Par cet artifice, toute la force d' une phrase se réunit quelquefois dans le mot qui la termine. Par exemple, ... nec quicquam tibi prodest aërias tentasse domos, animoque rotundum percurrisse polum, morituro. Ce dernier mot *morituro* finit avec force, parce que l' esprit ne peut le rapprocher de *tibi* , auquel il se rapporte, sans se retracer naturellement tout ce qui l' en sépare. Transposez *morituro* , conformément à la liaison des idées, et dites : *nec quicquam tibi morituro*, etc. L' effet ne sera plus

p172

le même, parce que l' imagination n' a plus le même exercice. Ces sortes d' inversions participent au caractère du langage d' action, dont un seul signe équivaloit souvent à une phrase entière.

122 de ce second avantage des inversions, il en naît un troisième : c' est qu' elles font un tableau ; je veux dire qu' elles réunissent dans un seul mot les circonstances d' une action, en quelque sorte comme un peintre les réunit sur une toile : si elles les offroient l' une après l' autre, ce ne seroit qu' un simple récit. Un exemple mettra ma pensée dans tout son jour.

nymphae flebant daphnim extinctum funere crudeli : voilà une simple narration. J' apprends que les nymphes pleuroient, qu' elles pleuroient Daphnis, que Daphnis étoit mort, etc. Ainsi, les circonstances venant l' une après l' autre ne font sur moi qu' une légère impression. Mais qu' on change l' ordre des mots, et qu' on dise :

p173

extinctum nymphae crudeli funere Daphnim flebant.

L' effet est tout différent, parce qu' ayant lu *extinctum nymphae crudeli funere* , sans rien apprendre, je vois à *Daphnim* un premier coup de pinceau, à *flebant* j' en vois un second, et le tableau est achevé. Les nymphes en pleurs, Daphnis mourant, cette mort accompagnée de tout ce qui peut rendre un destin déplorable, me frappent tout à la fois.

Tel est le pouvoir des inversions sur l' imagination.

123 le dernier avantage que je trouve dans ces sortes de constructions, c' est de rendre le style plus précis. En accoutumant l' esprit à rapporter un terme à ceux qui, dans la même phrase, en sont les plus éloignés, elles l' accoutument à en éviter la répétition. Notre langue est si peu propre à nous faire prendre

p174

cette habitude, qu' on diroit que nous ne voyons le rapport de deux mots, qu' autant qu' ils se suivent immédiatement.

124 si nous comparons le françois avec le latin, nous trouverons des avantages et des inconvéniens de part et d' autre. De deux arrangemens d' idées également naturels, notre langue n' en permet ordinairement qu' un ; elle est donc, par cet endroit, moins variée et moins propre à l' harmonie. Il est rare qu' elle souffre de ces inversions où la liaison des idées s' altère ; elle est donc naturellement moins vive. Mais elle se dédommage du côté de la simplicité et de la netteté de ses tours. Elle aime que ses constructions se conforment toujours à la plus grande liaison des idées. Par-là, elle accoutume de bonne heure l' esprit à saisir cette liaison, le rend naturellement plus exact, et lui communique peu à peu ce caractère de simplicité et de netteté, par où elle est elle-même si supérieure dans bien des genres. Nous verrons

p175

ailleurs combien ces avantages ont contribué aux progrès de l' esprit philosophique, et combien nous sommes dédommagés de la perte de quelques beautés particulières aux langues anciennes. Afin qu' on ne pense pas que je promets un paradoxe, je ferai remarquer qu' il est naturel que nous nous accoutumions à lier nos idées conformément au génie de la langue dans laquelle nous sommes élevés, et que nous acquérons de la justesse, à proportion qu' elle en a elle-même davantage.

125 plus nos constructions sont simples, plus il est difficile d' en saisir le caractère. Il me semble qu' il étoit bien plus aisé d' écrire en latin. Les conjugaisons et les déclinaisons étoient d' une nature à prévenir beaucoup d' inconvéniens,

dont nous ne pouvons nous garantir
qu'avec bien de la peine. On réunissoit
sans confusion dans une même

p176

période une grande quantité d'idées ;
souvent même c'étoit une beauté.
En françois, au contraire, on ne
sçauroit prendre trop de précaution
pour ne faire entrer dans une phrase
que les idées qui peuvent le plus
naturellement s'y construire. Il faut une
attention étonnante pour éviter les
ambiguités que l'usage des pronoms
occasionne. Enfin, que de ressources
ne doit-on pas avoir, quand on se
garantit de ces défauts, sans prendre
de ces tours écartés qui font languir
le discours ? Mais, ces obstacles
surmontés, y a-t-il rien de plus beau
que les constructions de notre langue ?
126 au reste, je n'oserois me
flatter de décider au gré de tout le
monde la question sur la préférence
de la langue latine ou de la langue
françoise, par rapport au point que
je traite dans ce chapitre. Il y a des
esprits qui ne recherchent que l'ordre
et la plus grande clarté, il y en
a d'autres qui préfèrent la variété et
la vivacité. Il est naturel qu'en ces
occasions chacun juge par rapport

p178

à lui-même. Pour moi, il me paroît
que les avantages de ces deux langues
sont si différens, qu'on ne peut
gueres les comparer.

PARTIE 2 SECTION 1 CHAPITRE 13

de l'écriture.

127 les hommes, en état de
se communiquer leurs pensées par
des sons, sentirent la nécessité d'imaginer
de nouveaux signes propres

à les perpétuer et à les faire connoître

p179

à des personnes absentes.

Alors l' imagination ne leur représenta que les mêmes images qu' ils avoient déjà exprimées par des actions et par des mots, et qui avoient, dès les commencemens, rendu le langage figuré et métaphorique. Le moyen le plus naturel fut donc de dessiner les images des choses. Pour exprimer l' idée d' un homme ou d' un cheval, on représenta la forme de l' un ou de l' autre ; et le premier essai de l' écriture ne fut qu' une simple peinture.

128 c' est vraisemblablement à la nécessité de tracer ainsi nos pensées que la peinture doit son origine ; et cette nécessité a sans doute concouru à conserver le langage d' action, comme celui qui pouvoit se peindre le plus aisément.

129 malgré les inconvéniens qui naissoient de cette méthode, les peuples les plus polis de l' Amérique n' en avoient pas sçu inventer de meilleure.

p180

Les égyptiens plus ingénieux ont été les premiers à se servir d' une voie plus abrégée, à laquelle on a donné le nom d' hiéroglyphe. Il paroît par le plus ou moins d' art des méthodes qu' ils ont imaginées, qu' ils n' ont inventé les lettres qu' après avoir suivi l' écriture dans tous ses progrès. L' embarras que causoit l' énorme

p181

grosseur des volumes engagea à n' employer qu' une seule figure pour être le signe de plusieurs choses.

Par ce moyen, l'écriture, qui n' étoit
auparavant qu' une simple peinture,
devint peinture et caractère ;
ce qui constitue proprement l' hiéroglyphe.
Tel fut le premier degré de
perfection qu' acquit cette méthode
grossière de conserver les idées des
hommes. On s' en est servi de trois
manières, qui, à consulter la nature
de la chose, paroissent avoir été trouvées
par degrés et dans trois temps
différens. La première consistoit à
employer la principale circonstance
d' un sujet pour tenir lieu du tout.
Deux mains, par exemple, dont
l' une tenoit un bouclier et l' autre
un arc, représentoient une bataille.
La seconde, imaginée avec plus d' art,
consistoit à substituer l' instrument réel
ou métaphorique de la chose à la chose
même. Un oeil placé d' une manière
éminente étoit destiné à représenter
la science infinie de Dieu ; et
une épée représentoit un tyran. Enfin,
on fit plus : on se servit pour

p182

représenter une chose, d' une autre
où l' on voyoit quelque ressemblance
ou quelque analogie ; et ce fut la
troisième manière d' employer cette
écriture. L' univers, par exemple,
étoit représenté par un serpent ; et la
bigarrure de ses taches désignoit les
étoiles.

130 le premier objet de ceux
qui imaginèrent les hiéroglyphes fut,
de conserver la mémoire des événemens,
et de faire connoître les loix,
les réglemens, et tout ce qui a rapport
aux matières civiles. On eut
donc soin, dans les commencemens,
de n' employer que les figures dont
l' analogie étoit le plus à la portée de
tout le monde : mais cette méthode
fit donner dans le raffinement, à mesure
que les philosophes s' appliquèrent
aux matières de spéculation. Aussi-tôt
qu' ils crurent avoir découvert
dans les choses des qualités plus abstruses ;
quelques-uns, soit par singularité,

soit pour cacher leurs connoissances
au vulgaire, se plurent à
choisir pour caractère des figures
dont le rapport aux choses qu' ils vouloient

p183

exprimer n' étoit point connu.
Pendant quelque temps, ils se bornèrent
aux figures dont la nature offre
des modèles : mais, par la suite,
elles ne leur parurent ni suffisantes,
ni assez commodes pour le grand
nombre d' idées que leur imagination
leur fournissoit. Ils formèrent donc
leurs hiéroglyphes de l' assemblage
mystérieux de choses différentes, ou
de partie de divers animaux : ce qui
les rendit tout-à-fait énigmatiques.
131 enfin l' usage d' exprimer
les pensées par des figures analogues,
et le dessein d' en faire quelquefois
un secret et un mystère, engagea
à représenter les modes mêmes
des substances par des images
sensibles. On exprima la franchise
par un lièvre ; l' impureté, par un
bouc sauvage ; l' impudence, par une
mouche ; la science, par une fourmi,
etc. En un mot, on imagina des
marques symboliques pour toutes les
choses qui n' ont point de formes. On
se contenta, dans ces occasions,
d' un rapport quelconque : c' est la
manière dont on s' étoit déjà conduit,

p184

quand on donna des noms aux idées
qui s' éloignent des sens.
132 " jusques-là, l' animal, ou
la chose qui servoit à représenter,
avoit été dessiné au naturel... etc. "

p185

133 ces caractères ayant essuyé

autant de variations, il n' étoit pas aisé de reconnoître comment ils provenoient d' une écriture qui n' avoit été qu' une simple peinture. C' est pourquoi quelques sçavans sont tombés dans l' erreur de croire que l' écriture des chinois n' a pas commencé comme celle des égyptiens.
134 " voilà l' histoire générale de l' écriture conduite par une gradation simple... etc. "

p186

135 malgré tous les avantages des lettres, les égyptiens, longtemps après qu' elles eurent été trouvées, conservèrent encore l' usage des hiéroglyphes. C' est que toute la science de ce peuple se trouvoit confiée à cette sorte d' écriture. La vénération qu' on avoit pour les livres, passa aux caractères dont les sçavans perpétuèrent l' usage. Mais ceux qui ignoroient les sciences ne furent pas tentés de continuer de se servir de cette écriture. Tout ce que put sur eux l' autorité des sçavans, fut de leur faire regarder ces caractères avec respect, et comme des choses propres à embellir les monumens publics, où l' on continua de les employer. Peut-être même les prêtres égyptiens voyoient-ils avec plaisir que peu à peu ils se trouvoient seuls avoir la clef d' une écriture qui conservoit les

p187

secrets de la religion. Voilà ce qui a donné lieu à l' erreur de ceux qui se sont imaginés que les hiéroglyphes renfermoient les plus grands mystères.
136 " par ce détail on voit comment il est arrivé que ce qui devoit son origine à la nécessité,... etc. "
137 le langage dans ses progrès a suivi le sort de l' écriture. Dès les commencemens les figures et les

p188

métaphores furent, comme nous l' avons vû, nécessaires pour la clarté : nous allons rechercher comment elles se changèrent en mystères, et servirent ensuite à l' ornement, en finissant par être entendues de tout le monde.

p189

PARTIE 2 SECTION 1 CHAPITRE 14

de l' origine de la fable, de la parabole et de l' énigme, avec quelques détails sur l' usage des figures et des métaphores.

138 par tout ce qui a été dit, il est évident que dans l' origine des langues c' étoit une nécessité pour les hommes de joindre le langage d' action à celui des sons articulés, et de ne parler qu' avec des images sensibles. D' ailleurs les connoissances aujourd' hui les plus communes, étoient si subtiles par rapport à eux, qu' elles ne pouvoient se trouver à leur portée qu' autant qu' elles se rapprochoient des sens. Enfin l' usage des conjonctions n' étant pas connu, il n' étoit pas encore possible de faire des raisonnemens.

p190

Ceux qui vouloient, par exemple, prouver combien il est avantageux d' obéir aux loix, ou de suivre les conseils des personnes plus expérimentées, n' avoient rien de plus simple que d' imaginer des faits circonstanciés : l' événement qu' ils rendoient contraire ou favorable selon leurs vûes, avoit le double avantage d' éclairer et de persuader. Voilà l' origine de l' apologue ou de la fable. On voit que son premier

objet fut l' instruction, et que,
par conséquent, les sujets en furent
empruntés des choses les plus familières,
et dont l' analogie étoit plus
sensible ; ce fut d' abord parmi les
hommes, ensuite parmi les bêtes,
bientôt après parmi les plantes. Enfin
l' esprit de subtilité, qui de tout temps
a eu ses partisans, engagea à puiser
dans les sources les plus éloignées.
On étudia les propriétés les plus singulières
des êtres, pour en tirer des
allusions fines et délicates, de sorte
que la fable fut par degrés changée
en parabole, et enfin rendue mystérieuse
au point de n' être plus qu' une

p191

énigme. Les énigmes devinrent d' autant
plus à la mode que les sages, ou
ceux qui se donnoient pour tels, crurent
devoir cacher au vulgaire une
partie de leurs connoissances. Par-là
le langage imaginé pour la clarté fut
changé en mystère. Rien ne retrace
mieux le goût des premiers siècles,
que les hommes qui n' ont aucune
teinture des lettres : tout ce qui est
figuré et métaphorique leur plaît,
quelle qu' en soit l' obscurité ; ils ne
soupçonnent pas qu' il y ait dans ces
occasions quelque choix à faire.
139 une autre cause a encore
concouru à rendre le style de plus en
plus figuré, c' est l' usage des hiéroglyphes.
Ces deux manières de communiquer
nos pensées, ont dû nécessairement
influer l' une sur l' autre.
Il étoit naturel en parlant
d' une chose de se servir du nom de

p192

la figure hiéroglyphique qui en étoit
le symbole : comme il l' avoit été à
l' origine des hiéroglyphes de peindre
les figures auxquelles l' usage
avoit donné cours dans le langage.

Aussi trouverons-nous " d' un côté
que dans l' écriture hiéroglyphique,... etc. "

p193

140 à mesure que l' écriture
devint plus simple, le stile le devint
également. En oubliant la signification
des hiéroglyphes, on perdit peu
à peu l' usage de bien des figures et
de bien des métaphores : mais il
fallut des siècles pour rendre ce
changement sensible. Le stile des
anciens asiatiques étoit prodigieusement
figuré : on trouve même
dans les langues grecque et latine
des traces de l' influence des
hiéroglyphes sur le langage ;

p194

et les chinois qui se servent encore
d' un caractère qui participe des hiéroglyphes,
chargent leurs discours
d' allégories, de comparaisons et de
métaphores.

141 enfin les figures après
toutes ces révolutions furent employées
pour l' ornement du discours,
quand les hommes eurent acquis des
connoissances assez exactes et assez
étendues des arts et des sciences,
pour en tirer des images qui, sans
jamais nuire à la clarté, étoient aussi
riantes, aussi nobles, aussi sublimes,
que la matière le demandoit. Par la
suite les langues ne purent que perdre
dans les révolutions qu' elles essuyèrent.
On trouvera même l' époque
de leur décadence dans ces tems
où elles paroissent vouloir s' approprier
de plus grandes beautés. On
verra les figures et les métaphores
s' accumuler et surcharger le stile
d' ornemens, au point que le fond ne
paroîtra plus que l' accessoire. Quand

p195

ces momens sont arrivés, on peut retarder, mais on ne sauroit empêcher la chute d' une langue. Il y a dans les choses morales, comme dans les physiques, un dernier accroissement, après lequel il faut qu' elles dépérissent.

C' est ainsi que les figures et les métaphores d' abord inventées par nécessité, ensuite choisies pour servir au mystère, sont devenues l' ornement du discours, lorsqu' elles ont pu être employées avec discernement ; et c' est ainsi que dans la décadence des langues, elles ont porté les premiers coups par l' abus qu' on en a fait.

p196

PARTIE 2 SECTION 1 CHAPITRE 15

du génie des langues.

142 deux choses concourent à former le caractère des peuples ; le climat et le gouvernement. Le climat donne plus de vivacité ou plus de flegme ; et par-là dispose plutôt à une forme de gouvernement qu' à une autre : mais ces dispositions s' altèrent par mille circonstances. La stérilité ou l' abondance d' un pays, sa situation ; les intérêts respectifs du peuple qui l' habite, avec ceux de ses voisins ; les esprits inquiets qui le troublent, tant que le gouvernement n' est pas assis sur des fondemens solides ; les hommes rares dont l' imagination subjugué celle de leurs concitoyens ; tout cela et plusieurs autres causes contribuent à altérer, et même à changer quelquefois entièrement les premiers goûts qu' une nation devoit à son climat. Le caractère d' un

p197

peuple souffre donc à peu près les mêmes variations que son gouvernement, et il ne se fixe point que celui-ci n'ait pris une forme constante. 143 ainsi que le gouvernement influe sur le caractère des peuples, le caractère des peuples influe sur celui des langues. Il est naturel que les hommes toujours pressés par des besoins, et agités par quelque passion, ne parlent pas des choses sans faire connoître l'intérêt qu'ils y prennent. Il faut qu'ils attachent insensiblement aux mots des idées accessoires qui marquent la manière dont ils sont affectés, et les jugemens qu'ils portent. C'est une observation facile à faire ; car il n'y a presque personne dont les discours ne décelent enfin le vrai caractère, même dans ces momens où l'on apporte le plus de précaution à se cacher. Il ne faut qu'étudier un homme quelque tems pour apprendre son langage : je dis *son langage* , car chacun a le sien selon ses passions : je n'excepte que les hommes

p198

froids et flegmatiques ; ils se conforment plus aisément à celui des autres, et sont par cette raison plus difficiles à pénétrer. Le caractère des peuples se montre encore plus ouvertement que celui des particuliers. Une multitude ne sauroit agir de concert pour cacher ses passions. D'ailleurs nous ne songeons pas à faire un mystère de nos goûts, quand ils sont communs à nos compatriotes. Au contraire nous en tirons vanité, et nous aimons qu'ils fassent reconnoître un pays qui nous a donné la naissance, et pour lequel nous sommes toujours prévenus. Tout confirme donc que chaque langue exprime le caractère du peuple qui la parle. 144 dans le latin, par exemple,

les termes d' agriculture emportent des idées de noblesse, qu' ils n' ont point dans notre langue ; la raison en est bien sensible. Quand les romains jettèrent les fondemens de leur empire, ils ne connoissoient encore que les arts les plus nécessaires.

p199

Ils les estimèrent d' autant plus, qu' il étoit également essentiel à chaque membre de la république de s' en occuper ; et l' on s' accoutuma de bonne heure à regarder du même oeil l' agriculture et le général qui la cultivoit. Par-là les termes de cet art s' approprièrent les idées accessoires qui les ont annoblis. Ils les conservèrent encore, quand la république romaine donnoit dans le plus grand luxe ; parce que le caractère d' une langue, surtout s' il est fixé par des écrivains célèbres, ne change pas aussi facilement que les moeurs d' un peuple. Chez nous les dispositions d' esprit ont été toutes différentes dès l' établissement de la monarchie. L' estime des francs pour l' art militaire, auquel ils devoient un puissant empire, ne pouvoit que leur faire mépriser des arts qu' ils n' étoient pas obligés de cultiver par eux-mêmes, et dont ils abandonnoient le soin à des esclaves. Dès-lors les idées accessoires qu' on attacha aux termes d' agriculture, durent être bien différentes

p200

de celles qu' ils avoient dans la langue latine.
145 si le génie des langues commence à se former d' après celui des peuples, il n' acheve de se développer que par le secours des grands écrivains. Pour en découvrir les progrès, il faut résoudre deux questions,

qui ont été souvent discutées,
et jamais, ce me semble, bien éclaircies.
C' est de savoir pourquoi les arts
et les sciences ne sont pas également
de tous les pays et de tous
les siècles ; et pourquoi les grands
hommes dans tous les genres sont
presque contemporains.
La différence des climats a fourni
une réponse à ces deux questions.
S' il y a des nations chez qui les arts
et les sciences n' ont pas pénétré,
on prétend que le climat en est la
vraie cause ; et s' il y en a où ils ont
cessé d' être cultivés avec succès, on
veut que le climat y ait changé.
Mais c' est sans fondement qu' on supposerait
ce changement aussi subit
et aussi considérable que les
révolutions des arts et des sciences. Le

p201

climat n' influe que sur les organes ;
le plus favorable ne peut produire
que des machines mieux organisées,
et vraisemblablement il en produit
en tout tems un nombre à peu près
égal. S' il étoit partout le même, on
ne laisseroit pas de voir la même variété
parmi les peuples : les uns, comme
à présent, seroient éclairés, les
autres crouiroient dans l' ignorance.
Il faut donc des circonstances qui
appliquant les hommes bien organisés
aux choses pour lesquelles ils sont
propres, en développent les talens.
Autrement ils seroient comme d' excellens
automates qu' on laisseroit dépérir,
faute d' en savoir entretenir le
mécanisme, et faire jouer les ressorts.
Le climat n' est donc pas la cause
du progrès des arts et des sciences,
il n' y est nécessaire que comme
une condition essentielle.
146 les circonstances favorables
au développement des génies
se rencontrent chez une nation dans
le tems où sa langue commence à
avoir des principes fixes, et un caractère
décidé. Ce tems est donc

p202

l' époque des grands hommes. Cette observation se confirme par l' histoire des arts, mais j' en vais donner une raison tirée de la nature même de la chose.

Les premiers tours qui s' introduisent dans une langue, ne sont ni les plus clairs, ni les plus précis, ni les plus élégans, il n' y a qu' une longue expérience qui puisse peu à peu éclairer les hommes dans ce choix. Les langues qui se forment des débris de plusieurs autres, rencontrent même de grands obstacles à leurs progrès. Ayant adopté quelque chose de chacune, elles ne sont qu' un amas bizarre de tours qui ne sont point faits les uns pour les autres. On n' y trouve point cette analogie qui éclaire les écrivains, et qui caractérise un langage. Telle a été la nôtre dans son établissement. C' est pourquoi nous avons été long-tems avant d' écrire en langue vulgaire, et que ceux qui les premiers en ont fait l' essai, n' ont pu donner de caractère soutenu à leur style.

p203

147 si l' on se rappelle que l' exercice de l' imagination et de la mémoire dépend entièrement de la liaison des idées, et que celle-ci est formée par le rapport et l' analogie des signes ; on reconnoîtra que moins une langue a de tours analogues, moins elle prête de secours à la mémoire et à l' imagination. Elle est donc peu propre à développer les talens. Il en est des langues comme des chiffres des géomètres : elles donnent de nouvelles vûes, et étendent l' esprit à proportion qu' elles sont plus parfaites. Les succès de Newton ont été préparés par le choix qu' on avoit fait avant lui des signes, et par les méthodes de calcul, qu' on

avoit imaginées. S' il fut venu plutôt,
il eut pu être un grand homme
pour son siècle, mais il ne seroit pas
l' admiration du nôtre. Il en est de
même dans les autres genres. Le
succès des génies les mieux organisés
dépend tout-à-fait des progrès

p204

du langage pour le siècle où ils vivent ;
car les mots répondent aux
signes des géomètres, et la manière
de les employer répond aux méthodes
de calcul. On doit donc trouver
dans une langue qui manque
de mots, ou qui n' a pas des constructions
assez commodes, les mêmes
obstacles qu' on trouvoit en géométrie
avant l' invention de l' algebre.
Le françois a été pendant longtems
si peu favorable aux progrès
de l' esprit, que si l' on pouvoit se
représenter Corneille successivement
dans les différens âges de la monarchie,
on lui trouveroit moins de génie
à proportion qu' on s' éloigneroit
davantage de celui où il a vécu,
et l' on arriveroit enfin à un Corneille
qui ne pourroit donner aucune preuve de
talent.
148 peut-être m' objectera-t-on
que des hommes tels que ce
grand poëte, devoient trouver dans
les langues savantes les secours que
la langue vulgaire leur refusoit.
Je réponds qu' accoutumés à concevoir
les choses de la même manière

p205

qu' elles étoient exprimées dans
la langue qu' ils avoient apprise en
naissant, leur esprit étoit naturellement
retréci. Le peu de précision
et d' exactitude ne pouvoit les choquer,
parce qu' ils s' en étoient fait
une habitude. Ils n' étoient donc pas
encore capables de saisir tous les

avantages des langues savantes. En effet, qu' on remonte de siècles en siècles, on verra que plus notre langue a été barbare, plus nous avons été éloignés de connoître la langue latine ; et que nous n' avons commencé à écrire bien en latin, que quand nous avons été capable de le faire en françois. D' ailleurs, ce seroit bien peu connoître le génie des langues, que de s' imaginer qu' on put faire passer tout d' un coup dans les plus grossières les avantages des plus parfaites : ce ne peut être que l' ouvrage du tems. Pourquoi Marot, qui n' ignoroit pas le latin, n' a-t-il pas un style aussi égal que Rousseau à qui il a servi de modèle ? C' est uniquement parce que le françois n' avoit pas encore fait assez de progrès.

p206

Rousseau, peut-être avec moins de talent, a donné un caractère plus égal au style marotique, parce qu' il est venu dans des circonstances plus favorables : un siècle plutôt, il n' y eut pas réussi. La comparaison qu' on pourroit faire de Regnier avec Despreaux, confirme encore ce raisonnement.

149 il faut remarquer que dans une langue qui ne s' est pas formée des débris de plusieurs autres, les progrès doivent être beaucoup plus prompts ; parce qu' elle a dès son origine un caractère : c' est pourquoi les grecs ont eu de bonne heure d' excellens écrivains.

150 faisons naître un homme parfaitement bien organisé parmi des peuples encore barbares, quoique habitans d' un climat favorable aux arts et aux sciences ; je conçois qu' il peut acquérir assez d' esprit pour devenir un génie par rapport à ces peuples, mais on voit évidemment qu' il lui est impossible d' égaler quelques-uns des hommes supérieurs du siècle de Louis Xiv. La

chose présentée dans ce point de
vûe, est si sensible qu' on ne sauroit
la révoquer en doute.

Si la langue de ces peuples grossiers
est un obstacle aux progrès de
l' esprit, donnons-lui un degré de
perfection, donnons-lui-en deux,
trois, quatre ; l' obstacle subsistera
encore, et ne peut diminuer qu' à
proportion des degrés qui auront été
ajoutés. Il ne sera donc entièrement
levé, que quand cette langue aura
acquis à peu près autant de degrés
de perfection, que la nôtre en avoit,
quand elle a commencé à former de
bons écrivains. Il est, par conséquent,
démonstré que les nations
ne peuvent avoir des génies supérieurs,
qu' après que les langues ont
déjà fait des progrès considérables.

151 voici dans leur ordre les
causes qui concourent au développement
des talens. 1 le climat est
une condition essentielle. 2 il faut
que le gouvernement ait pris une
forme constante, et que par-là il
ait fixé le caractère d' une nation.
3 c' est à ce caractère à en donner

un au langage, en multipliant les
tours qui expriment le goût dominant
d' un peuple. 4 cela arrive
lentement dans les langues formées
des débris de plusieurs autres : mais
ces obstacles une fois surmontés ; les
règles de l' analogie s' établissent, le
langage fait des progrès, et les talens
se développent. On voit donc
pourquoi les grands écrivains ne
naissent pas également dans tous les
siècles, et pourquoi ils viennent
plutôt chez certaines nations, et
plus tard chez d' autres. Il nous reste
à examiner par quelle raison les hommes
excellens dans tous les genres
sont presque contemporains.

152 quand un génie a découvert

le caractère d' une langue,
il l' exprime vivement et le soutient
dans tous ses écrits. Avec ce secours
le reste des gens à talents, qui auparavant
n' eussent pas été capables de
le pénétrer d' eux-mêmes, l' apperçoivent
sensiblement, et l' expriment
à son exemple chacun dans son
genre. La langue s' enrichit peu à
peu de quantité de nouveaux tours,

p209

qui par le rapport qu' ils ont à son
caractère, le développent de plus en
plus ; et l' analogie devient comme
un flambeau dont la lumière augmente
sans cesse, pour éclairer
un plus grand nombre d' écrivains.
Alors tout le monde tourne naturellement
les yeux sur ceux qui se distinguent : leur
goût devient le goût
dominant de la nation : chacun apporte
dans les matières auxquelles il
s' applique, le discernement qu' il a
puisé chez eux : les talents fermentent :
tous les arts prennent le caractère
qui leur est propre ; et l' on
voit des hommes supérieurs dans
tous les genres. C' est ainsi que les
grands talents, de quelque espèce
qu' ils soient, ne se montrent qu' après
que le langage a déjà fait des
progrès considérables. Cela est si
vrai, que, quoique les circonstances
favorables à l' art militaire et au
gouvernement, soient les plus fréquentes ;
les généraux et les ministres
du premier ordre appartiennent
cependant au siècle des grands écrivains.
Telle est l' influence des gens

p210

de lettres dans l' état ; il me semble
qu' on n' en avoit point encore connu
toute l' étendue.
153 si les grands talents doivent
leur développement aux progrès

sensibles que le langage a fait
avant eux, le langage doit à son tour
aux talens de nouveaux progrès qui
l' élèvent à son dernier période : c' est
ce que je vais expliquer.

Quoique les grands hommes tiennent
par quelque endroit au caractère
de leur nation, ils ont toujours
quelque chose qui les en distingue.
Ils voyent et sentent d' une manière
qui leur est propre, et pour exprimer
leur manière de voir et de sentir,
ils sont obligés d' imaginer de
nouveaux tours dans les règles de
l' analogie, ou du moins en s' en écartant
aussi peu qu' il est possible. Par-là
ils se conforment au génie de leur
langue, et lui prêtent en même
tems le leur. Corneille développe les
intérêts des grands, la politique des
ambitieux, et tous les mouvemens
de l' ame avec une noblesse et avec
une force qui ne sont qu' à lui. Racine

p211

avec une douceur et avec une
élégance qui caractérisent les petites
passions, exprime l' amour, ses craintes
et ses emportemens. La mollesse
conduit le pinceau avec lequel
Quinault peint les plaisirs et la volupté :
et plusieurs autres écrivains
qui ne sont plus, ou qui se distinguent
parmi les modernes, ont chacun
un caractère que notre langue
s' est peu à peu rendu propre. C' est
aux poètes que nous avons les premières
et peut-être aussi les plus grandes
obligations. Assujettis à des règles
qui les gênent, leur imagination
fait de plus grands efforts, et produit
nécessairement de nouveaux
tours. Aussi les progrès subits du
langage sont-ils toujours l' époque
de quelque grand poète. Les philosophes ne le
perfectionnent que
longtems après. Ils ont achevé de
donner au nôtre cette exactitude et
cette netteté qui font son principal
caractère, et qui nous fournissant les
signes les plus commodes pour analyser

nos idées, nous rendent capables
d'appercevoir ce qu' il y a de

p212

plus fin dans chaque objet.
154 les philosophes remontent
aux raisons des choses, donnent
les règles des arts, expliquent ce
qu' ils ont de plus cachés, et par
leurs leçons augmentent le nombre
des bons juges. Mais si l' on considère
les arts dans les parties qui demandent
davantage d' imagination,
les philosophes ne peuvent pas se
flatter de contribuer à leurs progrès
comme à ceux des sciences, ils paroissent
au contraire y nuire. C' est
que l' attention qu' on donne à la connoissance
des règles, et la crainte
qu' on a de paroître les ignorer, diminue
le feu de l' imagination : car
cette opération aime mieux être guidée
par le sentiment et par l' impression
vive des objets qui la frappent,
que par une réflexion qui combine et
qui calcule tout.
Il est vrai que la connoissance des
règles peut être très-utile à ceux qui,
dans le moment de la composition,
donnent trop d' effort à leur génie
pour ne les pas oublier, et qui ne
se les rappellent que pour corriger

p213

leurs ouvrages. Mais il est bien difficile
que les esprits qui se sentent
quelque foiblesse, ne cherchent à
s' étayer souvent des règles. Cependant
peut-on réussir dans des ouvrages
d' imagination, si l' on ne sait
pas se refuser de pareils secours ?
Ne doit-on pas au moins se méfier
de ses productions ? En général le
siècle où les philosophes développent
les préceptes des arts, est celui
des ouvrages communément mieux
faits et mieux écrits ; mais les artisans

de génie y paroissent plus rares.
155 puisque le caractère des
langues se forme peu à peu et conformément
à celui des peuples, il
doit nécessairement avoir quelque
qualité dominante. Il n' est donc pas
possible que les mêmes avantages
soient communs au même point à
plusieurs langues. La plus parfaite
seroit celle qui les réuniroit tous
dans le degré qui leur permet de
compatir ensemble : car ce seroit
sans doute un défaut qu' une langue
excellât si fort dans un genre, qu' elle

p214

ne fut point propre pour les autres.
Peut-être que le caractère que la nôtre
montre dans les ouvrages de
Quinault et de La Fontaine, prouve
que nous n' aurons jamais de poète
qui égale la force de Milton ; et que
le caractère de force qui paroît dans
le paradis perdu, prouve que les
anglois n' auront jamais de poète
égal à Quinault et à La Fontaine.
156 l' analyse et l' imagination
sont deux opérations si différentes,
qu' elles mettent ordinairement des
obstacles aux progrès l' une de l' autre.
Il n' y a que dans un certain tempéramment,
qu' elles puissent se prêter
mutuellement des secours sans se
nuire ; et ce tempéramment est ce
milieu dont j' ai déjà eu occasion de
parler. Il est donc bien difficile
que les mêmes langues favorisent
également l' exercice de ces deux

p215

opérations. La nôtre par la simplicité
et par la netteté de ses constructions
donne de bonne heure à l' esprit
une exactitude, dont il se fait
insensiblement une habitude, et qui
prépare beaucoup les progrès de l' analyse ;
mais elle est peu favorable à

l' imagination. Les inversions des langues anciennes étoient au contraire un obstacle à l' analyse, à proportion que contribuant davantage à l' exercice de l' imagination, elles le rendoient plus naturel que celui des autres opérations de l' ame. Voilà, je pense, une des causes de la supériorité des philosophes modernes, sur les philosophes anciens. Une langue aussi sage que la nôtre dans le choix des figures et des tours, doit l' être à plus forte raison dans la manière de raisonner. Il faudroit, afin de fixer nos idées, imaginer deux langues : l' une qui donnât tant d' exercice à l' imagination, que les hommes qui la parleroient, déraisonneroient sans cesse ; l' autre qui exerçât au contraire si fort l' analyse, que les hommes à qui

p216

elle seroit naturelle, se conduiroient jusques dans leurs plaisirs comme des géomètres qui cherchent la solution d' un problème. Entre ces deux extrémités, nous pourrions nous représenter toutes les langues possibles, leur voir prendre différens caractères selon l' extrémité dont elles se rapprocheroient, et se dédommager des avantages qu' elles perdroient d' un côté, par ceux qu' elles acquerroient de l' autre. La plus parfaite occuperoit le milieu, et le peuple qui la parleroit, seroit un peuple de grands hommes. Si le caractère des langues, pourra-t-on me dire, est une raison de la supériorité des philosophes modernes sur les philosophes anciens, ne sera-ce pas une conséquence que les poètes anciens soient supérieurs aux poètes modernes ? Je réponds que non : l' analyse n' emprunte des secours que du langage ; ainsi elle ne peut avoir lieu qu' autant que les langues la favorisent : nous avons vu au contraire que les

p217

causes qui contribuent aux progrès de l' imagination, sont beaucoup plus étendues ; il n' y a même rien, qui ne soit propre à faciliter l' exercice de cette opération. Si dans certains genres les grecs et les romains ont des poètes supérieurs aux nôtres, nous en avons dans d' autres genres de supérieurs aux leurs. Quel poète de l' antiquité peut être mis à côté de Corneille ou de Moliere ?
157 le moyen le plus simple pour juger quelle langue excelle dans un plus grand nombre de genres, ce seroit de compter les auteurs originaux de chacune. Je doute que la nôtre eut par-là quelque désavantage.
158 après avoir montré les causes des derniers progrès du langage, il est à propos de rechercher celles de sa décadence : elles sont les mêmes, et elles ne produisent des effets si contraires que par la nature des circonstances. Il en est à peu près ici comme dans le physique, où le même mouvement qui a été un

p218

principe de vie, devient un principe de destruction.
Quand une langue a dans chaque genre des écrivains originaux, plus un homme a de génie, plus il croit appercevoir d' obstacles à les surpasser. Les égarer ce ne seroit pas assez pour son ambition : il veut, comme eux, être le premier dans son genre. Il tente donc une route nouvelle.
Mais parce que tous les styles analogues au caractère de la langue et au sien, sont saisis par ceux qui l' ont précédé, il ne lui reste qu' à s' écarter de l' analogie. Ainsi pour être original, il est obligé de préparer la ruine d' une langue, dont un siècle plutôt il eut hâté les progrès.
159 si des écrivains tels que lui sont critiqués, ils ont trop de

talens pour n' avoir pas de grands succès. La facilité de copier leurs défauts, persuade bientôt à des esprits médiocres, qu' il ne tient qu' à eux d' arriver à une égale réputation. C' est alors qu' on voit naître le règne des pensées subtiles et détournées, des antithèses précieuses, des

p219

paradoxes brillans, des tours frivoles, des expressions recherchées, des mots faits sans nécessité, et, pour tout dire, du jargon des beaux esprits gâtés par une mauvaise métaphysique. Le public applaudit : les ouvrages frivoles, ridicules, qui ne naissent que pour un instant, se multiplient : le mauvais goût passe dans les arts et dans les sciences ; et les talens deviennent rares de plus en plus.

160 je ne doute pas que je ne sois contredit sur ce que j' ai avancé touchant le caractère des langues. J' ai souvent rencontré des personnes qui croient toutes les langues également propres pour tous les genres, et qui prétendent qu' un homme organisé comme Corneille, dans quelque siècle qu' il eut vécu, et dans quelque idiôme qu' il eut écrit, eut donné les mêmes preuves de talens. Les signes sont arbitraires la première fois qu' on les employe ; c' est peut-être ce qui a fait croire qu' ils ne sauroient avoir de caractère. Mais

p220

je demande s' il n' est pas naturel à chaque nation de combiner ses idées selon le génie qui lui est propre ; et de joindre à un certain fonds d' idées principales, différentes idées accessoires, selon qu' elle est différemment affectée ? Or ces combinaisons autorisés par un long usage, sont proprement

ce qui constitue le génie d' une langue. Il peut être plus ou moins étendu : cela dépend du nombre et de la variété des tours reçus, et de l' analogie, qui au besoin fournit les moyens d' en inventer. Il n' est point au pouvoir d' un homme de changer entièrement ce caractère. Aussi-tôt qu' on s' en écarte, on parle un langage étranger, et on cesse d' être entendu. C' est au tems à amener des changemens aussi considérables, en plaçant tout un peuple dans des circonstances qui l' engagent à envisager les choses tout autrement qu' il ne faisoit.

161 de tous les écrivains, c' est chez les poètes que le génie des langues s' exprime le plus vivement. De-là la difficulté de les traduire :

p221

elle est telle qu' avec du talent il seroit plus aisé de les surpasser souvent, que de les égaler toujours. à la rigueur on pourroit même dire qu' il est impossible d' en donner de bonnes traductions : car les raisons qui prouvent que deux langues ne sauroient avoir le même caractère, prouvent que les mêmes pensées peuvent rarement être rendues dans l' une et dans l' autre avec les mêmes beautés. En parlant de la prosodie et des inversions, j' ai dit des choses qui peuvent se rapporter au sujet de ce chapitre ; je ne les répéterai pas.

162 par cette histoire des progrès du langage, chacun peut s' appercevoir que les langues, pour quelqu' un qui les connoîtroit bien, seroient une peinture du caractère et du génie de chaque peuple. Il y verroit comment l' imagination a combiné les idées d' après les préjugés et les passions ; il y verroit se former chez chaque nation un esprit différent à proportion qu' il y auroit moins de commerce entr' elles.

p222

Mais si les moeurs ont influé
sur le langage, celui-ci, lorsque
des écrivains célèbres en eurent
fixé les règles, influa à son
tour sur les moeurs, et conserva
long-tems à chaque peuple son caractère.
163 peut-être prendra-t-on
toute cette histoire pour un roman :
mais on ne peut du moins lui refuser
la vraisemblance. J' ai peine à
croire que la méthode que j' ai suivie,
m' ait souvent fait tomber dans
l' erreur : car j' ai eu pour objet de
ne rien avancer que sur la supposition,
qu' un langage a toujours été
imaginé sur le modèle de celui qui
l' a immédiatement précédé. J' ai vu
dans le langage d' action le germe
des langues et de tous les arts
qui peuvent servir à exprimer nos
pensées : j' ai observé les circonstances
qui ont été propres à développer
ce germe ; et non seulement j' en
ai vu naître ces arts, mais encore
j' ai suivi leurs progrès, et j' en ai
expliqué les différens caractères. En
un mot, j' ai, ce me semble, démontré

p223

d' une manière sensible que
les choses qui nous paroissent les
plus singulières, ont été les plus naturelles
dans leur tems, et qu' il n' est
arrivé que ce qui devoit arriver.

p224

PARTIE 2 SECTION 2

de la méthode.

c' est à la connoissance que nous
avons acquise des opérations de l' ame
et des causes de leurs progrès, à

nous apprendre la conduite que nous devons tenir dans la recherche de la vérité. Il n' étoit pas possible auparavant de nous faire une bonne méthode ; mais il me semble qu' actuellement elle se découvre d' elle-même, et qu' elle est une suite naturelle des recherches que nous avons faites. Il suffira de développer quelques-unes des réflexions qui sont répandues dans cet ouvrage.

p225

PARTIE 2 SECTION 2 CHAPITRE 1

de la première cause de nos erreurs, et de l' origine de la vérité.

1 plusieurs philosophes ont relevé d' une manière éloquente grand nombre d' erreurs qu' on attribue aux sens, à l' imagination et aux passions : mais ils ne peuvent pas se flatter qu' on ait recueilli de leurs ouvrages tout le fruit qu' ils s' en étoient promis. Leur théorie trop imparfaite est peu propre à éclairer dans la pratique. L' imagination et les passions se replient de tant de manières, et dépendent si fort des tempéramens, des tems et des circonstances, qu' il est impossible de dévoiler tous les ressorts qu' elles font agir, et qu' il est très-naturel que chacun se flatte de n' être pas dans le cas de ceux qu' elles égarent. Semblable à un homme d' un foible tempérament, qui ne relève

p226

d' une maladie que pour retomber dans une autre, l' esprit, au lieu de quitter ses erreurs, ne fait souvent qu' en changer. Pour délivrer de toutes ses maladies un homme d' une foible constitution, il faudroit lui faire

un tempérament tout nouveau : pour
corriger notre esprit de toutes ses
foiblesses, il faudroit lui donner de
nouvelles vûes, et, sans s' arrêter au
détail de ses maladies, remonter à
leur source même, et la tarir.
2 nous la trouverons, cette
source, dans l' habitude où nous
sommes de raisonner sur des choses
dont nous n' avons point d' idées, ou
dont nous n' avons que des idées
mal déterminées. Il est à propos de
rechercher ici la cause de cette habitude,
afin de connoître l' origine
de nos erreurs d' une manière convaincante,
et de savoir avec quel
esprit de critique on doit entreprendre
la lecture des philosophes.
3 encore enfans, incapables
de réflexion, nos besoins sont tout
ce qui nous occupe. Cependant les
objets ont sur nos sens des impressions

p227

d' autant plus profondes, qu' ils
y trouvent moins de résistance. Les
organes se développent lentement,
la raison vient avec plus de lenteur
encore, et nous nous remplissons
d' idées et de maximes telles que le
hasard et une mauvaise éducation
les présentent. Parvenus à un âge
où l' esprit commence à mettre de
l' ordre dans ses pensées, nous ne
voyons encore que des choses avec
lesquelles nous sommes depuis long-tems
familiarisés. Ainsi nous ne balançons
pas à croire qu' elles sont,
et qu' elles sont telles, parce qu' il
nous paroît naturel qu' elles soient
et qu' elles soient telles. Elles sont si
vivement gravées dans notre cerveau,
que nous ne saurions penser
qu' elles ne fussent pas, ou qu' elles
fussent autrement. De-là cette indifférence
pour connoître les choses
avec lesquelles nous sommes accoutumés,
et ces mouvemens de curiosité
pour tout ce qui paroît de
nouveau.
4 quand nous commençons à

réfléchir, nous ne voyons pas comment

p228

les idées et les maximes, que nous trouvons en nous, auroient pu s'y introduire ; nous ne nous rappellons pas d'en avoir été privés. Nous en jouissons donc avec sécurité. Quelques défauts qu'elles soient, nous les prenons pour des notions évidentes par elles-mêmes : nous leur donnons les noms de *raison*, de *lumière naturelle, ou née avant nous*, de *principes gravés, imprimés dans l'ame*. Nous nous en rapportons d'autant plus volontiers à ces idées, que nous croyons que, si elles nous trompoient, Dieu seroit la cause de notre erreur, parce que nous les regardons comme l'unique moyen qu'il nous ait donné pour arriver à la vérité. C'est ainsi que des notions avec lesquelles nous ne sommes que familiarisés, nous paroissent des principes de la dernière évidence. 5 ce qui accoutume notre esprit à cette inexactitude, c'est la manière dont nous nous formons au langage. Nous n'atteignons l'âge de raison que long-tems après avoir contracté l'usage de la parole. Si l'on

p229

excepte les mots destinés à faire connoître nos besoins, c'est ordinairement le hasard qui nous a donné occasion d'entendre certains sons plutôt que d'autres, et qui a décidé des idées que nous leur avons attachées. Pour peu qu'en réfléchissant sur les enfans que nous voyons, nous nous rappellions l'état par où nous avons passé, nous reconnoîtrons qu'il n'y a rien de moins exact que l'emploi que nous faisons ordinairement des mots. Cela n'est pas étonnant. Nous entendions des expressions dont la

signification, quoique bien déterminée
par l' usage, étoit si composée,
que nous n' avons ni assez d' expérience,
ni assez de pénétration pour
la saisir : nous en entendions d' autres
qui ne présentoient jamais deux
fois la même idée, ou qui même
étoient tout-à-fait vuide de sens. Pour
juger de l' impossibilité où nous étions
de nous en servir avec discernement,
il ne faut que remarquer l' embarras
où nous sommes encore souvent de le faire.
6 cependant l' usage de joindre

p230

les signes avec les choses nous est
devenu si naturel, quand nous n' étions
pas encore en état d' en peser la
valeur, que nous nous sommes accoutumés
à rapporter les noms à la
réalité même des objets, et que nous
avons cru qu' ils en expliquoient parfaitement
l' essence. On s' est imaginé
qu' il y a des idées innées, parce
qu' en effet il y en a qui sont
les mêmes chez tous les hommes :
nous n' aurions pas manqué de juger
que notre langage est inné, si nous
n' avions sçu que les autres peuples en
parlent de tout différens. Il semble
que dans nos recherches tous nos
efforts ne tendent qu' à trouver de
nouvelles expressions. à peine en
avons-nous imaginé, que nous
croyons avoir acquis de nouvelles
connoissances. L' amour propre nous
persuade aisément que nous connoissons
les choses, lorsque nous avons
long-tems cherché à les connoître,
et que nous en avons beaucoup parlé.
7 en rappelant nos erreurs à
l' origine que je viens d' indiquer, on

p231

les renferme dans une cause unique,
et qui est telle que nous ne saurions
nous cacher qu' elle n' ait eu jusqu' ici

beaucoup de part dans nos jugemens.
Peut-être même pourroit-on
obliger les philosophes les plus prévenus
de convenir qu' elle a jetté les
premiers fondemens de leurs systèmes :
il ne faudroit que les interroger
avec adresse. En effet si nos passions
occasionnent des erreurs, c' est
qu' elles abusent d' un principe vague,
d' une expression métaphorique
et d' un terme équivoque, pour en
faire des applications d' où nous puissions
déduire les opinions qui nous
flattent. Si nous nous trompons,
les principes vagues, les métaphores,
et les équivoques sont donc des
causes antérieures à nos passions. Il
suffira, par conséquent, de renoncer
à ce vain langage pour dissiper
tout l' artifice de l' erreur.
8 si l' origine de l' erreur est
dans le défaut d' idées, ou dans des
idées mal déterminées, celle de la
vérité doit être dans des idées bien
déterminées. Les mathématiques en

p232

sont la preuve. Sur quelque sujet
que nous ayons des idées exactes,
elles seront toujours suffisantes pour
nous faire discerner la vérité : si
au contraire nous n' en avons pas,
nous aurons beau prendre toutes les
précautions imaginables, nous confondrons
toujours tout. En un mot
en métaphysique on marcheroit d' un
pas assuré avec des idées bien déterminées,
et sans ces idées on s' égareroit
même en arithmétique.
9 mais comment les arithméticiens
ont-ils des idées si exactes ?
C' est que connoissant de quelle manière
elles s' engendrent, ils sont
toujours en état de les composer ou
de les décomposer, pour les comparer
selon tous leurs rapports. Ce
n' est qu' en réfléchissant sur la génération
des nombres, qu' on a trouvé
les règles des combinaisons. Ceux
qui n' ont pas réfléchi sur cette génération,
peuvent calculer avec autant

de justesse que les autres, parce que les règles sont sûres ; mais ne connoissant pas les raisons sur lesquelles elles sont fondées, ils n' ont

p233

point d' idées de ce qu' ils font, et sont incapables de découvrir de nouvelles règles.

10 or dans toutes les sciences, comme en arithmétique, la vérité ne se découvre que par des compositions et des décompositions. Si l' on n' y raisonne pas ordinairement avec la même justesse, c' est qu' on n' a point encore trouvé de règles sûres pour composer ou décomposer toujours exactement les idées, ce qui provient de ce qu' on n' a pas même sçû les déterminer. Mais peut-être que les réflexions que nous avons faites sur l' origine de nos connoissances, nous fourniront les moyens d' y suppléer.

p234

PARTIE 2 SECTION 2 CHAPITRE 2

de la manière de déterminer les idées ou leurs noms.

11 c' est un avis usé et généralement reçu que celui qu' on donne de prendre les mots dans le sens de l' usage. En effet, il semble d' abord qu' il n' y a pas d' autre moyen pour se faire entendre, que de parler comme les autres. J' ai cependant cru devoir tenir une conduite différente. Comme on a remarqué que, pour avoir de véritables connoissances, il faut recommencer dans les sciences sans se laisser prévenir en faveur des opinions accréditées ; il m' a paru que, pour rendre le langage exact, on doit le réformer sans

avoir égard à l' usage. Ce n' est pas que je veuille qu' on se fasse une loi d' attacher toujours aux termes des idées toutes différentes de celles qu' ils signifient ordinairement : ce seroit

p235

une affectation puérile et ridicule. L' usage est uniforme et constant pour les noms des idées simples et pour ceux de plusieurs notions familières au commun des hommes, alors il n' y faut rien changer : mais lorsqu' il est question des idées complexes qui appartiennent plus particulièrement à la métaphysique et à la morale, il n' y a rien de plus arbitraire, ou même souvent de plus capricieux. C' est ce qui m' a porté à croire que, pour donner de la clarté et de la précision au langage, il falloit reprendre les matériaux de nos connoissances, et en faire de nouvelles combinaisons sans égard pour celles qui se trouvent faites.

12 nous avons vû, en examinant les progrès des langues, que l' usage ne fixe le sens des mots, que par le moyen des circonstances où l' on parle. à la vérité il semble que ce soit le hasard qui dispose des

p236

circonstances : mais si nous savions nous-mêmes les choisir, nous pourrions faire dans toute occasion ce que le hasard nous fait faire dans quelques-unes, c' est-à-dire, déterminer exactement la signification des mots. Il n' y a pas d' autre moyen pour donner toujours de la précision au langage que celui qui lui en a donné toutes les fois qu' il en a eu. Il faudroit donc se mettre d' abord dans des circonstances sensibles, afin de faire des signes pour

exprimer les premières idées, qu' on
acqueroit par sensation et par réflexion :
et lorsqu' en réfléchissant
sur celles-là, on en acqueroit de
nouvelles, on feroit de nouveaux
noms dont on détermineroit le
sens, en plaçant les autres dans
les circonstances où l' on se seroit
trouvé, et en leur faisant faire les
mêmes réflexions qu' on auroit faites.
Alors les expressions succédroient toujours
aux idées : elles seroient
donc claires et précises, puisqu' elles
ne rendroient que ce que
chacun auroit sensiblement éprouvé.

p237

13 en effet, un homme qui
commenceroit par se faire un langage
à lui-même, et qui ne se proposeroit
de s' entretenir avec les autres,
qu' après avoir fixé le sens de
ses expressions par des circonstances
où il auroit sçû se placer, ne
tomberoit dans aucun des défauts
qui nous sont si ordinaires. Les noms
des idées simples seroient clairs, parce
qu' ils ne signiferoient que ce qu' il
appercevroit dans des circonstances
choisies : ceux des idées complexes
seroient précis, parce qu' ils
ne renfermeroient que les idées simples
que certaines circonstances réuniroient
d' une manière déterminée.
Enfin, quand il voudroit ajouter à
ses premières combinaisons, ou en
retrancher quelque chose, les signes
qu' il employeroit, conserveroient
la clarté des premiers, pourvu que
ce qu' il auroit ajouté ou retranché,
se trouvât marqué par de nouvelles
circonstances. S' il vouloit ensuite
faire part aux autres de ce qu' il auroit
pensé, il n' auroit qu' à les placer
dans les mêmes points de vûe où

p238

il s' est trouvé lui-même, lorsqu' il a examiné les signes, et il les engageroit à lier les mêmes idées que lui aux mots qu' il auroit choisis.

14 au reste, quand je parle de faire des mots, ce n' est pas que je veuille qu' on propose des termes tout nouveaux. Ceux qui sont autorisés par l' usage, me paroissent d' ordinaire suffisans pour parler sur toutes sortes de matières. Ce seroit même nuire à la clarté du langage, que d' inventer sur tout dans les sciences, des mots sans nécessité. Je me sers donc de cette façon de parler, *faire des mots*, parce que je ne voudrois pas qu' on commençât par exposer les termes, pour les définir ensuite, comme on fait ordinairement, mais parce qu' il faudroit qu' après s' être mis dans des circonstances où l' on sentiroit et où l' on verroit quelque chose, on donnât à ce qu' on sentiroit et à ce qu' on verroit un nom qu' on emprunteroit de l' usage. Ce tour m' a paru assez naturel, et d' ailleurs plus propre à marquer la différence qui se trouve

p239

entre la manière dont je voudrois qu' on déterminât la signification des mots, et les définitions des philosophes.

15 je crois qu' il seroit inutile de se gêner dans le dessein de n' employer que les expressions accréditées par le langage des sçavans : peut-être même seroit-il plus avantageux de les tirer du langage ordinaire. Quoique l' un ne soit pas plus exact que l' autre, je trouve cependant dans celui-ci un vice de moins. C' est que les gens du monde n' ayant pas autrement réfléchi sur les objets des sciences, conviendront assez volontiers de leur ignorance, et du peu d' exactitude des mots dont ils se servent. Les philosophes honteux d' avoir médité inutilement, sont toujours partisans entêtés des prétendus fruits de leurs veilles.

16 afin de faire mieux comprendre cette méthode, il faut entrer dans un plus grand détail, et appliquer aux différentes idées ce que nous venons d'exposer d'une manière générale. Nous commencerons

p240

par les noms des idées simples. L'obscurité et la confusion des mots vient de ce que nous leur donnons trop ou trop peu d'étendue, ou même de ce que nous nous en servons, sans leur avoir attaché d'idée. Il y en a beaucoup dont nous ne saisissons pas toute la signification ; nous la prenons parties par parties, et nous y ajoutons ou nous en retranchons : d'où il se forme différentes combinaisons qui n'ont qu'un même signe, et d'où il arrive que les mêmes mots ont dans la même bouche des acceptions bien différentes. D'ailleurs, comme l'étude des langues, avec quelque peu de soin qu'elle se fasse, ne laisse pas de demander quelque réflexion, on coupe court, et l'on rapporte les signes à des réalités dont on n'a point d'idée. Tels sont, dans le langage de bien des philosophes, les termes d'*être*, de *substance*, d'*essence*, etc. Il est évident que ces défauts ne peuvent appartenir qu'aux idées qui sont l'ouvrage de l'esprit. Pour

p241

la signification des noms des idées simples, qui viennent immédiatement des sens, elle est connue tout à la fois ; elle ne peut pas avoir pour objet des réalités imaginaires, parce qu'elle se rapporte immédiatement à de simples perceptions, qui sont en effet dans l'esprit telles qu'elles y paroissent. Ces sortes de termes ne peuvent donc être obscurs.

Le sens en est si bien marqué
par toutes les circonstances où nous
nous trouvons naturellement, que
les enfans mêmes ne sauroient s' y
tromper. Pour peu qu' ils soient familiarisés
avec leur langue, ils ne
confondent point les noms des sensations,
et ils ont des idées aussi
claires de ces mots, *blanc, noir, rouge,*
mouvement, repos, plaisir, douleur,
que nous-mêmes. Quant aux
opérations de l' ame, ils en distinguent
également les noms, pourvu
qu' elles soient simples, et que les circonstances
tournent leur réflexion
de ce côté : car on voit par l' usage
qu' ils font de ces mots, *oui, non,*
je veux, je ne veux pas, qu' ils en

p242

saisissent la vraie signification.
17 on m' objectera peut-être
qu' il est démontré que les mêmes
objets produisent différentes sensations
dans différentes personnes ;
que nous ne les voyons pas sous les
mêmes idées de grandeur, que nous
n' y apercevons pas les mêmes couleurs, etc.
Je réponds que malgré cela nous
nous entendrons toujours suffisamment
par rapport au but qu' on se
propose en métaphysique et en morale.
Pour cette dernière, il n' est pas
nécessaire de s' assurer, par exemple,
que les mêmes châtimens produisent
dans tous les hommes les mêmes sentimens
de douleur, et que les mêmes
récompenses soient suivies des mêmes
sentimens de plaisir. Quelle que
soit la variété avec laquelle les causes
du plaisir et de la douleur affectent les
hommes de différent tempéramment,
il suffit que le sens de ces mots,
plaisir, douleur, soit si bien arrêté,
que personne ne puisse s' y méprendre.
Or les circonstances, où nous
nous trouvons tous les jours, ne

p243

nous permettent pas de nous tromper dans l' usage que nous sommes obligés de faire de ces termes. Pour la métaphysique, c' est assez que les sensations représentent de l' étendue, des figures et des couleurs. La variété qui se trouve entre les sensations de deux hommes, ne peut occasionner aucune confusion. Que, par exemple, ce que j' appelle *bleu* me paraisse constamment ce que d' autres appellent *verd* , et que ce que j' appelle *verd* me paraisse constamment ce que d' autres appellent *bleu* ; nous nous entendrons aussi bien, quand nous dirons, *les prés sont verds, le ciel est bleu*, que si à l' occasion de ces objets nous avons tous les mêmes sensations. C' est qu' alors nous ne voulons dire autre chose, sinon que le ciel et les prés viennent à notre connoissance sous des apparences qui entrent dans notre ame par la vûe, et que nous nommons *bleues, vertes* . Si l' on vouloit faire signifier à ces mots que nous avons précisément les mêmes sensations, ces propositions ne deviendroient

p244

pas obscures ; mais elles seroient fausses, ou du moins elles ne seroient pas suffisamment fondées, pour être regardées comme certaines. 18 je crois donc pouvoir conclure que les noms des idées simples, tant ceux des sensations que ceux des opérations de l' ame, peuvent être fort bien déterminés par des circonstances ; puisqu' ils le sont déjà si exactement, que les enfans ne s' y trompent pas. Un philosophe doit seulement avoir attention, lorsqu' il s' agit des sensations, d' éviter deux erreurs, où les hommes ont coutume de tomber par des jugemens précipités : l' une, c' est de croire que les sensations soient dans les objets ; l' autre, dont nous venons de parler, que les mêmes objets

produisent dans chacun de nous les mêmes sensations.

19 dès que les termes qui sont les signes des idées simples, sont exacts, rien n'empêche qu'on ne détermine ceux qui appartiennent aux autres idées. Il suffit pour

p245

cela de fixer le nombre et la qualité des idées simples dont on peut former une notion complexe. Ce qui fait qu'on trouve tant d'obstacles à arrêter, dans ces occasions, le sens des noms, et qu'après bien des peines on y laisse encore beaucoup d'équivoque et d'obscurité ; c'est qu'on prend les mots tels qu'on les trouve dans l'usage auquel on veut absolument se conformer. La morale fournit sur-tout des expressions si composées, et l'usage, que nous consultons, s'accorde si peu avec lui-même, qu'il est impossible que cette méthode ne nous fasse parler d'une manière peu exacte, et ne nous fasse tomber dans bien des contradictions. Un homme qui ne s'appliqueroit d'abord à ne considérer que des idées simples, et qui ne les rassembleroit sous des signes qu'à mesure qu'il se familiariseroit avec elles, ne courroit certainement pas les mêmes dangers. Les mots les plus composés, dont il seroit obligé de se servir, auroient constamment une signification déterminée, parce qu'en

p246

choisissant lui-même les idées simples qu'il voudroit leur attacher, et dont il auroit soin de fixer le nombre, il renfermeroit le sens de chacun dans des limites exactes.
20 mais si l'on ne veut renoncer à la vaine science de ceux qui rapportent les mots à des réalités

qu' ils ne connoissent pas, il est inutile de penser à donner de la précision au langage. L' arithmétique n' est démontrée dans toutes ses parties, que parce que nous avons une idée exacte de l' unité, et que par l' art avec lequel nous nous servons des signes, nous déterminons combien de fois l' unité est ajoutée à elle-même dans les nombres les plus composés. Dans d' autres sciences on veut avec des expressions vagues et obscures, raisonner sur des idées complexes, et en découvrir les rapports. Pour sentir combien cette conduite est peu raisonnable, on n' a qu' à juger où nous en serions, si les hommes avoient pû mettre l' arithmétique dans la confusion où se trouvent la métaphysique et la morale.

p247

21 les idées complexes sont l' ouvrage de l' esprit : si elles sont défectueuses, c' est parce que nous les avons mal faites : le seul moyen pour les corriger, c' est de les refaire. Il faut donc reprendre les matériaux de nos connoissances, et les mettre en oeuvre, comme s' ils n' avoient pas encore été employés. Pour cette fin, il est à propos dans les commencemens de n' attacher aux sons, que le plus petit nombre d' idées simples qu' il sera possible ; de choisir celles que tout le monde peut appercevoir sans peine, en se plaçant dans les mêmes circonstances que nous ; et de n' en ajouter de nouvelles, que quand on se sera familiarisé avec les premières, et qu' on se trouvera dans des circonstances propres à les faire entrer dans l' esprit d' une manière claire et précise. Par-là on s' accoutumera à joindre aux mots toutes sortes d' idées simples en quelque nombre qu' elles puissent être. La liaison des idées avec les signes est une habitude qu' on ne sauroit

p248

contracter tout d' un coup, principalement s' il en résulte des notions fort composées. Les enfans ne parviennent que fort tard à avoir des idées précises des nombres 1000, 10000, etc. Ils ne peuvent les acquérir que par un long et fréquent usage, qui leur apprend à multiplier l' unité, et à fixer chaque collection par des noms particuliers. Il nous sera également impossible parmi la quantité d' idées complexes qui appartiennent à la métaphysique et à la morale, de donner de la précision aux termes que nous aurons choisis, si nous voulons dès la première fois et sans autre précaution les charger d' idées simples. Il nous arrivera de les prendre tantôt dans un sens et bientôt après dans un autre, parce que n' ayant gravé que superficiellement dans notre esprit les collections d' idées, nous y ajouterons ou nous en retrancherons souvent quelque chose, sans nous en appercevoir. Mais si nous commençons à ne lier aux mots que peu d' idées, et si nous ne passons à

p249

de plus grandes collections qu' avec beaucoup d' ordre, nous nous accoutumerons à composer nos notions de plus en plus, sans les rendre moins fixes et moins assurées. 22 voilà la méthode que j' ai voulu suivre, principalement dans la troisième section de cet ouvrage. Je n' ai pas commencé par exposer les noms des opérations de l' ame, pour les définir ensuite : mais je me suis appliqué à me placer dans les circonstances les plus propres à m' en faire remarquer le progrès ; et à mesure que je me suis fait des idées qui ajoutaient aux précédentes, je les ai fixées par des noms, en me conformant à l' usage, toutes

les fois que je l' ai pu sans inconvénient.
23 nous avons deux sortes
de notions complexes : les unes sont
celles que nous formons sur des modèles ;
les autres sont certaines combinaisons
d' idées simples que l' esprit
joint par un effet de son propre choix.
Ce seroit se proposer une méthode

p250

inutile dans la pratique, et même
dangereuse, que de vouloir se faire
des notions des substances en rassemblant
arbitrairement certaines
idées simples. Ces notions nous représenteroient
des substances qui
n' existeroient nulle part, rassembleroient
des propriétés qui ne seroient
nulle part rassemblées, sépareroient
celles qui seroient réunies, et ce
seroit un effet du hazard, si elles se
trouvoient quelquefois conformes à
des modèles. Pour rendre les noms
des substances clairs et précis, il
faut donc consulter la nature, et
ne leur faire signifier que les idées
simples, que nous observerons exister ensemble.
24 il y a encore d' autres idées
qui appartiennent aux substances,
et qu' on nomme abstraites. Ce ne
sont, comme je l' ai déjà dit, que des
idées plus ou moins simples auxquelles
nous donnons notre attention,
en cessant de penser aux autres idées
simples qui coexistent avec elles. Si
nous cessons de penser à la substance
des corps comme étant actuellement

p251

colorée et figurée, et que nous ne
la considérons que comme quelque
chose de mobile, de divisible,
d' impénétrable, et d' une étendue
indéterminée, nous aurons l' idée de
la matière ; idée plus simple que
celle des corps, dont elle n' est
qu' une abstraction, quoiqu' il ait plû

à bien des philosophes de la réaliser.
Si ensuite nous cessons de penser à
la mobilité de la matière, à sa divisibilité,
et à son impénétrabilité, pour
ne réfléchir que sur son étendue indéterminée ;
nous nous formerons
l' idée de l' espace pur, laquelle est
encore plus simple. Il en est de même
de toutes les abstractions, par où il
paroît que les noms des idées les
plus abstraites sont aussi faciles à déterminer,
que ceux des substances mêmes.
25 pour déterminer les notions
archétypes, c' est-à-dire, celles
que nous avons des actions des
hommes, et de toutes les choses
qui sont du ressort de la morale,
de la jurisprudence et des arts, il
faut se conduire tout autrement

p252

que pour celles des substances. Les
législateurs n' avoient point de modèles,
quand ils ont réuni la première fois
certaines idées simples,
dont ils ont composé les loix, et
quand ils ont parlé de plusieurs actions
humaines, avant d' avoir considéré
s' il y en avoit des exemples
quelque part. Les modèles des arts
ne se sont pas non plus trouvés
ailleurs que dans l' esprit des premiers
inventeurs. Les substances
telles que nous les connoissons, ne
sont que certaines collections de
propriétés qu' il ne dépend point de
nous d' unir ni de séparer, et qu' il
ne nous importe de connoître qu' autant
qu' elles existent, et que de la
manière qu' elles existent. Les actions
des hommes sont des combinaisons
qui varient sans cesse, et
dont il est souvent de notre intérêt
d' avoir des idées, avant que nous
en ayons vû des modèles. Si nous
n' en formions les notions qu' à mesure
que l' expérience les feroit venir
à notre connoissance, ce seroit
souvent trop tard. Nous sommes

p253

donc obligés de nous y prendre différemment ;
ainsi nous réunissons, ou
séparons à notre choix certaines idées
simples, ou bien nous adoptons les
combinaisons que d' autres ont déjà faites.

26 il y a cette différence entre
les notions des substances et les
notions archétypes, que nous regardons
celles-ci comme des modèles
auxquels nous rapportons les
choses extérieures, et que celles-là
ne sont que des copies de ce que
nous appercevons hors de nous.
Pour la vérité des premières, il faut
que les combinaisons de notre esprit
soient conformes à ce qu' on
remarque dans les choses : pour la
vérité des secondes, il suffit qu' au
dehors les combinaisons en puissent
être telles qu' elles sont dans notre
esprit. La notion de la justice seroit
vraie, quand même on ne trouveroit
point d' action juste, parce que
sa vérité consiste dans une collection
d' idées, qui ne dépend point
de ce qui se passe hors de nous. Celle
du fer n' est vraie, qu' autant qu' elle

p254

est conforme à ce métal, parce qu' il
en doit être le modèle.
Par ce détail sur les idées archétypes,
il est facile de s' appercevoir
qu' il ne tiendra qu' à nous de fixer
la signification de leurs noms, parce
qu' il dépend de nous de déterminer
les idées simples dont nous avons
nous-mêmes formé des collections.
On conçoit aussi que les autres entreront
dans nos pensées, pourvu
que nous les mettions dans des circonstances
où les mêmes idées simples
soient l' objet de leur esprit comme
du nôtre : et où ils soient engagés
à les réunir sous les mêmes noms
que nous les aurons rassemblées.
Voilà les moyens que j' avois à
proposer pour donner au langage

toute la clarté et toute la précision dont il est susceptible. Je n' ai pas cru qu' il fallut rien changer aux noms des idées simples, parce que le sens m' en a paru suffisamment déterminé par l' usage. Pour les idées complexes, elles sont faites avec si peu d' exactitude, qu' on ne peut se dispenser d' en reprendre les matériaux,

p255

et d' en faire de nouvelles combinaisons, sans égard pour celles qui ont été faites. Elles sont toutes l' ouvrage de l' esprit, celles qui sont le plus exactes, comme celles qui le sont le moins : si nous avons réussi dans quelques-unes, nous pouvons donc réussir dans les autres, pourvu que nous nous conduisions toujours avec la même adresse.

p256

PARTIE 2 SECTION 2 CHAPITRE 3

de l' ordre qu' on doit suivre dans la recherche de la vérité.

27 il me semble qu' une méthode qui a conduit à une vérité, peut conduire à une seconde, et que la meilleure doit être la même pour toutes les sciences. Il suffiroit donc de réfléchir sur les découvertes qui ont été faites, pour apprendre à en faire de nouvelles. Les plus simples seroient les plus propres à cet effet, parce qu' on remarqueroit avec moins de peine les moyens qui ont été mis en usage : ainsi je prendrai pour exemple les notions élémentaires des mathématiques, et je suppose que nous fussions dans le cas de les acquérir pour la première fois. 28 nous commencerions sans doute par nous faire l' idée de l' unité,

et, l' ajoutant plusieurs fois à elle-même, nous en formerions des

p257

collections que nous fixerions par des signes. Nous répéterions cette opération, et par ce moyen nous aurions bientôt sur les nombres autant d' idées complexes, que nous souhaiterions d' en avoir. Nous réfléchirions ensuite sur la manière dont elles se sont formées, nous en observerions les progrès, et nous apprendrions infailliblement les moyens de les décomposer. Dès-lors nous pourrions comparer les plus complexes avec les plus simples, et découvrir les propriétés des unes et des autres. Dans cette méthode les opérations de l' esprit n' auroient pour objet que des idées simples ou des idées complexes que nous aurions formées, et dont nous connoîtrions parfaitement la génération. Nous ne trouverions donc point d' obstacle à découvrir les premiers rapports des grandeurs. Ceux-là connus, nous verrions plus facilement ceux qui les suivent immédiatement, et qui ne manqueraient pas de nous en faire apercevoir d' autres. Ainsi après

p258

avoir commencé par les plus simples, nous nous éleverions insensiblement aux plus composés, et nous nous ferions une suite de connoissances qui dépendroient si fort les unes des autres, qu' on ne pourroit arriver aux plus éloignées que par celles qui les auroient précédées. 29 les autres sciences, qui sont également à la portée de l' esprit humain, n' ont pour principes que des idées simples, qui nous viennent par sensation et par réflexion. Pour en acquérir les notions complexes,

nous n' avons, comme dans les mathématiques, d' autre moyen, que de réunir les idées simples en différentes collections. Il y faut donc suivre le même ordre dans le progrès des idées, et apporter la même précaution dans le choix des signes.

Bien des préjugés s' opposent à cette conduite : mais voici le moyen que j' ai imaginé pour s' en garantir. C' est dans l' enfance que nous nous sommes imbus des préjugés qui retardent les progrès de nos connoissances, et qui nous font tomber

p259

dans l' erreur. Un homme que Dieu créeroit d' un tempéramment mûr, et avec des organes si bien développés, qu' il auroit dès les premiers instans un parfait usage de la raison, ne trouveroit pas dans la recherche de la vérité les mêmes obstacles que nous. Il n' inventeroit des signes qu' à mesure qu' il éprouveroit de nouvelles sensations, et qu' il feroit de nouvelles réflexions. Il combinerait ses premières idées selon les circonstances où il se trouveroit ; il fixeroit chaque collection par des noms particuliers ; et, quand il voudroit comparer deux notions complexes, il pourroit aisément les analyser, parce qu' il ne trouveroit point de difficulté à les réduire aux idées simples dont il les auroit lui-même formées. Ainsi n' imaginant jamais des mots qu' après s' être fait des idées, ses notions seroient toujours exactement déterminées, et sa langue ne seroit point sujette aux obscurités et aux équivoques des nôtres. Imaginons-nous donc être à la place de cet homme, passons par toutes

p260

les circonstances où il doit se trouver,

voyons avec lui ce qu' il sent,
formons les mêmes réflexions, acquérons
les mêmes idées, analysons-les
avec le même soin, exprimons-les
par de pareils signes, et faisons-nous,
pour ainsi dire, une langue toute nouvelle.
30 en ne raisonnant suivant
cette méthode que sur des idées
simples, ou sur des idées complexes
qui seront l' ouvrage de l' esprit, nous
aurons deux avantages : le premier,
c' est que, connoissant la génération
des idées sur lesquelles nous méditerons,
nous n' avancerons point que
nous ne sachions où nous sommes,
comment nous y sommes venus, et
comment nous pourrions retourner
sur nos pas. Le second, c' est que
dans chaque matière nous verrons
sensiblement quelles sont les bornes
de nos connoissances ; car nous les
trouverons, lorsque les sens cesseront
de nous fournir des idées, et
que, par conséquent, l' esprit ne
pourra plus former de notions. Or
rien ne me paroît plus important

p261

que de discerner les choses auxquelles
nous pouvons nous appliquer
avec succès, de celles où nous ne
pouvons qu' échouer. Pour n' en avoir
pas su faire la différence, les philosophes
ont souvent perdu à examiner
des questions insolubles, un tems
qu' ils auroient pû employer à des
recherches utiles. On en voit un exemple
dans les efforts qu' ils ont faits pour
expliquer l' essence et la nature des êtres.
31 toutes les vérités se bornent
aux rapports qui sont entre des
idées simples, entre des idées complexes,
et entre une idée simple et
une idée complexe. Par la méthode
que je propose, on pourra éviter les
erreurs où l' on tombe dans la recherche
des unes et des autres.
Les idées simples ne peuvent donner
lieu à aucune méprise. La cause
de nos erreurs vient de ce que nous
retranchons d' une idée quelque chose

qui lui appartient, parce que nous
n' en voyons pas toutes les parties ;
ou de ce que nous lui ajoutons quelque
chose qui ne lui appartient pas,

p262

parce que notre imagination juge
précipitamment qu' elle renferme ce
qu' elle ne contient point. Or nous
ne pouvons rien retrancher d' une
idée simple, puisque nous n' y distinguons
point de parties ; et nous n' y
pouvons rien ajouter, tant que nous
la considérons comme simple, puisqu' elle
perdroit la simplicité.

Ce n' est que dans l' usage des notions
complexes qu' on pourroit se
tromper soit en ajoutant, soit en
retranchant quelque chose mal à propos.

Mais si nous les avons faites
avec les précautions que je demande,
il suffira, pour éviter les méprises,
d' en reprendre la génération, car
par ce moyen nous y verrons ce
qu' elles renferment, et rien de plus,
ni de moins. Cela étant, quelques
comparaisons que nous fassions des
idées simples et des idées complexes,
nous ne leur attribuerons jamais
d' autres rapports que ceux qui
leur appartiennent.

32 les philosophes ne font
des raisonnemens si obscurs et si
confus, que parce qu' ils ne soupçonnent

p263

pas qu' il y ait des idées qui
soient l' ouvrage de l' esprit, ou que,
s' ils le soupçonnent, ils sont incapables
d' en découvrir la génération.

Prévenus que les idées sont innées,
ou que, telles qu' elles sont, elles
ont été bien faites, ils croient n' y
devoir rien changer, et les prennent
telles que le hazard les présente.
Comme on ne peut bien analyser
que les idées qu' on a soi-même

formées avec ordre, leurs analyses, ou plutôt leurs définitions sont presque toujours défectueuses. Ils étendent ou restreignent mal à propos la signification de leurs termes, ils la changent sans s'en appercevoir, ou même ils rapportent les mots à des notions vagues et à des réalités inintelligibles. Il faut qu'on me permette de le répéter ; il faut donc se faire une nouvelle combinaison d'idées ; commencer par les plus simples que les sens transmettent ; en former des notions complexes, qui, en se combinant à leur tour, en produiront d'autres, et ainsi de suite.

p264

Pourvu que nous consacrons des noms distincts à chaque collection, cette méthode ne peut manquer de nous faire éviter l'erreur.
33 Descartes a eu raison de penser que, pour arriver à des connoissances certaines, il falloit commencer par rejeter toutes celles que nous croyons avoir acquises : mais il s'est trompé, lorsqu'il a cru qu'il suffisoit pour cela de les révoquer en doute. Douter si deux et deux font quatre, si l'homme est un animal raisonnable, c'est avoir des idées de deux, de quatre, d'homme, d'animal, et de raisonnable. Le doute laisse donc subsister les idées telles qu'elles sont ; ainsi, nos erreurs venant de ce que nos idées ont été mal faites, il ne les sauroit prévenir. Il peut pendant un tems nous faire suspendre nos jugemens : mais enfin nous ne sortirons d'incertitude, qu'en consultant les idées qu'il n'a pas détruites ; et, par conséquent, si elles sont vagues, et mal déterminées, elles nous égareront comme

p265

auparavant. Le doute de Descartes est donc inutile. Chacun peut éprouver par lui-même qu' il est encore impraticable : car si l' on compare des idées familières et bien déterminées, il n' est pas possible de douter des rapports qui sont entre elles. Telles sont, par exemple, celles des nombres. 34 si ce philosophe n' avoit pas été prévenu pour les idées innées, il auroit vu que l' unique moyen de se faire un nouveau fonds de connoissances, étoit de détruire les idées mêmes, pour les reprendre à leur origine, c' est-à-dire, aux sensations. Par-là on peut remarquer une grande différence entre dire avec lui qu' il faut commencer par les choses les plus simples, ou suivant ce qu' il m' en paroît, par les idées les plus simples que les sens transmettent. Chez lui les choses les plus simples sont des idées innées, des principes généraux et des notions abstraites, qu' il regarde comme la source de nos connoissances. Dans la méthode que je propose, les idées les plus simples sont les premières

p266

idées particulières, qui nous viennent par sensation et par réflexion. Ce sont les matériaux de nos connoissances, que nous combinerons selon les circonstances, pour en former des idées complexes, dont l' analyse nous découvrira les rapports. Il faut remarquer que je ne me borne pas à dire qu' on doit commencer par les idées les plus simples ; mais je dis par les idées les plus simples *que les sens transmettent* , ce que j' ajoute afin qu' on ne les confonde pas avec les notions abstraites, ni avec les principes généraux des philosophes. L' idée du solide, par exemple, toute complexe qu' elle est, est une des plus simples qui viennent immédiatement des sens. à mesure qu' on la décompose, on se forme des idées plus simples qu' elle, et qui

s' éloignent dans la même proportion de celles que les sens transmettent. On la voit diminuer dans la surface, dans la ligne, et disparaître entièrement dans le point.

p267

35 il y a encore une différence entre la méthode de Descartes et celle que j' essaye d' établir. Selon lui, il faut commencer par définir les choses, et regarder les définitions comme des principes propres à en faire découvrir les propriétés. Je crois au contraire qu' il faut commencer par chercher les propriétés, et il me paroît que c' est avec fondement. Si les notions, que nous sommes capables d' acquérir, ne sont, comme je l' ai fait voir, que différentes collections d' idées simples, que l' expérience nous a fait rassembler sous certains noms ; il est bien plus naturel de les former, en cherchant les idées dans le même ordre que l' expérience les donne, que de commencer par les définitions, pour déduire ensuite les différentes propriétés des choses.

36 par ce détail on voit que l' ordre qu' on doit suivre dans la recherche de la vérité, est le même que j' ai déjà eu occasion d' indiquer, en parlant de l' analyse. Il consiste à remonter à l' origine des idées, à en développer la génération, et à en

p268

faire différentes compositions ou décompositions, pour les comparer par tous les côtés qui peuvent en montrer les rapports. Je vais dire un mot sur la conduite qu' il me paroît qu' on doit tenir, pour rendre son esprit aussi propre aux découvertes, qu' il peut l' être.

37 il faut commencer par se rendre compte des connoissances qu' on

a sur la matière qu' on veut approfondir,
en développer la génération, et
en déterminer exactement les idées.

Pour une vérité qu' on trouve par hasard,
et dont on ne peut même s' assurer,
on court risque, lorsqu' on n' a
que des idées vagues, de tomber dans
bien des erreurs.

Les idées étant déterminées, il
faut les comparer. Mais parce que
la comparaison ne s' en fait pas toujours
avec la même facilité, il est
important de savoir nous servir de
tout ce qui peut nous être de quelque
secours. Pour cela on doit
remarquer que, selon les habitudes
que l' esprit s' est faite, il n' y a rien
qui ne puisse nous aider à réfléchir.

p269

C' est qu' il n' est point d' objets auxquels
nous n' ayons le pouvoir de
lier nos idées, et qui, par conséquent,
ne soient propres à faciliter
l' exercice de la mémoire et de l' imagination.

Tout consiste à savoir former
ces liaisons conformément au
but qu' on se propose, et aux circonstances
où on se trouve. Avec cette
adresse, il ne sera pas nécessaire d' avoir,
comme quelques philosophes,
la précaution de se retirer dans des
solitudes, ou de s' enfermer dans un
caveau, pour y méditer à la lueur
d' une lampe. Ni le jour, ni les ténèbres,
ni le bruit, ni le silence, rien
ne peut mettre obstacle à l' esprit d' un
homme qui fait penser.

38 voici deux expériences
que bien des personnes pourront
avoir faites. Qu' on se recueille dans
le silence et dans l' obscurité, le plus
petit bruit ou la moindre lueur suffira
pour distraire, si l' on est frappé
de l' un ou de l' autre au moment
qu' on ne s' y attendoit point. C' est
que les idées dont on s' occupe, se
lient naturellement avec la situation

p270

où l' on se trouve ; et qu' en conséquence les perceptions qui sont contraires à cette situation, ne peuvent survenir, qu' aussitôt l' ordre des idées ne soit troublé. On peut remarquer la même chose dans une supposition toute différente. Si, pendant le jour et au milieu du bruit, je réfléchis sur un objet, ce sera assez pour me donner une distraction, que la lumière ou le bruit cesse tout-à-coup. Dans ce cas, comme dans le premier, les nouvelles perceptions que j' éprouve sont tout-à-fait contraires à l' état où j' étois auparavant. L' impression subite, qui se fait en moi, doit donc encore interrompre la suite de mes idées. Cette seconde expérience fait voir que la lumière et le bruit ne sont pas un obstacle à la réflexion : je crois même qu' il ne faudroit que de l' habitude pour en tirer de grands secours. Il n' y a proprement que les révolutions inopinées, qui puissent nous distraire. Je dis *inopinées* : car quels que soient les changemens qui se font autour de nous, s' ils

p271

n' offrent rien à quoi nous ne devions naturellement nous attendre, ils ne font que nous appliquer plus fortement à l' objet dont nous voulions nous occuper. Combien de choses différentes ne rencontre-t-on pas quelquefois dans une même campagne ? Des côteaux abondans, des plaines arides, des rochers qui se perdent dans les nues, des bois où le bruit et le silence, la lumière et les ténèbres se succèdent alternativement, etc. Cependant les poètes éprouvent tous les jours que cette variété les inspire ; c' est qu' étant liée avec les plus belles idées dont la poésie se pare, elle ne peut manquer de les réveiller. La vûe, par exemple, d' un côteau abondant retrace le chant des oiseaux, le murmure des ruisseaux, le bonheur des bergers, leur vie douce et paisible,

leurs amours, leur constance, leur fidélité, la pureté de leurs mœurs, etc. Beaucoup d' autres exemples pourroient prouver que l' homme ne pense qu' autant qu' il emprunte des secours, soit des objets qui lui frappent

p272

les sens, soit de ceux dont son imagination lui retrace les images. 39 j' ai dit que l' analyse est l' unique secret des découvertes : mais, demandera-t-on, quel est celui de l' analyse ? La liaison des idées. Quand je veux réfléchir sur un objet, je remarque d' abord que les idées que j' en ai, sont liées avec celles que je n' ai pas, et que je cherche. J' observe ensuite que les unes et les autres peuvent se combiner de bien des manières, et que selon que les combinaisons varient, il y a entre les idées plus ou moins de liaison. Je puis donc supposer une combinaison où la liaison est aussi grande qu' elle peut l' être ; et plusieurs autres où la liaison va en diminuant, en sorte qu' elle cesse enfin d' être sensible. Si j' envisage un objet par un endroit qui n' a point de liaison sensible avec les idées que je cherche, je ne trouverai rien. Si la liaison est légère, je découvrirai peu de chose, mes pensées ne me paroîtront que l' effet d' une application

p273

violente, ou même du hasard ; et une découverte faite de la sorte me fournira peu de lumière pour arriver à d' autres. Mais que je considère un objet par le côté qui a le plus de liaison avec les idées que je cherche, je découvrirai tout ; l' analyse se fera presque sans effort de ma part, et à mesure que j' avancerai dans la connoissance de la vérité,

je pourrai observer jusqu' aux ressorts
les plus subtils de mon esprit, et par-là
apprendre l' art de faire de nouvelles
analyses.

Toute la difficulté se borne à savoir
comment on doit commencer
pour saisir les idées selon leur plus
grande liaison. Je dis que la combinaison
où cette liaison se rencontre,
est celle qui se conforme à la
génération même des choses. Il faut,
par conséquent, commencer par
l' idée première qui a dû produire
toutes les autres. Venons à un exemple.
Les scholastiques et les cartésiens
n' ont connu ni l' origine ni la génération
de nos connoissances : c' est

p274

que le principe des idées innées, et
la notion vague de l' entendement,
d' où ils sont partis, n' ont aucune
liaison avec cette découverte. Locke
a mieux réussi, parce qu' il a commencé
aux sens ; et il n' a laissé des
choses imparfaites dans son ouvrage,
que parce qu' il n' a pas développé
les premiers progrès des opérations
de l' ame. J' ai essayé de faire ce
que ce philosophe avoit oublié, je suis
remonté à la première opération de
l' ame, et j' ai, ce me semble, non
seulement donné une analyse complète
de l' entendement, mais j' ai
encore découvert l' absolue nécessité
des signes, et le principe de la liaison des idées.
Au reste on ne pourra se servir
avec succès de la méthode que je
propose, qu' autant qu' on prendra
toutes sortes de précautions, afin
de n' avancer qu' à mesure qu' on déterminera
exactement ses idées. Si
on passe trop légèrement sur quelques-unes,
on se trouvera arrêté par
des obstacles, qu' on ne vaincra qu' en
revenant à ses premières notions,

p275

pour les déterminer mieux qu' on n' avoit fait.

40 il n' y a personne qui ne tire quelquefois de son propre fonds des pensées qu' il ne doit qu' à lui, quoique peut-être elles ne soient pas neuves. C' est dans ces momens qu' il faut rentrer en soi, pour réfléchir sur tout ce qu' on éprouve. Il faut remarquer les impressions qui se faisoient sur les sens, la manière dont l' esprit étoit affecté, le progrès de ses idées ; en un mot, toutes les circonstances qui ont pu faire naître une pensée, qu' on ne doit qu' à sa propre réflexion. Si l' on veut s' observer plusieurs fois de la sorte, on ne manquera pas de découvrir qu' elle est la marche naturelle de son esprit. On connoîtra, par conséquent, les moïens qui sont les plus propres à le faire réfléchir ; et même, s' il s' est fait quelque habitude contraire à l' exercice de ses opérations, on pourra peu à peu l' en corriger.

41 on reconnoîtroit facilement ses défauts, si on pouvoit remarquer

p276

que les plus grands hommes en ont eu de semblables. Les philosophes auroient suppléé à l' impuissance où nous sommes, pour la plûpart, de nous étudier nous-mêmes, s' ils nous avoient laissé l' histoire des progrès de leur esprit. Descartes l' a fait, et c' est une des grandes obligations que nous lui ayons. Au lieu d' attaquer directement les scholastiques, il représente le tems où il étoit dans les mêmes préjugés, il ne cache point les obstacles qu' il a eus à surmonter pour s' en dépouiller, il donne les règles d' une méthode beaucoup plus simple qu' aucune de celles qui avoient été en usage jusqu' à lui, laisse entrevoir les découvertes qu' il croit avoir faites, et prépare par cette adresse les esprits à recevoir les nouvelles opinions qu' il se proposoit d' établir.

Je crois que cette conduite
a eu beaucoup de part à la
révolution dont ce philosophe est l' auteur.

p277

42 rien ne seroit plus important
que de conduire les enfans de
la manière dont je viens de remarquer
que nous devrions nous conduire
nous-mêmes. On pourroit en
jouant avec eux, donner aux opérations
de leur ame tout l' exercice
dont elles sont susceptibles, si, comme
je le viens de dire, il n' est point
d' objet qui n' y soit propre. On
pourroit même insensiblement leur
faire prendre l' habitude de les régler
avec ordre. Quand par la
suite l' âge et les circonstances changeroient
les objets de leurs occupations,
leur esprit seroit parfaitement
développé, et se trouveroit
de bonne heure une sagacité que,
par toute autre méthode, il n' auroit
que fort tard, ou même jamais.
Ce n' est donc ni le latin, ni l' histoire,
ni la géographie, etc. Qu' il
faut apprendre aux enfans. De quelle
utilité peuvent être ces sciences
dans un âge où l' on ne sçait pas encore
penser ? Pour moi, je plains les
enfans dont on admire le savoir, et
je prévois le moment où l' on sera

p278

surpris de leur médiocrité, ou peut-être
de leur bêtise. La première chose
qu' on devroit avoir en vûe, ce seroit,
encore un coup, de donner à
leur esprit l' exercice de toutes ses
opérations, et pour cela il ne faudroit
pas aller chercher des objets qui leur
sont étrangers, un badinage pourroit
en fournir les moyens.

43 les philosophes ont souvent
demandé s' il y a un premier
principe de nos connoissances. Les

uns n' en ont supposé qu' un, les autres
deux ou même davantage. Il
me semble que chacun peut par sa
propre expérience s' assurer de la vérité
de celui qui sert de fondement à
tout cet ouvrage. Peut-être même
se convaincra-t-on que la liaison des
idées est sans comparaison le principe
le plus simple, le plus lumineux et le
plus fécond. Dans le tems même
qu' on n' en remarquoit pas l' influence,
l' esprit humain lui devoit tous
ses progrès.

44 voilà les réflexions que
j' avois faites sur la méthode, quand
je lûs, pour la première fois, le

p279

chancelier Bacon. Je fus aussi flatté
de m' être rencontré en quelque
chose avec ce grand homme, que
je fus surpris que les cartésiens n' en
eussent rien emprunté. Personne n' a
mieux connu que lui la cause de nos
erreurs : car il a vu que les idées
qui sont l' ouvrage de l' esprit, avoient
été mal faites, et que, par conséquent,
pour avancer dans la recherche
de la vérité, il falloit les
refaire. C' est un conseil qu' il répète
souvent. Mais pouvoit-on

p280

l' écouter ? Prévenu, comme
on l' étoit, pour le jargon de l' école
et pour les idées innées, ne
devoit-on pas traiter de chimérique
le projet de renouveler l' entendement
humain ? Bacon proposoit
une méthode trop parfaite,
pour être l' auteur d' une révolution ;
et celle de Descartes devoit réussir,
parce qu' elle laissoit subsister une
partie des erreurs. Ajoutez à cela
que le philosophe anglois avoit des
occupations qui ne lui permettoient
pas d' exécuter lui-même ce qu' il

conseilloit aux autres : il étoit donc obligé de se borner à donner des avis qui ne pouvoient faire qu' une légère impression sur des esprits incapables d' en sentir la solidité. Descartes au contraire, livré entièrement à la philosophie, et ayant une imagination plus vive et plus féconde,

p281

n' a quelquefois substitué aux erreurs des autres que des erreurs plus séduisantes : elles n' ont pas peu contribué à sa réputation.

p282

PARTIE 2 SECTION 2 CHAPITRE 4

de l' ordre qu' on doit suivre dans l' exposition de la vérité.

45 chacun sait que l' art ne doit pas paroître dans un ouvrage ; mais peut-être ne sait-on pas également que ce n' est qu' à force d' art qu' on peut le cacher. Il y a bien des écrivains qui, pour être plus faciles et plus naturels, croient ne devoir s' assujettir à aucun ordre. Cependant si par la belle nature on entend la nature sans défaut, il est évident qu' on ne doit pas chercher à l' imiter par des négligences, et que l' art ne peut disparoître, que lorsqu' on en a assez pour les éviter. 46 il y a d' autres écrivains qui mettent beaucoup d' ordre dans leurs ouvrages : ils les divisent et soudivisent avec soin, mais on est choqué de l' art qui perce de toutes parts. Plus ils cherchent l' ordre,

p283

plus ils sont secs, rebutans et difficiles
à entendre : c' est parce qu' ils
n' ont pas su choisir celui qui est
le plus naturel à la matière qu' ils
traitent. S' ils l' eussent choisi, ils auroient
exposé leurs pensées d' une
manière si claire et si simple, que
le lecteur les eut comprises trop
facilement, pour se douter des efforts
qu' ils auroient été obligés de
faire. Nous sommes portés à croire
les choses faciles ou difficiles pour
les autres, selon qu' elles sont l' un
ou l' autre à notre égard ; et nous
jugeons naturellement de la peine
qu' un écrivain a eue à s' exprimer,
par celle que nous avons à l' entendre.
47 l' ordre naturel à la chose
ne peut jamais nuire. Il en faut jusques
dans les ouvrages qui sont
faits dans l' enthousiasme, dans une
ode, par exemple : non qu' on y doive
raisonner méthodiquement, mais il faut
se conformer à l' ordre dans lequel s' arrangent
les idées qui
caractérisent chaque passion. Voilà,
ce me semble, en quoi consiste toute

p284

la force et toute la beauté de ce genre
de poésie.
S' il s' agit des ouvrages de raisonnement,
ce n' est qu' autant qu' un
auteur y met de l' ordre, qu' il peut
s' appercevoir des choses qui ont
été oubliées, ou de celles qui
n' ont point été assez approfondies.
J' en ai souvent fait l' expérience.
Cet essai, par exemple, étoit achevé,
et cependant je ne connoissois
pas encore dans toute son étendue
le principe de la liaison des
idées. Cela provenoit uniquement
d' un morceau d' environ deux pages,
qui n' étoit pas à la place où il
devoit être.
48 l' ordre nous plaît, la raison
m' en paroît bien simple : c' est
qu' il rapproche les choses, qu' il les
lie, et que, par ce moyen facilitant
l' exercice des opérations de

l' ame, il nous met en état de remarquer
sans peine les rapports qu' il
nous est important d' appercevoir
dans les objets qui nous touchent.
Notre plaisir doit augmenter à proportion
que nous concevons plus

p285

facilement les choses qu' il est de notre
intérêt de connoître.
49 le défaut d' ordre plaît
aussi quelquefois, mais cela dépend
de certaines situations où l' ame se
trouve. Dans ces momens de rêverie, où
l' esprit, trop paresseux pour
s' occuper long-tems des mêmes pensées,
aime à les voir flotter au hasard,
on se plaira, par exemple,
beaucoup plus dans une campagne,
que dans les plus beaux jardins. C' est
que le désordre qui y régne, paroît
s' accorder mieux avec celui de nos
idées, et qu' il entretient notre rêverie,
en nous empêchant de nous arrêter
sur une même pensée. Cet état de
l' ame est même assez voluptueux, surtout
lorsqu' on en jouit après un long
travail.
Il y a aussi des situations d' esprit
favorables à la lecture des ouvrages
qui n' ont point d' ordre. Quelquefois,
par exemple, je lis Montaigne
avec beaucoup de plaisir,
d' autrefois j' avoue que je ne puis le
supporter. Je ne sais si d' autres ont

p286

fait la même expérience : mais,
pour moi, je ne voudrois pas être
condamné à ne lire jamais que de
pareils écrivains. Quoiqu' il en soit,
l' ordre a l' avantage de plaire plus
constamment, le défaut d' ordre ne
plaît que par intervalles, et il n' y a
point de règles pour en assurer le succès.
Montaigne est donc bien heureux
d' avoir réussi, et l' on seroit bien

hardi de vouloir l' imiter.
50 l' objet de l' ordre, c' est
de faciliter l' intelligence d' un ouvrage.
On doit donc éviter les longueurs,
parce qu' elles lassent l' esprit ;
les digressions, parce qu' elles
le distraient ; les divisions et les subdivisions
trop fréquentes, parce qu' elles
l' embarrassent ; et les répétitions,
parce qu' elles le fatiguent :
une chose dite une seule fois, et où
elle doit l' être, est plus claire que répétée
ailleurs plusieurs fois.
51 il faut dans l' exposition,
comme dans la recherche de la vérité,
commencer par les idées les
plus faciles, et qui viennent immédiatement

p287

des sens, et s' élever ensuite
par degrés à des idées plus simples
ou plus composées. Il me semble
que si l' on saisissoit bien le progrès
des vérités, il seroit inutile de
chercher des raisonnemens pour les
démontrer, et que ce seroit assez
de les énoncer ; car elles se suivroient
dans un tel ordre, que ce que l' une
ajouterait à celle qui l' auroit immédiatement
précédée, seroit trop simple
pour avoir besoin de preuve.
De la sorte on arriveroit aux plus
compliquées, et l' on s' en assureroit
mieux que par toute autre voye. On
établirait même une si grande subordination
entre toutes les connoissances
qu' on auroit acquises, qu' on
pourroit à son gré aller des plus
composées aux plus simples, ou des
plus simples aux plus composées.
à peine pourroit-on les oublier ; ou
du moins, si cela arrivoit, la liaison
qui seroit entr' elles, faciliteroit les
moyens de les retrouver.
Mais pour exposer la vérité dans
l' ordre le plus parfait, il faut avoir
remarqué celui dans lequel elle a

p288

pu naturellement être trouvée : car la meilleure manière d'instruire les autres, c'est de les conduire par la route qu'on a dû tenir pour s'instruire soi-même. Par ce moyen on ne paroîtroit pas tant démontrer des vérités déjà découvertes, que faire chercher et trouver des vérités nouvelles. On ne convaincroit pas seulement le lecteur, mais encore on l'éclaireroit ; et en lui apprenant à faire des découvertes par lui-même, on lui présenteroit la vérité sous les jours les plus intéressans. Enfin on le mettroit en état de se rendre raison de toutes ses démarches : il sauroit toujours où il est, d'où il vient, où il va : il pourroit donc juger par lui-même de la route que son guide lui traceroit, et en prendre une plus sûre toutes les fois qu'il verroit du danger à le suivre. 52 la nature indique elle-même l'ordre qu'on doit tenir dans l'exposition de la vérité : car si toutes nos connoissances viennent des sens, il est évident que c'est aux

p289

idées sensibles à préparer l'intelligence des notions abstraites. Est-il raisonnable de commencer par l'idée du possible pour venir à celle de l'existence ? Ou par l'idée du point pour passer à celle du solide ? Les élémens des sciences ne seront simples et faciles, que quand on aura pris une méthode toute opposée. Si les philosophes ont de la peine à reconnoître cette vérité ; c'est parce qu'ils sont dans le préjugé des idées innées, ou parce qu'ils se laissent prévenir pour un usage que le temps paroît avoir consacré. Cette prévention est si générale, que je n'aurai presque pour moi que les ignorans : mais ici les ignorans sont juges, puisque c'est pour eux que les élémens sont faits. Dans ce genre, un chef-d'oeuvre aux yeux des sçavans remplit mal son

objet, si nous ne l' entendons pas.
Les géomètres mêmes, qui devraient
mieux connoître les avantages
de l' analyse que les autres philosophes, donnent
souvent la préférence
à la synthèse. Aussi, quand ils
sortent de leurs calculs pour entrer

p290

dans des recherches d' une nature
différente, on ne leur trouve plus la
même clarté, la même précision, ni
la même étendue d' esprit. Nous avons
quatre métaphysiciens célèbres, Descartes,
Mallebranche, Léibnitz et Locke.
Le dernier est le seul qui ne
fut pas géomètre ; et de combien
n' est-il pas supérieur aux trois autres !
53 concluons que si l' analyse
est la méthode qu' on doit suivre
dans la recherche de la vérité, elle
est aussi la méthode dont on doit se
servir pour exposer les découvertes
qu' on a faites : j' ai tâché de m' y conformer.
Ce que j' ai dit sur les opérations
de l' ame, sur le langage et sur la
méthode, prouve qu' on ne peut perfectionner
les sciences, qu' en travaillant
à en rendre le langage plus
exact. Ainsi il est démontré que l' origine
et le progrès de nos connoissances
dépendent entièrement de la
manière dont nous nous servons des
signes. J' ai donc eu raison de m' écarter
quelquefois de l' usage.
Enfin, voici, je pense, à quoi l' on

p291

peut réduire tout ce qui contribue
au développement de l' esprit humain.
Les sens sont la source de nos connoissances :
les différentes sensations,
la perception, la conscience, la réminiscence,
l' attention et l' imagination,
ces deux dernières considérées
comme n' étant point encore à notre
disposition, en sont les matériaux : la

mémoire, l' imagination dont nous disposons à notre gré, la réflexion et les autres opérations mettent ces matériaux en oeuvre : les signes auxquels nous devons l' exercice de ces mêmes opérations, sont les instrumens dont elles se servent ; et la liaison des idées est le premier ressort qui donne le mouvement à tous les autres. Je finis par proposer ce problème au lecteur.

l' ouvrage d' un homme étant donné, déterminer le caractère et l' étendue de son esprit, et dire en conséquence non seulement quels sont les talents dont il donne des preuves, mais encore quels sont ceux qu' il peut acquérir : prendre, par exemple, la première pièce de Corneille, et démontrer que, quand ce poète la composoit, il avoit déjà, ou du

p292

moins auroit bientôt tout le génie qui lui a mérité de si grands succès. il n' y a que l' analyse de l' ouvrage, qui puisse faire connoître quelles opérations y ont contribué, et jusqu' à quel degré elles ont eu de l' exercice ; et il n' y a que l' analyse de ces opérations, qui puisse faire distinguer les qualités qui sont compatibles dans le même homme, de celles qui ne le sont pas, et par-là donner la solution du problème. Je doute qu' il y ait beaucoup de problèmes plus difficiles que celui-là.

p29

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)